

Père Nathan

PPP2

**La guérison
du sentiment de culpabilité**

(notes)

Lorsqu'assoiffés d'amour nous sommes confrontés à un événement où l'attente de l'amour est déçue par une trahison, un échec, une maladie, une tentation, cela produit un curieux mouvement du cœur qui d'un seul coup vibre en pétales. Nous avons vu l'année dernière les quatre grands pétales : un phénomène d'endurcissement, un phénomène d'isolement, un phénomène de fragilisation et un phénomène de plus grande ouverture vers l'autre.

Pour descendre en notre âme, dans notre vie intérieure spirituelle et humaine pour atteindre en nous la racine de la puissance de vie spirituelle que nous voulons regarder cette année, à savoir la mémoire spirituelle que l'on appelle la mémoire métaphysique ou la mémoire ontologique, notre porte d'entrée est ou bien notre vie intellectuelle qui est reçue dans notre intelligence contemplative (si nous voulons nous enraciner dans notre intelligence contemplative, il faut essayer de dépasser l'intelligence raisonnante, intellectuelle, cérébrale), ou bien notre affectivité, puisque la mémoire se sert du cœur (les parties superficielles de la mémoire sont très conjointes à l'affectivité).

Nous avons regardé l'année dernière tout le domaine de l'affectivité, le domaine de l'amour en nous. Nous avons tous une soif d'amour, et non seulement nous n'y arrivons pas, mais nous avons des attentes qui sont déçues quelquefois à cause de nous, quelquefois à cause de l'autre, quelquefois à cause des deux. Ces déceptions continuelles, comme des coups de mitrailleuses incessants, provoquent un feu d'artifice qui sort de notre cœur, une fragilisation et un appel à aimer beaucoup plus profondément que nous aurions aimé si nous n'avions pas été blessés, mais en même temps un phénomène d'endurcissement et d'isolement ; ce que nous avons vu en détail l'année dernière.

Nous avons vu que le fait de subir un échec dans l'ordre de l'amour, que ce soit de notre faute ou pas, fait naître en nous un sentiment de culpabilité engendrant immédiatement le processus de l'endurcissement du cœur, phénomène de peur, de tristesse, de convoitise, de souffrance touchant aux portes de l'angoisse. Comme nous fuyons l'angoisse que l'affectivité ne supporte pas, une dynamisation se fait et nous revenons à la peur, à la tristesse, à la convoitise et la souffrance, et notre cœur s'endurcit. Cet endurcissement est signe que gît au fond de nous un sentiment de culpabilité. Nous nous sentons fautifs de ne pas être capables d'aimer, sans savoir pourquoi. Les fautes sont souvent très anciennes, venant même d'avant notre naissance, et nous les avons subies. Une simple dispute entre notre père et notre mère au sixième mois après la conception, trois mois avant la naissance, culpabilise un enfant et fait naître en lui un phénomène curieux par lequel toute l'ouverture de l'amour commence à s'enrober dans un circuit d'endurcissement et à disparaître.

Nous avons bien vu que ce sentiment de culpabilité vient d'une blessure du cœur dont nous souffrons et nous prenons conscience à partir de là que notre liberté dans l'ordre de l'amour est arrêtée sans que nous sachions pourquoi.

Le deuxième processus que nous avons vu l'année dernière du côté de l'affectivité est celui de l'isolement. A partir de l'angoisse, si nous vivons le sentiment de culpabilité, cet endurcissement provoque au bout d'un certain temps un phénomène d'agressivité vis-à-vis de nous-mêmes et de ceux qui sont proches de nous. Dans un premier temps, le sentiment de culpabilité provoque l'angoisse, la souffrance, l'endurcissement, et d'un seul coup l'agressivité apparaît, nous réagissons avec agressivité, nous nous voyons agressifs. Ce ne sont plus des péchés que nous subissons, nous les faisons. Nous prenons conscience de notre angoisse à ce moment-là, nous la touchons, et pour y échapper nous sommes actifs. Pour crever l'angoisse, spontanément, psychologiquement (ce n'est pas spirituel), nous réagissons primo-primi par l'agressivité. Ayant réagi primo-primi par l'agressivité, une prise de conscience se fait, une conscience de culpabilité apparaît. Après avoir été agressifs, nous nous demandons : « Mais pourquoi ai-je réagi comme cela ? ». Un triangle angoisse - conscience de culpabilité - agressivité apparaît, qui fait que l'endurcissement du cœur continue à s'accroître et que nous sommes tentés de rentrer dans l'isolement : nous ne croyons plus à l'amour et nous nous isolons. Le cœur humain est comme cela.

C'est alors qu'interviennent toutes les dépendances aliénantes. En venant ici je me suis arrêté sur une aire d'autoroute pour me reposer, lire la Bible, regarder Saint Joseph, et j'ai vu descendre d'une voiture un homme, une femme, un premier chien, un deuxième chien, un troisième chien, un quatrième, mais pas d'enfants ! Les enfants ont dû partir depuis longtemps, et les parents se sont sentis abandonnés par leurs enfants, alors ils ont remplacé par des chiens. Le phénomène de l'isolement fait que nous remplaçons les enfants qui s'éloignent par le chien. La France est le pays du monde qui compte le plus de chiens par habitant, et la France est aussi le pays du monde où les hommes et les femmes prennent le plus d'anxiolytiques (en kg par habitant et par jour). Nous nous fixons sur le chien ou le chat parce que nous le maîtrisons plus facilement que nos enfants, notre conjoint ou nous-mêmes. Tout cela vient de ce que notre cœur a besoin de se reposer, de s'isoler. Un phénomène affectif, à partir du moment où il y a le péché, et tous nous sommes confrontés à l'échec et au péché, fait qu'instinctivement nous nous replions dans l'abandon, le laisser-aller, l'infantilisme qui nous met dans une situation psychologique semblable à celle dans laquelle nous étions quand nous étions dans les bras de notre mère, quand nous dépendions d'elle. De ce fait, nous allons dépendre du chien, nous allons dépendre du chat. Le chien et le chat deviennent nos maîtres du point de vue de l'affectivité, tandis que nous devenons le maître du chien du point de vue de l'extériorité.

« Pas toujours quand même. Pour moi, c'est un chien qui s'est imposé à moi, je n'en voulais pas. En plus j'étais très renfermée, très repliée sur moi-même avant d'avoir ce chien, et ce chien m'a obligée à sortir et à m'extérioriser, et par le fait même à prendre contact avec d'autres personnes. ¹

- Vous nous dites exactement ce que je suis en train d'expliquer.

- Non, c'est le contraire.

- *Le chien est l'instrument de la guérison ².*

- Si nous sommes malades, nous allons prendre un chien.

- *Je n'ai pas pris de chien, c'est lui qui s'est imposé à moi.*

- D'accord Mireille, le chien s'est imposé à vous. Je prends l'exemple du chien, mais d'autres n'ont pas de chien. A la place du chien ils mettent la télévision, que l'Apocalypse nomme la bête, l'image qui parle, qui donne un message, qui semble vivre et qui donne vie dans la maison, ce qui est finalement pire que le chien puisque c'est instrumental.

- *Moi, il m'a obligée à sortir.*

- Nous disons la même chose. Vous n'auriez pas eu le chien qui s'imposait à vous, vous auriez été obligée de vous mettre dans une dépendance aliénante par rapport à quelque chose d'autre que ce chien.

- *Oui, j'étais repliée sur moi d'une manière épouvantable, j'avais même peur de sortir du bâtiment et d'aller derrière parce qu'on m'avait raconté une histoire. J'avais peur de tout.*

- Et avec le chien vous aviez moins peur ?

- *Oui c'est vrai, moins peur. Avec lui je ne pensais plus à ma peur.*

- Le phénomène de la peur affective est que le centre de gravité est dans l'endurcissement. Quand la peur disparaît vient l'isolement. Du coup vous êtes accompagnée par le chien, aidée par le chien. Il suffit de vous prendre en-dessous du chien, le chien vous permet de vous reprendre psychologiquement et quelque part de vous sauver, mais c'est une dépendance aliénante quand-même.

- *Le chien peut être aliénant, mais il peut être instrument normal, utilisé comme il doit l'être... ³*

- Attention, rappelons que notre schéma est un schéma de destruction.

- *... s'il joue son rôle de chien, donc ce n'est pas général. N'oublions pas la vie de saint Roch.*

- Ce sont des mécanismes naturels. Le Créateur a prévu les choses de manière admirable, donc ces processus-là sont des voies de salut. Ce sont des lois de l'affectivité psychologique, et grâce à cela nous ne sommes pas détruits, nous pouvons nous relever (c'était justement notre recherche sur l'affectivité l'année dernière) si nous le revivons dans l'adoration, dans le pardon et dans la dépendance d'une adoration qui fait que notre infantilisme psychologique s'associe à une spiritualité

¹ Mireille

² Autre auditeur

³ Autre auditeur

d'abandon et d'espérance, une spiritualité de fils par rapport au Père. Grâce à cela, nous allons plus loin dans l'ordre de l'amour et plus profondément dans le cœur de l'autre sur le plan spirituel.

La dépendance aliénante est un phénomène de perte d'identité, de névrose, de psychose, s'il n'y a pas l'adoration et le pardon. Sinon, elle est un processus de rédemption. Du fait de cette faute, de cet échec, et grâce à la miséricorde, au pardon et à l'adoration nous pouvons aller plus loin dans un amour humain qui s'épanouit beaucoup plus fort. Ces phénomènes d'endurcissement et d'isolement sont au niveau psychologique comme des ressorts qui nous permettent d'aller plus profondément dans un amour encore plus grand.

Tous les phénomènes de peur, convoitise, prise de conscience, angoisse, agressivité, haine, amertume, tristesse, et puis infantilisme, fusion, dépendance aliénante, perte d'identité, frustration, jalousie, que nous avons regardés en détail l'année dernière, endurcissement et isolement, qui sont des phénomènes d'affectivité psychologique (l'affectivité animale qui est en nous) sont des moyens de discernement pour savoir où nous en sommes au niveau de notre affectivité psychologique. Ils sont axés sur le sentiment de culpabilité au niveau de l'endurcissement, et sur la conscience de culpabilité. C'est plus radical.

Ce sentiment de culpabilité et cette conscience de culpabilité sont des phénomènes que nous voulons regarder cette année : **ce passage du sentiment de culpabilité à la conscience de culpabilité en regardant le soubassement du cœur que nous appelons la mémoire, notre mémoire spirituelle (notre liberté perpétuelle au niveau spirituel) en lien avec notre sensibilité interne.**

Nous commençons à ouvrir une fenêtre sur ce sujet grâce à notre vision sur l'amour tel qu'il est vécu et senti. Puisque nous avons vu cela l'année dernière, le moment est venu de regarder plus attentivement le passage du sentiment de culpabilité à la conscience de culpabilité. Il n'est pas séparé de la blessure du cœur, il est dans ce processus que nous avons vu l'année dernière, mais nous pouvons le distinguer, nous pouvons voir qu'il est un axe de vie intérieure différent : celui de la mémoire, que nous commençons à rejoindre en nous grâce au sentiment de culpabilité. Avoir un sentiment de culpabilité veut dire que nous avons une vie intérieure et que nous avons conscience, que notre âme sait cela, même si nous n'en avons pas conscience affectivement ou intellectuellement. Une innocence divine, une richesse invraisemblable est à l'intérieur de nous. Si le sentiment de culpabilité surgit par le fait d'avoir été blessé, c'est bien parce qu'au fond de nous quelque chose en souffre, en est gêné. Et si quelque chose en est gêné, c'est parce que nous continuons à vivre grâce à la mémoire de cet amour, de cette vie, de cette lumière, de cet océan immaculé de bénédiction, de force, de vie qui est au centre de nous et que nous appelons innocence divine.

Au centre de nous, cette innocence ne nous quitte pas. Le Père, le Fils et le Saint Esprit ont mis leur marque, et la marque du Père, du Fils et du Saint Esprit est éternelle, indéterminable. Si nous nous cassons au niveau physique, au niveau affectif, au niveau psychique, au niveau spirituel, Dieu reste fidèle. Sa force d'amour pour nous nous donne une puissance de sainteté qui reste intacte. C'est grâce à cet océan de sainteté au centre de nous, cette innocence parfaite parfois complètement crucifiée, que le sentiment de culpabilité peut apparaître. Nous n'aurions aucun sentiment de culpabilité si au fond de nous, notre noyau n'était que péché : nous en rajouterions, et ce que nous rajouterions nous paraîtrait finalement moins grave.

Nous voyons la différence entre la position de Luther (au niveau chrétien), la position de Kant (au niveau philosophique), la position apostolique catholique et la position du métaphysicien.

Luther va dire : « Rentre à l'intérieur de toi, ne reste pas à la périphérie de ce que tu vois apparemment, ce qui est physique ; ne reste pas non plus à la périphérie de ce que tu ressens intérieurement, c'est psychologique ; rentre plus profondément dans le point de vue spirituel pour trouver ta liberté. Ta liberté jaillit en ce sens que tu vas voir qu'au centre de toi-même tu n'es que péché. »

Kant reprend cela : « Si tu rentres profondément au fond de toi-même et si tu découvres qu'au centre de toi-même tu n'es que péché, comme le dit l'Écriture [l'écriture s'interprète, et Kant l'interprète comme cela !], tu découvres ce péché, mais comme tu es dans l'intériorité spirituelle, ta liberté jaillit en Dieu, le Christ sauveur. Mais au fond de toi-même tu n'es rien : tu n'es que péché, borbier,

pourriture, et Dieu ne peut rien faire, seul le Christ peut t'envelopper d'un manteau de justification et t'emporter au Ciel dans l'éternité bienheureuse. » C'est à cause de Luther que cette vision kantienne de l'homme est apparue.

Il me semble que quelqu'un comme Lévinasse, dont on parle beaucoup en ce moment (ce sont les Jésuites de Paris qui ont découvert Lévinasse), essaie d'aller plus loin que Heidegger qu'il considère comme périmé. Heidegger dit que toute notre pensée contemporaine fait que les gens sont enfermés dans quelque chose de complètement platonicien, qu'ils sont enfermés dans l'humanité en partant de leur idée, leur opinion, (je caricature en vulgarisant Heidegger qui est très intelligent), les idéologies, le positivisme, la science, en étant incapables de regarder ce qui ne sort pas de leur tête : la réalité, l'autre. Ce qui ne sort pas de notre tête est le fait que nous existons, l'être. Heidegger dit que nous pouvons sortir du borbier dans lequel nous pataugeons si nous essayons de regarder ce qu'est l'être, *l'aléteia* de l'être, le dévoilement de l'être. Heidegger cherche ce que c'est qu'exister : l'être qui ne peut pas venir de nous, pas de notre pensée en tous cas. Il comprend que ce qu'a dit Descartes est une aberration.

Lévinasse, lui, dit qu'Heidegger croit que nous pouvons nous en sortir dans notre vie humaine de dépassement de nous-mêmes par la métaphysique de l'être, par la recherche de ce que c'est qu'exister, mais finalement il échoue. Et Lévinasse a raison, Heidegger n'y arrive pas. Heidegger essaie de comprendre ce que c'est qu'exister, il sait que c'est là qu'il faut regarder, il sait qu'il faut comprendre cela, qu'il faut que nous sortions de nos opinions, de nos idées, de nos manières de voir, de nos impressions, il est très juste mais il n'y arrive pas parce qu'il est resté platonicien. Il fait la quête de l'être à partir du fait qu'il comprend que l'être ne vient pas de notre pensée, en pourtant c'est notre pensée qui exprime cette quête : il met donc toujours le primat de l'idée. Lévinasse dit : « Heidegger n'y arrive pas, et pour cause : seul l'amour nous permet de sortir de nous-mêmes et de faire que ce soit l'autre qui passe devant. Et donc le seul moyen d'avoir la vérité sur la libération de nous-mêmes est l'éthique. Nous ne pouvons rentrer dans la vérité que par l'éthique. »

Les Jésuites sont contents : « Voyez ce Lévinasse triomphant ! car le Pape Jean-Paul II lui-même écrit que la vérité est dans l'éthique, *Veritatis Splendor*. »

Question : « *Qui est Lévinasse ?* »

- Il est professeur de philosophie, je l'ai vu enseigner à Fribourg.

Mais la vérité est-elle seulement d'ordre éthique ? Nous savons bien qu'affirmer qu'elle l'est ne va pas. L'éthique est le domaine du comment faire pour aimer spirituellement l'autre, pour qu'il soit notre bien, pour que nous puissions rentrer affectivement jusqu'à ce don de nous-mêmes toute notre vie jusqu'à en mourir. Voilà un aspect de la question. Et la vie contemplative ? Finalement Lévinasse est kantien.

C'est pour cela qu'étant très kantien, les Jésuites se précipitent sur Lévinasse qui dit que rentrer au fond de nous-mêmes, en l'être qui est au fond de nous-mêmes, ne nous fera pas du tout atteindre la vérité ; la seule chose qui compte est qu'à partir du moment où nous avons saisi en nous cet appel à l'amour qui correspond à notre vie spirituelle, nous sortions de nous pour atteindre l'autre.

Et donc, à nouveau, nous ne pénétrons pas dans notre innocence intérieure, nous n'arrivons pas à atteindre l'être au fond de nous-mêmes : finalement Lévinasse est kantien. Nous voulons dépasser Hegel, nous voulons dépasser Heidegger, et nous sommes esclaves de Kant : ce que dit Lévinasse est une régression formidable au niveau de la pensée.

- (*question ?*)

- Saint Ignace de Loyola est d'accord avec moi, il n'est pas d'accord avec Lévinasse. Quand nous faisons les Exercices de saint Ignace, précisément, nous essayons de sortir des influences de notre environnement extérieur, nous essayons de sortir de notre atavisme psychologique, de nos impressions, de ce que nous ressentons, de ce qui nous attire. « Je voudrais tellement être l'apôtre qui passe dans toutes les maisons, évangélise tout le monde, parle de Jésus, convertit. C'est ce que j'aime, ce que je voudrais, je suis un charismatique formidable », mais ce que nous ressentons est psychologique. Lors des Exercices de saint Ignace, on nous demande d'être en dehors de tout cela. Au bout de dix à dix-sept jours d'exercices, nous commençons à découvrir que nous existons, que Dieu existe, et que le but

des exercices est de nous mettre dans notre innocence initiale, dans notre prédestination. Une fois que nous sommes là, nous crions comme l'enfant dans le désert et nous entendons l'appel de Dieu, nous voyons que l'appel de Dieu ne peut pas se comprendre sur le plan humain, au niveau de l'incarnation : non, il se comprend au niveau divin. Nous nous apercevons qu'une oreille métaphysique est à l'intérieur de nous.

Saint Ignace sait qu'au fond de nous se trouve cet océan immaculé qui fait que nous sommes là en dehors de toute influence, de nous-mêmes et du monde, même les bonnes choses du monde, même les pères spirituels, car c'est à l'Esprit Saint que nous obéissons. Un père spirituel n'a pas le droit de se substituer à l'Esprit Saint. Il est témoin, il nous confirme qu'à son avis c'est peut-être l'Esprit Saint qui a parlé pour nous. S'il se substitue à l'Esprit Saint, il est un très mauvais père spirituel. Il confirme, il s'étonne, il admire, il prie pour nous (ce sont les quatre fonctions du père spirituel) mais il ne dira pas : « Vous ferez cela », il dira son avis, et après nous faisons comme nous voulons.

Cet océan immaculé, cette richesse quasi-infinie de force, de vie, de lumière, d'existence, est là au centre de notre corps, de notre chair, de notre âme, de notre cœur, de notre esprit. Il faut arriver à le retrouver au centre de nous-mêmes. Le plus grand moyen pour le retrouver est d'essayer de comprendre, parce que nous devons arriver à ces choses invisibles par le sensible. Un des moyens est de descendre dans nos blessures affectives rejoindre en nous le sentiment de culpabilité, le faire mûrir en conscience de culpabilité et voir la racine de notre innocence qui est gardée précieusement par notre mémoire ontologique.

Notre mémoire est ce berceau qui garde cette pureté, cette puissance de sainteté qui est restée tout à fait vierge en nous. Dieu est en nous, et nous sommes un saint, une sainte, et l'enfance de sainteté. Enfin nous pouvons nous abandonner, nous pouvons avoir confiance, nous pouvons à nouveau savoir que nous sommes dans l'espérance, nous ne cessons de croître dans la sainteté en nous abandonnant intérieurement à Dieu qui est au centre de nous. Ce n'est ni la contemplation de la vérité, l'assimilation, ni l'amour, la volonté, le choix. Quand nous contemplons, Dieu pénètre en nous et nous nous l'assimilons, tandis que là, Dieu est au fond de nous et nous nous abandonnons. Ce n'est donc ni la volonté ni l'intelligence contemplative, mais la mémoire. Nous ne ressentons rien, nous sommes ce que nous sommes. Dieu nous a faits à partir de Lui-même, Il est en nous et nous sommes fils de Dieu avec Dieu, nous sommes une participation à la vie divine.

Reconnaissons évidemment qu'il reste un problème particulier que nous verrons cette année, le problème de ceux qui sont en état de grâce et ceux qui ne sont pas en état de grâce. Si nous sommes en état de grâce, c'est Dieu, la Très Sainte Trinité, le Ciel tout entier, la Jérusalem céleste tout entière qui est là. Nous nous abandonnons et nous nous promenons dans la Jérusalem céleste, quoi que nous ayons fait, qui que nous soyons, nous sommes déjà dans l'immense béatitude. Le fait de nous abandonner en ne faisant rien, de manière passive, en jouissant de cette béatitude profonde qui est en nous, fait qu'elle augmente toute seule. Ce n'est ni de la contemplation ni de l'amour, mais de l'abandon. Nous devenons tout petits, nous devenons ce que nous sommes dès l'origine et que Dieu ne demande qu'à faire croître si nous nous abandonnons dans ses bras de Père.

C'est pour cela que le côté du Père commande toute la vie spirituelle, psychologique et extérieure, sensible en nous, de la mémoire. Découvrir Dieu comme Père demande d'être très abandonnés intérieurement à sa présence totale en nous.

C'est pourquoi le Père n'est jamais envoyé. Deux Personnes de la Très Sainte Trinité sont envoyées dans notre âme : le Père envoie son Fils, et le Père et le Fils envoient en nous l'Esprit Saint. La foi catholique nous enseigne deux missions invisibles, et nous ne verrons jamais ni dans l'Écriture, ni dans la théologie, ni dans les doctrines spirituelles, que Dieu envoie le Père, mais nous disons : « Seigneur, envoie-moi ton Fils », « Seigneur, donne-moi l'Esprit Saint ». Le Père est donné, Il est là.

En fonction du visage de Dieu et de notre visage, il existe trois grandes relations avec le Dieu unique et effectivement, il existe éternellement trois visages de Dieu unique, trois Personnes. Par cette prise de conscience de ce lien expérimental (qui se fait à travers de grâce) avec le Père, nous allons voir très clairement ce que c'est que la mémoire ontologique.

Si nous ne sommes pas en état de grâce (nous approfondirons ce point quand nous aurons avancé), notre innocence divine, la sainteté totale qui est la nôtre demeure mais elle s'arrête dans sa croissance. L'espérance fait que notre sainteté se conjoint à la plénitude de sainteté sortie du doigt de Dieu depuis le début jusqu'à la fin du monde, et du coup notre sainteté ne cesse d'augmenter. Mais cette sainteté est là et elle est quasi-infinie dès le départ.

C'est comme Marie : Marie est à l'origine Immaculée Conception. Sa sainteté, en compréhension, en intensité, en extension, en quantité, en visibilité est plus grande, plus considérable, plus substantielle que toutes les saintetés additionnées ou multipliées de tous les saints. Au départ, elle a cette sainteté-là ! Et elle a fait en sorte que cette innocence immaculée qui est la sienne ne cesse jamais d'augmenter.

Question : « Quelle est la différence avec nous ? »

- Nous pourrions faire en sorte que cette innocence qui est la nôtre n'arrête pas d'augmenter, notamment si nous rentrons et restons toujours dans l'union à Dieu, ce qui est facile. Sainte Thérèse d'Avila dit explicitement : « Donnez-moi une novice qui fait son oraison tous les jours, et en un an je la conduis à la sixième demeure [aux fiançailles], en un an j'en fais une sainte » c'est-à-dire quelqu'un qui est dans la sixième demeure, quelqu'un dont l'union à Dieu est perpétuelle nuit et jour, et dont la grâce ne cesse d'augmenter. Un saint est quelqu'un dont l'innocence divine, la sainteté, ne cesse d'augmenter. Un saint n'est pas quelqu'un qui est en état de grâce, un saint est quelqu'un qui fait en sorte que la sainteté qui est la sienne augmente tout le temps. Bien-sûr, il faut apprendre à faire oraison : il ne s'agit pas de passer une heure à faire du zazen. Une heure à faire du zazen serait au contraire le blocage de la grâce : cela n'enlève pas la grâce, mais la grâce n'augmente plus puisqu'il faut faire le vide.

La mémoire ontologique est donc du côté du Père.

Tout cela est enraciné dans l'Écriture. Nous allons relire le Livre de la Genèse, en voyant le péché originel. Dans le Livre de la Genèse, l'homme et la femme sont créés à l'image de Dieu dans une innocence originelle. Cette innocence originelle n'est pas une invention de ma part. Dieu crée l'homme et la femme dans un état d'innocence, chacun d'entre nous est créé par Dieu dès la conception dans un état d'innocence.

L'homme et la femme ont en eux, chacun d'entre nous a aussi en lui la grâce originelle. Nous sommes dans un état d'innocence en ce sens que nous sommes à l'image de Dieu, et être à l'image de Dieu signifie que nous sommes un être humain qui est d'une innocence, d'une limpidité, d'une transparence, d'un dynamisme, d'une capacité de sainteté, d'une puissance à l'amour, à la recherche de la vérité, à la vie contemplative et au don de la liberté totale : aucun obstacle pour se donner dès le départ. Cela est humain. Mais en même temps il y a la grâce originelle, et la grâce est de la vie divine. Adam et Eve sont créés dans la grâce originelle, et cette grâce originelle est la présence de Dieu qui fait que nous passons de l'image à la ressemblance de Dieu. Nous sommes dans cette tension entre l'image et la ressemblance parce que nous sommes dans un état d'innocence (nous sommes à l'image de Dieu) et en même temps la grâce fait qu'effectivement le Père, le Fils et le Saint Esprit sont là par participation en partie ; les trois visages sont là.

Nous savons bien que Dieu est omniprésent dans la création, Il est partout, comme l'air que nous respirons. Il est le Dieu Créateur, le Dieu Unique. Tandis qu'au fond de notre âme, c'est la même présence de Dieu, mais elle est plus riche : Dieu commence à dévoiler ses trois visages. C'est la grâce originelle dans notre être profond à l'image de Dieu, cette innocence divine. Nous sommes le petit de l'homme irrigué par la vie divine, par la lumière surnaturelle de Dieu qui fait que nous pouvons tout entiers ressembler au Père, au Fils et au Saint Esprit.

Dieu nous dit : « Pour cela, restez dans l'amour du prochain. Je donne à Adam la femme. Vivez de l'unité de Dieu et du prochain ». Saint Jean dit dans sa première Épître que Dieu donne un premier commandement, le commandement des origines : l'amour de Dieu et du prochain. Le commandement des origines est d'aimer. Relisons donc souvent l'Épître de saint Jean pour nous rappeler quel est ce commandement originel.

Eve va parler avec le serpent et va prendre la pomme. Son péché n'est pas d'avoir pris la pomme mais de s'être séparée d'Adam. Elle a discuté avec le serpent, et c'était la ruse : il lui a fait croire que c'était

de manger la pomme, alors que le péché est de se séparer de l'autre. Si elle avait eu un doute, elle aurait dû discuter avec Adam en lui disant : « Voilà ce qu'on me propose : manger une pomme », mais elle en a parlé après avoir acquiescé. Elle aurait dû en parler avec Adam, et aussitôt Satan serait parti parce qu'il ne supporte pas l'unité d'amour.

Le commandement des origines est cette unité profonde avec Dieu, avec l'amour de Dieu, avec celui que Dieu nous propose comme demeure. La demeure est celui que Dieu met proche de nous, nous demeurons dans l'amour de Dieu et dans celui qui est proche de nous. Voilà le commandement des origines qui structure notre innocence originelle.

Mais vient quand-même le péché originel. Le chapitre 3 nous montre comment cette innocence originelle, notre innocence divine, va être blessée :

« Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs que Dieu avait faits. Il dit à la femme : « Alors, Dieu a dit : Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ? » La femme répondit au serpent : « Nous pouvons manger du fruit des arbres du jardin. Mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : Vous n'en mangerez pas, vous n'y toucherez pas, sous peine de mort. » Le serpent réplique à la femme : « Pas du tout ! Vous ne mourrez pas ! Mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des Dieux, qui connaissent le bien et le mal. » La femme vit que l'arbre était bon à manger et séduisant à voir, et qu'il était, cet arbre, désirable pour acquérir l'entendement. »

Dès que nous nous séparons de notre innocence divine, nous rentrons dans les trois concupiscences. Dès que nous nous séparons au fond de nous de cet appel à l'intériorité la plus profonde dans laquelle nous nous retrouvons nous-mêmes tels que nous sommes et pas tels que les gens nous voient, tels que Dieu nous voit et pas tels que nous nous voyons, alors nous rentrons automatiquement dans les trois concupiscences, nous sortons de l'humilité du tout petit. Dans la concupiscence de l'orgueil, nous sommes attirés vers ce qui est sensible et nous rentrons dans la concupiscence charnelle, nous commençons à devenir curieux et à nous occuper de choses secondaires et accidentelles et nous rentrons dans la concupiscence des yeux. Les trois sont là :

« La femme vit que l'arbre était bon à manger et séduisant à voir, et qu'il était, cet arbre, désirable pour acquérir l'entendement. »

Désirable pour acquérir l'entendement : concupiscence de l'esprit ; bon à manger : concupiscence de la sensibilité charnelle ; séduisant à voir : concupiscence des yeux.

C'est pour cela que saint Jean rappelle dans l'Épître le commandement de Dieu qui nous établit dans l'innocence d'un amour pur, perpétuellement grandissant, et en même temps les trois conséquences, les trois séquelles du péché originel. Seul saint Jean met le doigt dessus, nous ne le voyons pas dans saint Matthieu ou dans saint Paul.

« Elle prit de son fruit et en mangea. »

Voilà le péché : elle a quitté l'amour. Eve aurait dû voir tout de suite qu'on ne discute avec le serpent qu'à partir de l'amour, et surtout pas isolé de l'amour. Si nous sommes inséparés de l'amour de Dieu et du prochain, le démon ne discute pas avec nous, et donc si nous discutons avec le démon, nous sommes séparés de l'amour de Dieu et du prochain.

C'est très bon pour la spiritualité de la tentation. Si nous sommes dans la tentation, portons autant que nous pouvons notre attention sur la présence de Dieu, aimons le monde entier et ceux qui sont proches de nous, et la tentation s'éloignera. La tentation est une question d'attention. Face à la tentation, si nous luttons contre elle, nous sommes attentifs à la tentation et elle va nous épuiser. Alors dès qu'une tentation arrive, méprisons-la, soyons attentifs à Dieu, prions, demandons à Dieu de bénir ceux que nous n'aimons pas, soyons attentifs à cette action de Dieu sur ceux que nous n'arrivons pas à aimer, sur ceux à qui nous n'arrivons pas à pardonner. A ce moment-là, le démon fuit à toutes jambes. Soyons attentifs à pardonner à ceux à qui nous n'avons jamais pardonné parce que nous ne voulons pas leur pardonner. Alors la tentation du démon ne fait pas long feu. Si c'est difficile, disons-le simplement, avec nos lèvres : « Je pardonne ; Seigneur pardonne-lui, Seigneur bénis-le ».

Que chacun d'entre nous repère la personne qu'il a le plus de difficultés à aimer. Quelquefois c'est nous-même ... En nous regardant dans la glace : « Espèce d'idiot, tu es le dernier des cons, tu es de la boue ambulante », alors prions pour nous, en disant : « Seigneur, c'est merveilleux, j'ai un visage d'une splendeur, d'une innocence aussi extraordinairement réconfortante que le visage d'un petit enfant, comme le visage de ces petits enfants indiens quand ils ont cinq ou six ans et qu'ils nous regardent avec des grands yeux et un sourire rayonnant. Tu es réconforté par moi dans mon innocence intérieure et je découvre cet amour incroyable de Dieu, qui est perpétuel, qui structure tout ce que je suis intérieurement, et qui fait toute ma vie intérieure, ma beauté et ma grandeur devant Toi. Je Te console à cause de ma petitesse. »

Dieu ne peut pas recevoir d'autres richesses de notre part que notre petitesse, Lui qui est grand. Il a besoin de cette petitesse dans l'ordre de l'amour pour jubiler de gloire davantage. Alors Il nous aime éperdument, avec un amour aussi intense que celui avec lequel Il s'aime Lui-même dans l'Esprit Saint. Dans la mesure où nous sommes petits, nous découvrons que nous sommes beaux, nous remercions le Seigneur, nous nous aimons nous-mêmes puisque Dieu nous aime aussi intensément. Et nous découvrons à la même chose à travers celui que nous détestons.

« Elle prit de son fruit et en mangea. Elle en donna aussi à son mari qui était avec elle et il mangea. Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent. »

Avec la désobéissance, donc la rupture de cet impératif de l'amour de Dieu et du prochain au fond de nous, aussitôt apparaissent les convoitises, les trois concupiscences du péché. Nous sommes attentifs à cette convoitise au lieu d'être attentifs à cette innocence divine qui est en nous, cet amour si étonnant avec lequel nous sommes fabriqués, et du coup le péché arrive, et du coup, le verset suivant :

« Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent »

Leurs yeux se décillèrent : tout de suite, ils découvrent que leur innocence est blessée et que leur souffrance la plus grande est que leur innocence s'est arrêtée de croître dans la sainteté. Nous souffrons le plus quand notre amour ne grandit plus.

Parfois j'entends : « Mon Père, je vais divorcer parce qu'il ne m'aime plus comme il m'a aimé ».

- J'espère bien qu'il ne vous aime plus comme il vous a aimé ! Heureusement ! L'amour n'est pas fixe, il ne cesse de croître, et la plus grande souffrance n'est pas qu'il ne vous aime plus comme il vous a aimé. L'amour est toujours nouveau, toujours plus grand, toujours plus intense, toujours plus étonnant. Il va vous aimer à travers un visage quelquefois rebutant : cela permet à l'amour d'aller encore plus loin.

La convoitise qui engendre le péché engendre en nous la souffrance. Cette souffrance est que notre amour humain ne grandit plus avec l'amour divin qui est au fond de nous. Notre amour humain va peut-être continuer à grandir, mais séparé de l'amour divin qui est au fond de nous. Voilà notre souffrance profonde, et dès que nous souffrons, sachons que c'est cela.

« et ils connurent qu'ils étaient nus. »

Cette souffrance première et perpétuelle qui est au fond de nous, à laquelle notre mémoire spirituelle ne cesse de faire écho, qui constitue notre croix substantielle, croix bienheureuse fabriquée avec de l'amour, n'est pas à rejeter mais à reconnaître, à étreindre avec une reconnaissance éperdue. Mais si nous ne revenons pas à l'amour de Dieu et du prochain, cette souffrance fait naître la honte :

« Alors leurs yeux se décillèrent et ils connurent qu'ils étaient nus. »

Avant, ils étaient nus sans en avoir honte. Dans le contexte d'une souffrance, la nudité apparaît. Dans le contexte de l'amour de Dieu et du prochain, nous rejoignons celui que Dieu a mis proche de nous dans le nid de la présence sacramentelle du mariage sans aucune honte. Si nous sommes dans l'adoration, dans la présence de Dieu, la honte a totalement disparu. Si nous sommes dans un adultère, en dehors du mariage, la honte existe et se mue en artificialité, en lutte de puissance, le sacrilège parfait. Un abîme sépare l'amour sponsal et l'amour entre l'homme et la femme en dehors de la bénédiction de Dieu. Je crois que nous ne pouvons pas faire pire, comme péché contre Dieu, contre l'homme et contre nous-même. Ce sont les deux extrêmes. La présence de Dieu change tout.

« Ils cousirent des feuilles de figuier et se firent des pagnes. »

Nous fuyons la honte en latéral, dans tous les phénomènes psychologiques que nous allons essayer de déterminer, et que nous appelons dérives pathologiques : obsession, fixation, identification, scrupule, etc.

« Ils entendirent le pas du Seigneur Dieu qui se promenait dans le jardin à la brise du jour, et l'homme et sa femme se cachèrent devant le Seigneur Dieu parmi les arbres du jardin. »

Du côté psychologique, nous fuyons dans les dérives pathologiques, et du côté spirituel, la mise en présence de Dieu fait naître au fond de nous l'angoisse et, à l'intérieur de notre vie spirituelle et de notre vie relationnelle, des agressivités, des phénomènes de défense. Nous nous cachons derrière les arbres en disant que ce n'est pas notre faute, que ce n'est pas nous qui avons fait ça : « C'est l'arbre, ce n'est pas moi »... Les phénomènes d'agressivité, d'accusation de l'autre, d'auto-justification, sont tous les arbres du jardins, les prétextes.

« Alors le Seigneur Dieu appela l'homme et lui dit : « Où es-tu ? » « J'ai entendu ton pas dans le jardin, répondit l'homme, et j'ai eu peur parce que je suis nu et je me suis caché. »

Il a eu peur et il le dit. Le sentiment de culpabilité n'est pas pareil que la conscience de culpabilité. Par la rupture de l'amour, par l'arrêt de notre innocence divine dans sa soif d'authentification et d'épanouissement par nos fautes profondes contre l'amour, la honte pénètre en nous : c'est le sentiment de culpabilité. Nous ne nous en rendons pas compte, parce que nous avons de nombreuses dérives pathologiques pour ne pas y penser, de nombreux prétextes d'auto-justification et d'agressivité. Mais à force de développer ces phénomènes de défense, notamment lorsque nous essayons de prier Dieu, Dieu remet tout cela à jour, la honte se mue en conscience de culpabilité et nous nous apercevons que nous avons peur devant Dieu.

Nous disons : « Vivement que Jésus revienne dans la Parousie, moi je prie pour qu'Il revienne maintenant. » Mais en toute objectivité devant Dieu, nous nous rendons compte que nous avons peur que Jésus revienne, nous ne voudrions pas que ce soit le jugement maintenant : conscience de culpabilité.

Devant Dieu, le sentiment de culpabilité se mue en conscience de culpabilité. Adam dit : « J'ai peur parce que je suis nu », ce qui voudrait dire : « J'ai la conscience de culpabilité à cause de mon sentiment de culpabilité. » En fait, nous avons cette conscience de culpabilité : « J'ai eu peur », à cause du fait que nous sommes sortis de cet impératif de l'amour de Dieu et du prochain ; que nous ne sommes pas fidèles à notre sainteté, à ce que nous sommes faits pour être ; et que nous ne sommes pas abandonnés à l'amour éternel de Dieu.

Adam se décharge sur Eve, Eve se décharge sur Satan : justification, protestation, arbres du jardins, phénomènes de défense.

Nous avons deux possibilités dans la conscience de culpabilité :

Revenir à une mémoire innocente, pure, transparente, pour comprendre que nous avons peur parce que nous ne sommes plus nous-mêmes dans notre innocence divine. Mais si nous regardons à nouveau cette innocence divine qui est en nous crucifiée, nous désirons la plonger dans l'innocence triomphante du Christ pour recevoir le pardon. Voilà la première manière de réagir à partir de notre vie spirituelle dans l'abandon à la miséricorde de Dieu : cette réaction est apostolique.

La deuxième réaction est protestante : « Si j'ai peur, c'est parce que je suis nul, moche, honteux, parce que j'ai cette faute en moi, parce que je suis fabriqué avec du péché. »

Disons : « C'est contre Toi et Toi seul que j'ai péché ». A ce moment-là, nous nous abandonnons et nous retrouvons le nid nuptial du Père, les bras du Père, pour recevoir le pardon. Nous sommes à nouveau capables de nous abandonner.

Voilà un petit critère : « Moi, prier, je n'y arrive pas, je suis toujours à droite, à gauche, devant, derrière, je suis actif. Les contemplatifs sont philosophes, théologiens, carmélites. »

Si nous sommes incapables de faire oraison et de nous abandonner une heure de suite dans le silence d'amour de l'innocence, de mettre notre innocence intérieure dans l'innocence triomphante du Christ, dans la demeure maternelle divine immaculée des plaies mystiques et cachées, dans la fureur d'amour

qui est éternelle dans l'Assomption, dans la Reine Immaculée de l'Univers, et rester là, plonger dans cet océan crémeux, merveilleux, savoureux, abandonnés comme des enfants pour ne vivre que de la miséricorde, si nous sommes incapables de le faire, c'est la preuve que nous sommes encore restés au niveau psychologique dans notre vie spirituelle. Ce petit signe nous indique qu'il est nécessaire de mûrir et d'avoir une vie humaine.

Nous avons ici cette petite dialectique à partir de la tension entre sentiment de culpabilité et conscience de culpabilité. Ne restons pas dans cette tension, sortons-en en voyant l'origine : notre innocence et en même temps cet amour de Dieu qui est en nous et qui ne demande qu'à triompher grâce à nos blessures pour aller plus loin dans l'abandon, dans la miséricorde, dans la conquête de l'amour à partir des portes qui se sont ouvertes grâce à ces blessures.

II

Nous allons continuer notre effort. Cet effort, je l'avoue, est pénible, parce que nous sortons d'une perspective religieuse (l'éthique religieuse regarde les sommets de notre vie spirituelle dans son contact avec Dieu), nous sortons de la théologie (où nous regardons les sommets de notre intelligence en contact avec notre Créateur dans la mesure où Il commence à rentrer dans la divinisation par la grâce), nous sortons de la mystique (où nous regardons comment l'Esprit Saint glorifie cette relation de grâce), et nous regardons au contraire de ces trois niveaux le niveau un peu inférieur : comment notre vie, notre esprit, notre âme spirituelle dans ses trois sommets, dans ses trois centres, irrigue notre vie intérieure sensible, donc les relations entre le point de vue psychologique en nous et le point de vue spirituel.

Cette analyse, cette découverte est plus pénible à faire parce qu'elle est plus lourde, nous y respirons moins. Dès que nous rentrons dans le point de vue psycho-spirituel, nous étouffons davantage. Mais comme nous respirons en Dieu, ce n'est pas grave. Bien que ce soit plus difficile et plus lourd, certaines personnes s'y retrouvent mieux parce qu'elles vivent beaucoup au plan psychologique.

Le but de notre travail est de prendre conscience, de prendre acte de ce fait que nous vivons beaucoup et plutôt au plan psychologique, et ce phénomène est contemporain. Il nous faut reprendre notre catéchèse, notre catéchuménat à partir du plan psychologique, en tenant compte de ce plan psychologique. Une des tares de la vie moderne est que nous ne savons plus être libres de notre vécu psychologique, ce qui nous oblige à faire ce travail.

C'est en même temps une grâce parce que cela permet à la divinisation de prendre non seulement les parties spirituelles de notre âme, mais peut-être aussi d'assumer toutes les défaillances de notre vie psychologique. A ce moment-là, peut-être est-ce possible pour le corps de crier à son tour : « Grâce, grâce pour moi aussi ».

La dernière fois, nous avons lu le Livre de la Genèse pour voir de manière très explicite comment apparaît en Adam et en Eve ce sentiment de culpabilité et cette conscience de culpabilité dès que le péché arrive. Puisque nous en avons une trace dans l'Écriture, nous allons maintenant en regarder les mécanismes.

Comme cet enseignement ne vient pas de moi et qu'il est loin d'être ma spécialité, vous m'excuserez si je tâtonne un peu ; j'essaie de vous transmettre autant que je peux.

La culpabilité ⁴, la faute en nous, a un écho dans notre vie animale que nous appelons vie psychologique. Le fait d'avoir fait la faute provoque une explosion dont le retour dans notre vécu intérieur, dans ce que nous ressentons psychologiquement, est cette impression bizarre nommée **sentiment de culpabilité**.

Elle a un deuxième écho dans les profondeurs de notre vie spirituelle, bien camouflé par cette impression bizarre que nous appelons sentiment de culpabilité. Et notre vie spirituelle est elle-même un peu brisée : notre vie intellectuelle, notre mémoire ontologique, notre cœur sont éclaboussés. Cet écho beaucoup plus objectif, beaucoup plus vrai dans la partie spirituelle de notre âme s'appelle la **conscience de culpabilité**.

Tout notre effort consiste à sortir petit à petit des impressions psychologiques dues au péché pour rentrer dans la faute toute nue, toute crue, celle qui est reçue en pleine réalité, en pleine objectivité dans notre esprit, puisque l'esprit reçoit l'être des choses sans en recevoir les accidents. La partie spirituelle de notre âme reçoit l'essence de la faute (la faute n'a pas de substance). Peut-être est-ce parce qu'il assimile tout à une faute que le bouddhisme pense que les choses n'ont pas de substance ? Le bien a heureusement une substance. Le bouddhisme ne serait-il pas une projection du sentiment de culpabilité sur la conscience de culpabilité ?

⁴ Du latin *culpa*, *ae, f* : faute ; *culpabilis*, *e* : digne de reproche, coupable, pécheur.

Qu'est-ce que c'est que cet écho, ce sentiment, cette impression bizarre appelée sentiment de culpabilité ?

Nous avons l'impression, à bien regarder, d'être des ordures, d'être de pauvres types, nous avons l'impression que tout ce qui nous arrive est lamentable, que notre vie est un drame, qu'il nous arrive malheur sur malheur, que nous n'attirons que le mal, que nous ne produisons que des choses qui n'ont pas grand intérêt, que nous ne sommes rien du tout. Quelque part, c'est vrai, mais ne condamnons pas, ne nous moquons pas. Nous avons l'impression que nous ne sommes pas aimables, et d'ailleurs nous constatons que nous ne sommes pas aimés.

Ce sentiment très fort de n'être pas aimé est le sentiment de culpabilité. Dire « Il ne m'arrive que du mal » ou dire « Personne ne m'aime » est la même chose. Quand quelqu'un nous aime, il ne nous arrive pas du mal. Le sentiment de culpabilité est cette impression qu'au fond de nous, ce centre de nous-même qui attire les autres à nous aimer, n'existe pas ; qu'au fond de nous, il n'y a que quelque chose qui attire le mal, car le mal attire le mal, donc nous ne sommes que mal. Nous sommes mal et malades. Comprenons bien que c'est un sentiment psychologique subjectif, une impression. Bouddha dit que tout est illusion : le sentiment de culpabilité, oui, mais le péché n'est pas du tout une illusion. Le sentiment de culpabilité, oui : cette impression-là est psychologique, subjective.

En comprenant la différence entre le sentiment de culpabilité et la conscience de culpabilité, nous serons frappés de voir à quel point c'est une manière très forte de regarder sous une autre lumière l'encyclique du Pape *Veritatis Splendor*, parce que la subjectivité en éthique est directement liée au sentiment de culpabilité. Aujourd'hui, l'éthique est psychologique : l'éthique des impressions du sujet. Le Pape dit : « Non, l'éthique est objective, faisons une éthique de la conscience, une éthique du mal par rapport à la partie spirituelle de notre âme, et non par rapport à la partie psychologique. »

L'éthique est destinée à l'homme, pas aux bêtes. Or la partie subjective, psychologique de notre vie, nous l'avons en partage avec l'animal. Il est vrai que nous sommes dans une civilisation où l'homme ne peut plus s'entendre avec l'homme, et du coup il s'entend avec l'animal. La vie domestique est devenue ainsi : pour 90% des Français par exemple, l'animal prend le pas. Les Français divorcent et prennent un animal ; ils avortent, ils prennent la pilule et ils ont un chien, ou un chat et s'ils pouvaient avoir un cheval, ce serait merveilleux (mais un cheval est plus gênant).

L'un des caractères de ce sentiment de culpabilité est l'indignité. Si nous allons voir le confesseur pour lui dire : « Je me sens indigne, mon Père, je comprends qu'on me rejette, que je sois complètement abandonné de tous, je comprends que Dieu m'abandonne, j'ai honte de moi, je ne suis pas aimable », ce n'est pas une confession, c'est psychologique, c'est ce que dirait un chien battu s'il pouvait parler, et en tous cas c'est ce qu'il pense. Et un prêtre ne peut pas donner l'absolution à un chien.

Nous péchons, mais nous ne sommes pas sûrs que ce que nous avons fait soit mal : ce petit côté scrupule est psychologique. C'est le sentiment de culpabilité qui fait penser quelque chose de ce genre. Quand nous sommes dans la conscience de culpabilité, nous savons que c'est un péché, et nous donnons à Jésus pour nous faire pardonner le péché cru, l'acte dans sa grossièreté. Dès que nous camouflons, notre démarche est psychologique. La retraite que nous avons faite sur la confession nous indique que si nous n'apportons pas le péché dans une confession qui implique nécessairement la conscience de culpabilité, si donc nous sommes dans la fausse culpabilité du sentiment de culpabilité, l'absolution est invalide de plein droit parce que la matière du sacrement n'est pas là (il n'y a donc pas de sacrement). Il faut savoir être vrai et confesser ce que nous sommes. Or nous confessons ce que nous sommes, non pas en disant ce que nous ressentons après avoir péché, mais en disant le péché, l'acte fait dans toute sa grossièreté. Cela culpabilise sur le plan de la conscience, mais pas sur le plan psychologique. En rentrant dans l'angoisse spirituelle qui correspond à la conscience, nous rentrons dans la libération. Tandis que si nous nous culpabilisons au niveau de la psychologie, nous nous détruisons et nous rentrons dans un suicide psychologique comme la schizophrénie, la schizoïdie, la névrose, les pathologies diverses.

5

Le siège du sentiment de culpabilité touche en nous cette soif relationnelle, l'amour, l'affectivité, le cœur, mais le cœur dans cette soif d'être en relation avec quelqu'un.

⁵ Cassettes n°2

« Je ne me sens pas aimé, je me sens mal, coupé de tout, je suis aliéné. » Le sentiment d'autonomie est très lié avec le sentiment d'aliénation et avec le sentiment de culpabilité. C'est ce point de vue relationnel dans l'âme sensible, l'âme psychologique, l'âme affective.

« Je me sens honteux, je me sens laid, je me sens sale, je me sens impur, je suis une ordure, je suis tout juste bon à être jeté dans une poubelle. » Un petit bébé de trois mois dont le père est excédé parce que son bébé hurle la nuit et que son épouse qu'il adore n'en dort plus, sait très bien que son papa a voulu le jeter dans une poubelle pour protéger sa femme.

Le sentiment de culpabilité se structure à ce moment-là, parce que la relation initiale avec notre père et notre mère structure l'impression de ce que nous sommes : les premières impressions de ce que nous sommes sont structurées dans le regard de notre père et de notre mère sur nous. Et le sentiment de culpabilité est totalement structuré à l'âge de deux à trois ans.

Savoir cela est très libérant.

« C'est parce qu'à vingt ans il m'est arrivé... »

- Non, non, pas du tout, c'est parce ton innocence originelle a changé de visage.

« Je ne suis pas aimable ». Nous avons en majorité été rejetés à la période embryonnaire. A un moment donné, la maman dit qu'elle ne veut pas d'enfant maintenant, que ça déforme le corps de la femme, etc. Il est rare qu'il n'y ait pas un rejet, au moins en pensée, au moins à titre de tentation du côté du père et de la mère, sans compter les désirs, voire les tentatives d'avortement. Voilà le premier regard que nous recevons au moment où se formait l'âme sensitive de l'embryon, tout le point de vue psychologique de l'âme. Le point de vue spirituel de l'âme s'est formé bien après. La partie cérébrale capable d'intellection s'est formée bien plus tard. Mais le visage psychologique que nous avons de nous-mêmes apparaît à ce moment-là. Et si on ne nous reconnaît pas sous ce visage que nous ressentons, nous avons l'impression que nous ne sommes pas reconnus pour nous-mêmes, et c'est pour cela que nous provoquons sans arrêt à nouveau ce même regard, mais c'est faux.

Prenons un cas extrême, celui d'une personne qui a subi des tentatives d'avortement. Evidemment, « personne ne m'aime, je ne suis pas aimable ». Le jour où elle va se marier et où elle va voir son mari qui l'aime et qui lui dit : « Iphigénie, tu es toute ma vie », elle est complètement étonnée, elle ne pense pas que ce soit possible pour elle d'être aimée, elle a l'impression que ce n'est pas vrai. C'est un sentiment, ce n'est qu'une impression, une illusion : il l'aime vraiment.

Quelquefois, le Seigneur vient à nous, Il se manifeste à nous, Il nous choisit, et il nous paraît invraisemblable que le Seigneur s'intéresse à nous.

« Qu'il se soit intéressé à l'Immaculée Conception, d'accord. Qu'Il se soit intéressé à saint François d'Assise, d'accord. Mais qu'Il s'intéresse à moi, ce n'est pas possible ».

Notre innocence est crucifiée. « Dieu s'occuperait de moi ? »

Je me rappelle la première fois où nous avons parlé de la sponsalité lors de notre voyage à Rome, au cœur de la catholicité, voyage au cours duquel nous avons des exemples admirables d'unités sponsales actuelles. J'exploitais ce que disait le Pape Jean-Paul II au sujet de la sponsalité, mais je me demandais si je ne ferais pas mieux de répéter comme un perroquet ce que disaient le père Marie Dominique, saint Augustin, saint Thomas, sans en rajouter. Et puis Pierre, un de mes cousins germains, rencontre une jeune fille. Suivi ainsi que toute sa famille par un de mes oncles qui est prêtre, il décide que c'est cet oncle qui va les marier. Il rentre un jour dans la cathédrale de Paris et s'arrête devant le pilier où se trouve la statue de Notre-Dame. D'un seul coup la Vierge lui parle et lui dit : « Il faut que ce soit Patrick qui te marie ». Quand il m'a dit cela, et j'ai répondu : « La Sainte Vierge me connaît ? Elle sait ce que je dis ? » J'étais complètement étonné ! « Dieu s'intéresse à moi ? » Cela me paraissait invraisemblable.

Nous avons quelquefois aussi des sentiments de rejet, nous nous sentons rejetés par le groupe, nous nous sentons rejetés par la communauté.

« Je me sens rejeté, on ne me comprend pas, on ne me reconnaît pas ».

- C'est un sentiment de culpabilité, une impression. Qui te rejette dans le groupe ? Nous allons vers le Père. Si dans le train des gens vont vers le Père, tout le monde est content. Personne ne te rejette. A Rome, nous sommes souvent rentrés dans le train, et nous en sommes sortis souvent aussi, mais ensemble.

« Je ne me sens pas capable, je sens que ça ne va pas marcher. Je dois faire une petite conférence sur l'ADN, mais ce n'est pas commode, il faut parler en public » : manque de confiance en soi.

Il faut avoir pitié pour tous ces prêtres qui doivent faire un sermon à chaque messe : « Est-ce que ça va passer ? » Ils croient en Dieu, mais à cause du sentiment de culpabilité, ils ne croient plus en eux-mêmes. Avant d'arriver au micro, une angoisse surgit : « Qu'est-ce que je vais dire ? Je suis complètement paralysé » : complexe d'infériorité, timidité.

Sentiment d'être abandonné, sentiment de solitude, sentiment de ne pas être compris, impressions comme la peur de la mort, la peur de l'enfer, la peur d'être rejeté radicalement, définitivement et éternellement. Le sentiment de culpabilité cache quelque chose d'inférieur, et pour ne pas rentrer dans la spiritualité du rejet, évitons de vivre au niveau psychologique, dans l'animalité des lieux inférieurs. Faisons cet effort nécessaire de ne pas vivre au niveau psychologique et de rentrer dans la vie spirituelle pour être des êtres humains. Un homme qui s'appuie sur ses impressions n'est plus un homme mais une bête.

Dès que nous vivons à partir de ces impressions du sentiment de culpabilité, nous engendrons tout un comportement. Piaget avait bien compris qu'à partir du moment où le sentiment de culpabilité se structure, jusqu'à l'âge de deux ou trois ans, apparaît d'un seul coup, après cette période du oui, la période du non. Une fois que le sentiment de culpabilité est formé, apparaît un comportement réactionnel. L'enfant, et nous-mêmes ensuite pendant toute notre vie, allons pratiquer la politique de l'échec. Nous disons non parce que nous avons besoin de retrouver la relation initiale avec notre père et notre mère, relation qui était précisément perçue comme négative. Nous allons faire des bêtises, de manière à ce que nos parents nous disent : « C'est encore toi qui as fait cela ? » ou bien « J'étais sûr que tu allais échouer ! »

Le sentiment de culpabilité engendre ce comportement de catastrophisme. La première prise réactionnelle engendre la névrose d'échec. Inconsciemment, nous allons vers la catastrophe et vers l'échec parce que nous en avons besoin pour être reconnus dans cette relation originelle avec le père et la mère⁶. C'est beaucoup plus camouflé, plus subtil à l'âge adulte, mais nous sommes contents si par un comportement tout juste suffisamment outrancier, nous provoquons une réaction négative.

« Je provoque parce que j'ai besoin de me voir comme couvert de sang, puisque ma mère avait voulu m'avorter, me couvrir de sang quand j'étais embryon. J'ai besoin de me retrouver dans cette situation originelle. »

Entre nous soit dit, pourquoi avons-nous besoin de nous rapprocher de cette situation originelle ? Dans notre origine, nous venons de Dieu, mais psychologiquement, la première mémoire que nous en ayons n'est pas cette relation directe avec Dieu (puisque elle est gardée dans la conscience spirituelle), mais la relation de Dieu à travers le visage de notre père et de notre mère.

Tout ceci est quotidien et très facile à comprendre. Ce sont des données qui vont nous aider à ne pas nous juger, à ne pas juger l'autre.

Psychologiquement, quel est le chemin de guérison ?

Psychologiquement, le chemin de guérison est d'accepter de s'aimer soi-même et d'aimer celui qui est blessé comme enfant blessé. Si nous sommes ces enfants couverts de sang, nous nous aimons tels quels. Nous sommes dans cette innocence crucifiée, et c'est comme cela que nous nous aimons et nous nous recevons, c'est ce que nous acceptons en nous-mêmes. Non seulement nous l'acceptons, mais nous aimons être cette innocence crucifiée. C'est là où nous sommes psychologiquement le plus

⁶ Nous faisons là de la psychiatrie, sans en dire plus que les psychologues. Tout cela est vrai sur le plan psychologique, mais si nous nous arrêtons à cela, nous croyons qu'il faut nous libérer du père et de la mère, nous libérer de ce cordon ombilical, et même tuer le père et la mère.

proche de Jésus, Innocent crucifié : là où nous ne sommes pas aimables, là où nous n'avons pas été aimés, là où nous sommes blessés dans notre innocence. Psychologiquement, c'est bien d'apprendre à aimer être dans cette innocence crucifiée. Nous ne nous en lamentons plus, nous en louons le Seigneur, nous remercions, et c'est ainsi que nous nous aimons, c'est cela que nous aimons en nous, et du coup c'est ce que nous aimons dans l'autre.

Le plus grand drame dans notre vie intérieure est que ce sentiment de culpabilité et ce vécu si sombre amènent une confusion entre la personne et les actes. Au lieu de dire : « Ce sont mes actes qui sont mauvais », nous allons dire : « C'est moi qui suis mauvais et qui n'engendre que le mauvais. Dieu m'a donné la vie, je me tourne vers Dieu et je prie, mais je n'engendre que la mort et la dépression autour de moi. Je suis coupable de tout cela, c'est ma personne qui est mauvaise. »

Dire que la personne elle-même est ignoble et non ses actes est une très grave erreur, un immense mensonge, le fruit du souffle de Lucifer en nous. Subtilement, Satan essaie de nous faire dire cela : « C'est ma personne qui est mauvaise », parce que si les actes sont produits par la personne, la personne est produite par Dieu, et donc Dieu est coupable. C'est pourquoi il est nécessaire de se dégager du sentiment de culpabilité, de le rejeter, pour ne pas accuser Dieu continuellement sans le savoir.

Toute l'encyclique *Veritatis Splendor* est basée sur cette confusion entre la personne et les actes. Ce sont les actes, et non le sujet, la personne, qui décident objectivement de ce qui est bien et mal. Ce n'est pas la personne qui est bien ou mal, mais les actes qu'elle fait qui sont bien ou mal. Ce n'est pas l'impression qu'elle a fait du bien qui décide que ce qu'elle a fait est bien. Il s'agit de regarder objectivement si ses actes sont conformes aux commandements, aux normes éthiques : est-ce une imprudence ? est-ce une impureté ?

Le sentiment ne s'occupe que de la personne, le sentiment de culpabilité nous enveloppe du manteau de la culpabilité : nous sommes coupables, et au centre de nous, ce n'est pas Dieu, mais le péché. Nous reconnaissons immédiatement ici la différence de vision de l'homme dans la perspective catholique apostolique et dans la perspective luthérienne dont nous avons parlé la dernière fois.

Pour Luther, au centre de nous, le péché a tout détruit. Il n'y a plus rien de sain dans notre intelligence ni dans notre volonté (Luther ne parle pas de la mémoire parce qu'il n'a jamais réfléchi à la question de la mémoire). D'ailleurs Jésus s'est fait péché pour nous ! La personne est péché, parce que la personne est le centre.

Sur sa vision de l'homme, Luther est beaucoup plus dans l'erreur qu'Aristote, et pourtant Aristote n'était pas chrétien.

La perspective de sagesse philosophique est que l'être que nous sommes au centre de nous-mêmes, la partie la plus substantielle, la plus vraie de nous, est une participation à l'Être premier. Notre être est une des gouttes inséparées de l'océan, une des gouttes qui constituent l'océan.

La perspective chrétienne ajoute que la partie spirituelle de notre âme est inséparée de la présence d'immensité et de la présence de la Très Sainte Trinité en nous. Au moins un germe de grâce sanctifiante, quelque chose de la grâce originelle, demeure tout le temps en nous. Le péché originel ne détruit pas tout notre cœur, notre cœur est simplement un peu fissuré (ce qui explique la conscience de culpabilité), notre mémoire est éclaboussée, mais notre intelligence n'est absolument pas atteinte. Voilà les conséquences du péché originel sur la partie spirituelle de notre âme. La mémoire reste immaculée, innocente, mais crucifiée. Notre cœur est un peu blessé mais nous sommes encore capables d'aimer.

D'après Luther, si le péché nous a transformé en péché, nous ne sommes plus capables de poser un seul acte d'amour humain et d'atteindre la vérité par nous-mêmes, et donc la seule possibilité est que Jésus nous enveloppe de son sang et nous prenne pour nous sauver quand-même par sa miséricorde.

Nous, nous disons que Jésus reprend tout de l'intérieur par son sang précieux, par sa gloire, par sa grâce et par sa lumière.

Ces deux visions sont complètement différentes. La position idéologique moderne est un résultat de l'ontologisme qui est une contre-réaction par rapport à la scolastique décadente. C'est pourquoi les idéologies modernes reprennent le schéma luthérien. C'est une contre-réaction par rapport à la philosophie aristotélicienne reprise par saint Thomas d'Aquin. Une triple réaction s'est produite : la

première réaction est celle d'Occam, la seconde celle de Descartes et tout l'ontologisme jusqu'à Hegel, la troisième celle de Feuerbach et les sept idéologies athées ⁷. Les idéologies modernes, y compris celle de Freud, sont basées sur ce schéma luthérien.

Le centre accusateur de nous-mêmes définit notre état de pécheur. Et comme il est insupportable de le vivre intérieurement, pour éviter de voir que nous ne sommes soit-disant que péché, nous allons avoir des contre-réactions (dont la névrose d'échec dont nous avons parlé tout à l'heure) appelées dérives pathologiques, ces fameux pagnes que nous avons vus dans la Genèse. Nous nous cachons derrière ces arbres parce que nous avons honte. Nous ne nous mettons pas au pied de l'arbre où nous avons péché, non, nous nous cachons derrière les autres arbres. Les mécanismes de la psychologie du sentiment de culpabilité sont curieux.

Nous allons choisir les systèmes de défense où notre situation sera un peu plus brillante : « Finalement, je ne suis pas si mal que ça, regarde ! On ne m'aime pas, mais en fait je suis merveilleux. », nous allons construire tout un système de séduction, mais tout ce mécanisme n'est pas vrai, car au centre de nous se trouve cette innocence divine.

Nous trouvons aussi ce faux schéma chez les catholiques, parce que nous avons un catéchisme un peu trop scolastique, occamien ⁸, disant : « Si je fais le péché, je perds l'état de grâce, donc Dieu est parti, il n'y a plus que le péché en moi. »

- Mais non ! le péché n'a pas séparé la présence d'immensité ni la présence originelle de grâce. Notre âme participe à la grâce originelle en Adam, mais cette grâce originelle est blessée. Saint Jean dit bien que ce sont des séquelles. Si nous faisons un péché, nous gardons le germe de la grâce sanctifiante, mais cette dynamique de la grâce qui fait qu'elle est sanctifiante s'arrête. Mais elle demeure, Dieu n'est pas parti, notre innocence est là, bien que prise dans l'étau.

- J'ai fait un péché mortel, j'ai perdu l'état de grâce, donc je peux continuer à pécher jusqu'à la prochaine confession, ça ne fera pas plus de drame.

- Mais si, malheureux ! les deuxième, troisième, quatrième actes sont des péchés mortels.

- Oui, mais au bout du quatrième acte, j'en aurai pris tellement l'habitude que ce ne sera pas un péché supplémentaire.

- Pardon ?

- D'ailleurs c'est lié à la pulsion, ça n'est presque plus conscient, je ne maîtrise plus la situation.

- Ce quatrième acte s'enracine dans le premier, il est donc déterminé par son enracinement : c'est un péché mortel. Relisons l'encyclique : elle est un document de base, l'unique document d'éthique de l'Eglise catholique.

« *On dit que quand on fait un péché mortel, on évacue en quelque sorte (inaudible)...* »⁹

- A l'époque où l'on faisait le catéchisme sous forme de questions-réponses, on disait que si tu es baptisé, tu viens de communier, tu t'es confessé et tu n'a pas encore fait de péché mortel, tu as encore la grâce sanctifiante. Et on te disait que celui qui fait un péché mortel volontairement, lucidement, perd la grâce sanctifiante dans son âme. Mais c'est la fonction sanctifiante de la grâce qui est perdue, ce n'est pas la grâce. Le caractère du baptême est là, et donc la présence réelle de Jésus crucifié, l'Esprit Saint prêt à bondir, le Père qui t'attire : la Très Sainte Trinité est personnellement présente.

- *Quelqu'un qui n'est pas baptisé peut-il faire un péché mortel ?*

- Il y a cas et cas, parce que Dieu seul connaît la foi. Cela dépend de la manière dont il a reçu la foi. S'il a l'impression de ne pas avoir la foi, cela peut venir du sentiment de culpabilité, mais c'est faux. Il peut très bien avoir l'impression d'avoir la foi et ne pas l'avoir. La grâce sanctifiante continue à prendre possession de ton terrain intérieurement, et t'envahir, à te sanctifier. Avec le péché mortel, la croissance dans l'ordre de la grâce s'arrête.

- *On ne perd donc pas la grâce, mais le dynamisme de croissance ?*

⁷ **Guillaume d'Occam**, théologien anglais (1300-1349). **René Descartes**, philosophe et mathématicien français (1596-1650). **Ludwig Feuerbach**, philosophe allemand (1804-1872).

⁸ Les travaux d'Occam sont les pré-supposés philosophiques de Luther.

⁹ Question d'un auditeur.

- Tu perds la partie vivante de grâce, tu ne perds pas la grâce actuelle, ni la grâce enveloppante. Sinon tu ne pourrais pas dire que ton innocence est blessée, cela voudrait dire qu'il n'y a plus d'innocence.

- *Et qu'est-ce que la présence d'immensité de Dieu ?*

- A partir du moment où tu existes, Dieu est en train de te créer, et donc il est présent dans ton acte créateur.

- *Dans l'être ?*

- Dans le fait que tu existes.

- *Mais pas dans la vie ?*

- Si, parce qu'Il t'a donné la vie aussi. Mais nous n'allons pas revenir sur ce sujet aujourd'hui, nous sommes attelés à un autre problème. Il est vrai qu'il vaut mieux dire : « Dieu est au centre de moi, mais mon innocence est blessée, crucifiée. Cette présence divine par laquelle je suis le Saint des Saints, par laquelle je suis l'Immaculée Conception par participation, est en moi, et comme je suis blessé, je peux pécher, mais mon innocence est toujours plus forte que ce péché, sinon cela voudrait dire que je suis plus que Dieu. » Si nous ne disons pas cela, nous nous accusons nous-mêmes et nous accusons les autres. Et quoiqu'il ait fait, nous n'avons pas le droit de juger autrui ¹⁰.

Pour sortir du sentiment de culpabilité, il faut rentrer dans le regard de Dieu sur nous et dans le regard de Dieu sur les autres. Marthe Robin disait que face à un saint, par différence, les gens disent plus facilement : « Je ne suis rien du tout, je suis indigne, je ne suis pas aimable », etc. Certains amis disaient : « Je ne suis pas digne d'être prêtre, c'est trop grand pour moi, ce que je fais est trop mal, ce que je suis est trop mal. » Marthe leur répondaient : « Mais non, ne dites pas que vous êtes indigne, parce que dans le Christ notre dignité nous est révélée, dans le Christ notre dignité nous est redonnée. Notre innocence est toujours plus forte que la mort, Dieu est plus fort que nous, et Dieu est présent dans le Christ. » Pour un chrétien, c'est trop clair.

Accuser notre personne au lieu de nos actes revient, subtilement, à nous réfugier dans le sentiment de culpabilité, ce qui est une manière spirituelle, libre, de nous déresponsabiliser, de mettre la faute sur Dieu et sur les autres et pas sur nos actes. Or ce sont nos actes qui ont produit cela. ¹¹

Voilà la manière subtile de ne pas voir la vérité qui nous habite à travers le sentiment de culpabilité.

Venons-en au mode d'apparition du sentiment de culpabilité.

Notre innocence divine est une soif, une attente infinie d'amour. Dieu nous fabrique avec une 'matière première' particulière (sauf que Dieu n'a pas de matière) : l'amour, qui est Lui-même. L'unité de notre père et de notre mère n'est pas fabriquée toute entière avec de l'amour. La relation entre le gamète mâle et le gamète femelle n'est pas tout amour, mais elle est une relation entre l'homme et la femme. A partir de ces deux matières, *l'amour* du côté de Dieu et *l'unité* du côté de l'homme et de la femme, Dieu crée un nouvel être. C'est pourquoi c'est une potentialité, une capacité, un désir, une attente infinie d'amour qui structure notre innocence originelle : Dieu présent comme soif infinie. Nous sommes fabriqués ainsi dans notre corps, et c'est peut-être ce qui est porté par la fameuse cellule d'ADN.

Enfant, nous grandissons à partir de là, mais le seul support qui nous reste est cette relation d'amour avec notre père et notre mère. Nous recevons cet amour de notre père et de notre mère en notre centre, de sorte que cet amour éternel de Dieu dont nous avons conscience dans notre mémoire ontologique, va se conscientiser dans le regard de papa et de maman. Se conscientiser d'abord au niveau de la sensibilité, puisque l'embryon se développe au départ sur le plan de la sensibilité interne, et ensuite au niveau spirituel. Mais le regard de papa et maman ne comble pas cette attente infinie d'amour, parce qu'eux aussi sont blessés et ne donnent pas à torrents l'amour pur de Dieu. Du coup notre innocence, notre vase d'attente reste en partie vide, ou en partie remplie, en partie insatisfaite : à moitié remplie pour l'innocence, l'amour de Dieu et du prochain présent concrètement, réellement, physiquement, sensiblement, et à moitié vide pour l'innocence crucifiée.

¹⁰ Quelqu'un qui refuse de pardonner n'a même pas commencé à sortir du point de vue psychologique. Certains ne deviennent des hommes que quelques heures avant leur mort.

¹¹ C'est pourquoi le confesseur doit être très clair sur les actes. Un confesseur voit tout de suite si la personne qui vient se confesser est animée par le sentiment de culpabilité : « Est-ce que je peux me confesser mon père ? c'est très important. ». Et cela fait partie du pouvoir du prêtre de réagir immédiatement en disant avec raison, souvent à son insu : « Je n'ai pas le temps. »

Cette attente infinie d'amour se remplissant de la présence physique, incarnée à travers l'amour parental va petit à petit nous faire prendre conscience de la grâce. Nous sommes cette merveille de sainteté pour laquelle Dieu s'est ébranlé pour devenir Créateur. La relation d'amour de nos parents a rempli ce vase autant qu'elle a pu, et nous sommes consciemment en présence de cette merveille que nous sommes.

Ce vase, cette capacité, cette ouverture, cette attente, ce désir d'amour infini est rempli par Dieu à travers l'amour de notre père et de notre mère, mais aussi par Dieu Lui-même à travers des grâces actuelles (dues à la prière que d'autres font pour nous) et à travers les sacrements (le baptême par exemple). Mais nous sommes toujours insatisfaits car nos parents, si saints qu'ils soient, ne peuvent remplir ce vase. Seule Marie est pleine de grâce depuis la conception, mais nous non ! C'est peut-être ce qui fait notre grandeur par rapport à Marie, parce que nous pouvons faire ce qu'elle n'a pas pu faire, étant pleine de grâce dès le départ.

« *Quand Moïse a dit : J'étais circoncis avant ma naissance, est-ce que cela veut dire qu'il avait la plénitude de grâce ?* ¹²

- Cela veut dire qu'il était sanctifié avant la naissance. C'est une manière de dire qu'il a reçu le sacrement de baptême avant la naissance. D'après saint Thomas, la circoncision chez les Juifs est un sacrement qui leur donnait la grâce sanctifiante. C'était un baptême, le signe efficace de la justification des Juifs. Moïse a reçu cette justification avant la naissance, comme Jean-Baptiste, comme Joseph à mon avis aussi.

Nous ne sommes donc pas pleins de cette innocence surabondante comme Marie, à cause des limites des parents, mais aussi à cause du mal ambiant, à cause des maladies. Si notre mère tombe malade et ne peut pas s'occuper de nous, ce n'est pas de la faute de nos parents, c'est Dieu qui le veut. Cette blessure de notre innocence n'est pas mal du tout et nous devons nous aimer ainsi : que notre innocence ait été crucifiée est notre plus grande chance ! C'est là, et nulle part ailleurs, que nous allons trouver cette béatitude de la victoire de l'amour sur tout à travers nous, physiquement, personnellement.

« C'est l'amour que Je veux, et non les sacrifices. » Les sacrifices sont des pailles.

Le manque d'amour, le manque à être remplis complètement d'amour infini dans cette innocence qui est cette soif, cette attente infinie d'amour, est ce qui va toucher, enclencher en nous le désir d'être aimés. Ce manque, cette blessure, quelle qu'elle soit, d'où qu'elle vienne, va engendrer la brisure de l'abandon ontologique de dépendance. Autrement dit, la brisure de l'abandon ontologique de dépendance est le fruit de ce manque d'amour qui vient de ce fait que notre soif infinie d'amour n'est pas comblée par Dieu à travers l'amour de nos parents.

Quand nous sommes dans les mains de Dieu au premier instant de notre conception, nous sommes fabriqués avec un amour infini dans une matière finie, dans le temps. Notre personne est déjà constituée. Nous sommes complètement dans les mains de notre Créateur, directement dans cet amour infini, abandonnés totalement, substantiellement, métaphysiquement, vitalement, ontologiquement (abandon ontologique d'amour), dans une dépendance par rapport à Dieu et à l'unité de notre père et de notre mère. La blessure de l'innocence va briser cet abandon ontologique de dépendance et va nous obliger à désirer. Si nous étions toujours dans cet abandon ontologique de dépendance, il n'y aurait plus de conquête, ni de mérite, et donc de charité possible. Le christ n'aurait plus sa place de Rédempteur, la grâce n'aurait plus sa place, la sainteté n'aurait plus sa place, la gloire de Dieu n'aurait plus sa place.

La crucifixion de l'innocence est donc un bien. Que Jésus ait été crucifié est un bien, c'est pourquoi, quand Pierre dit : « Ah non, tu n'iras pas à Jérusalem pour être crucifié ! » Jésus répond : « Arrière Satan ! Je ne suis pas venu pour dire : Je suis la Lumière du monde, Je suis la Voie, Je suis l'Eveillé, Je suis le Dieu Vivant. Je suis venu pour aller à Jérusalem et être crucifié. » Et Pierre qui était têtue comme une mule a mis du temps à comprendre.

¹² Question d'un auditeur.

Philippe n'a pas compris non plus. Il avait compris que Jésus allait leur montrer le Père, ce qui est déjà beaucoup :

« Montre-nous le Père ».

- Ecoute, ça fait trois ans que je suis avec toi et tu me demandes de te montrer le Père. Mais quand tu me vois, tu vois le Père. Quand tu vois Jésus, Fils de Dieu, Verbe incarné, il ne faut pas voir l'Eveillé, le Messie, l'Onction, le Roi, le Prophète, mais le Rédempteur, le Crucifié. Je ne suis pas venu pour m'incarner mais pour sauver le monde comme Rédempteur. C'est Jésus crucifié et ressuscité qu'il faut regarder, et pas Jésus incarné. Jésus crucifié est l'innocence crucifiée, et quand tu es dans l'innocence crucifiée, le Père est là, inséparablement. »

C'est pourquoi la recherche que nous faisons sur la paternité est très liée à l'innocence crucifiée. Quand Il est mort et que son cœur est blessé, Jésus crucifié devient notre père. Quand nous disons : « Notre Père », nous nous adressons à la plaie du cœur de Jésus crucifié et à travers cette plaie, au Père du Verbe de Dieu.

Cet abandon ontologique de dépendance est donc brisé, et c'est tant mieux !

« Je n'aime pas être comme je suis, je suis toujours mal. »

- Mais si, tu peux aimer cela en toi, et à ce moment-là tu ne gémis plus, tu ne murmures plus, tu ne bougonnes plus, tu t'arrêtes à cette blessure, tu restes silencieuse, tu es heureuse de t'offrir comme cela et de retrouver ainsi ton Père. Là, tu es dans la vérité. Mais si tu te plains, tu es dans le sentiment de culpabilité. »

Le silence est la spiritualité du Père. Joseph se tait, nous ne le voyons pas se plaindre ou discuter avec ses clients : « Tu m'a demandé de faire trois poutres pour ton toit, mais je suis ennuyé en ce moment, ma fiancée est mignonne comme une perle mais c'est terrible, elle ne m'a rien dit, et elle est partie. » Non, il est blessé, mais il ne discute pas, il s'aime ainsi et il sait que c'est sa vocation, sa sainteté. C'est à travers cela que le Christ va pouvoir constituer sur la croix le mystère de l'Immaculée Conception. Nous verrons ce rôle de Joseph dans le silence et l'amour de la blessure de son innocence. Joseph est le seul dans la Sainte Famille à ne pas être plein de grâce dans son innocence dès le départ, sinon le mystère de la Rédemption aurait été impossible. C'est pour cela que Marie et Jésus doivent obéir à Joseph.

Prenons le temps de réfléchir, de prier et de méditer pour comprendre petit à petit.

Cette brisure de l'abandon ontologique de dépendance au Père des origines, qui va engendrer un désir dépassant absolument ce que nous aurions reçu si le vase était plein, la gloire, est liée à une séparation de l'amour. L'amour de nos parents nous sépare de l'amour de Dieu parce qu'il est limité.

Ce phénomène est très connu par les psychologues : le sentiment de culpabilité s'engendre à partir de cette succession de séparations. Ce sont essentiellement les stades de séparation qui engendrent la crucifixion de l'innocence (la naissance, par exemple, sépare l'enfant de sa mère). Et c'est la nature et la sagesse créatrice de Dieu qui veut que l'embryon rentre de plus en plus dans un amour séparé.

Ce point très intéressant est repris par toutes les mystiques de l'école française des XVII^e et XVIII^e siècles, avec la fameuse notion de l'amour séparant. L'amour a deux fonctions : l'amour est séparant et l'amour est unifiant, et plus il nous sépare de celui que nous aimons, plus il nous unit à lui. C'est pour cela que Jésus dit : « Il vaut mieux pour vous que je m'en aille. » Il se sépare pour que nous soyons encore plus unis. A partir de l'innocence crucifiée, ce désir d'amour infini nous oblige à faire rentrer notre chair blessée dans l'incrédit, l'éternité de la Très Sainte Trinité. Cet amour et ce fruit sont donc plus grands.

La croissance implique des séparations successives : le petit embryon se sépare d'abord du lieu d'unité des deux gamètes ; puis à la nidification, où il rentre dans l'utérus, il se sépare de ses liens directs avec son père (c'est à ce moment-là que la femme prend conscience qu'elle est enceinte, et que peuvent apparaître des pensées contradictoires) ; puis la naissance, l'école... L'amour séparant est nécessaire pour l'apparition de notre identité. Si nous restions dans cette dépendance ontologique, vitale, embryonnaire et biologique, notre identité et notre personne n'apparaîtraient pas. Voilà le deuxième aspect sous l'angle duquel nous voyons que l'innocence crucifiée est un bien indispensable. L'amour séparant nous oblige à la croissance, et dans la croissance nous découvrons notre identité.

Mais en même temps, cette découverte de notre identité à travers l'amour séparant fait naître en nous un sentiment de culpabilité.

A partir de l'innocence crucifiée, plusieurs choses apparaissent : l'appel à la sainteté, la vocation, la prédestination, fait naître cette croissance et cette assomption de notre identité, mais fait apparaître aussi le sentiment de culpabilité parce que c'est vécu à travers les séquelles du péché originel. Il faut bien voir que ce n'est pas une catastrophe, et il y aurait bien d'autres manières de le voir. Cela fait évidemment apparaître le sentiment de culpabilité, mais aussi cet appel à l'identité, à une unification plus grande, et cette soif de sainteté.

Et le sentiment de culpabilité lui-même comporte un aspect positif et un aspect négatif. En raison des blessures, les séparations successives (la naissance par exemple) entraînent la souffrance, la souffrance entraîne le sentiment de culpabilité, et le sentiment de culpabilité entraîne la honte. Nous avons tous le sentiment de culpabilité, par seul le fait d'être né. Nous avons le sentiment de culpabilité, non pas parce que nous avons fait une faute, mais parce que nous nous sommes séparés d'un amour dans lequel nous avons été créés et que nous avons alors un manque. Mais ce n'est pas de notre faute. Si la maladie nous frappe, c'est une conséquence du péché originel dans le monde, nous n'y sommes pour rien, et pourtant nous nous sentons coupables, nous avons peur de déranger, nous avons honte d'être malades, et cette honte fait apparaître une angoisse. A la naissance, il est évident qu'il y a une angoisse pour le petit enfant, et cette angoisse qui vient de la constitution du sentiment de culpabilité fait apparaître une certaine agressivité.

Le processus est donc le suivant :

blessure -> souffrance -> sentiment de culpabilité -> honte, manque -> angoisse -> agressivité

L'agressivité est là parce que le sentiment de culpabilité nous rend honteux. Si quelqu'un vient à notre secours, nous le rejetons, parce que nous rejetons cet état dans lequel nous sommes malades, nous ne sommes pas pleins de santé, de vie et d'amour, et c'est pourquoi cette agressivité apparaît. Et l'agressivité est positive parce que grâce à elle notre identité se construit. Il faut seulement faire attention à ce que l'agressivité soit une agressivité de croissance, et pas une agressivité coupable.

Il n'existe pas de sentiment de culpabilité sans vécu affectif. Quand nous disons de ne pas vivre à partir de nos impressions, cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas qu'il y ait ces impressions. Les impressions sont toujours là, le sentiment de culpabilité est indispensable, mais nous ne vivons pas à partir du sentiment de culpabilité, et nous ne nous réfugions pas dans le sentiment de culpabilité. Comme ce sont ceux qui nous aiment le plus qui nous blessent le plus (et si nous disons : « Moi ? Je ne suis pas blessé du tout », c'est que nous avons cousu un grand pagne avec des feuilles de figuier), notre sentiment de culpabilité va augmenter avec les expériences malheureuses comme le viol si nous sommes issus d'un viol, les manœuvres d'avortement, les séparations avant la naissance, les déceptions quant au sexe de l'enfant, les adoptions. Ces drames-là augmentent évidemment de manière considérable le sentiment de culpabilité qui devient plus ou moins intense selon le vécu affectif des premières années.

Histoire symbolique de Jérusalem, Ezéchiel, chapitre 16, verset 8 (Jérusalem est l'innocence créée) :

« Fils d'homme, fais connaître à Jérusalem son malheur. Tu diras : Ainsi parle le Seigneur Dieu à Jérusalem. Par ton origine et par ta naissance, tu es du pays de Canaan. »

Tu es blessée dès le départ dans ton origine.

« Ton père était amorite et ta mère hittite. A ta naissance, au jour où tu vins au monde, on ne te coupa pas le cordon, on ne te lava pas dans l'eau pour te nettoyer, on ne te frotta pas de sel, on ne t'enveloppa pas de langes. Nul n'a tourné vers toi un regard de pitié, pour te rendre un de ces devoirs par compassion pour toi. Tu fus jetée en pleine campagne, par dégoût de toi, au jour de ta naissance. Je passais près de toi et je te vis, et tu te débattais dans ton sang. Je te dis, quand tu étais dans ton sang : « Vis ! » et je te fis croître comme l'herbe des champs. »

Dans la Bible, l'herbe des champs symbolise toujours la grâce.

« Tu te développas, tu grandis et tu parvins à l'âge nubile. Tes seins s'affermirent, ta chevelure devint abondante ; mais tu étais nue. »

Nous voyons que la nudité ne fait pas disparaître la honte du sentiment de culpabilité.

« Alors je passais près de toi et je te vis. C'était ton temps, le temps des amours. J'étendis sur toi le pan de mon manteau et je couvris ta nudité [tu es couverte de l'innocence] ; je m'engageais par serment, je fis un pacte d'alliance avec toi – oracle du Seigneur – c'est là que tu fus à moi. »

Dans l'innocence crucifiée, elle est revêtue du manteau de l'innocence. Voilà le pacte d'alliance.

« Je te baignai dans l'eau, je lavai le sang qui te couvrait, je t'oignis d'huile ; je te donnai des vêtements brodés, des chaussures de cuir fin, un bandeau de lin et un manteau de soie. Je te parai de bijoux, je mis des bracelets à tes poignets et un collier à ton cou. Je mis un anneau à ton nez, des boucles à tes oreilles, et sur ta tête un splendide diadème. Tu étais parée d'or et d'argent, vêtue de lin, de soie et de broderies. La fleur de farine, le miel et l'huile étaient ta nourriture. Tu devins de plus en plus belle et tu parvins à la royauté. Tu fus renommée parmi les nations pour ta beauté, car elle était parfaite, grâce à la splendeur dont je t'avais revêtue, oracle du Seigneur notre Dieu. »

Comme nous venons de le lire dans Ezéchiel, le sentiment de culpabilité se met en place entre la conception et l'âge de deux ans à trois ans. C'est donc pendant la période de dépendance symbiotique que se constitue le sentiment de culpabilité. Nous continuerons la prochaine fois. Nous avons fait aujourd'hui de la psychologie, alors que nous voudrions faire une analyse psycho-spirituelle. Ne nous arrêtons donc pas sur le sentiment de culpabilité seul, ne le regardons jamais pour lui-même, mais dans un ensemble.

III

D'où vient le sentiment de culpabilité ? ¹³

Nous avons vu la dernière fois qu'il se constitue entre la conception et l'âge de trois ans, âge auquel il est entièrement constitué. N'allons pas dire : « C'est depuis que je suis marié que j'ai ce sentiment d'être un pauvre type » : ce n'est pas à cause du mariage !

Notre innocence, ce fait que nous sommes à l'image de Dieu, et cette conscience que nous en avons dans les origines de notre vie neuf mois avant la naissance, nous propulse dans les circuits de la vie et de la croissance avec une confiance incroyable et une soif d'amour étonnante. Nous avons comme l'impression de baigner dans un océan de bonheur, de béatitude, d'immaculation. Le souvenir du placenta de notre mère est associé à cette impression d'innocence éperdument immaculée, un océan immaculé de bonheur et de bienfaits. Puis immédiatement arrivent les premières blessures qui viennent décevoir notre attente, notre soif de conserver cela, et ça ouvre en nous une énorme capacité de sainteté : nous sommes un saint en puissance et nous le voyons clairement, mais notre conscience est passive. Quand nous faisons un acte d'espérance, nous essayons de retrouver activement cette conscience passive que nous avons reçue à la conception.

Cette conscience passive est blessée. Dans la seconde qui suit la constitution de la première cellule, le péché originel nous sépare de cette connaissance initiale de l'amour infini de Dieu et de la connaissance de ce que nous sommes fabriqués avec de l'amour pur. Cette blessure vient frapper, et la personne que nous sommes (le tout petit) connaît alors une souffrance qui demeure jusqu'à la mort. La blessure entraîne une certaine peur de la vie, parce qu'il y a rupture de la relation, une souffrance, parce que nous sommes blessés dans notre capacité à aimer. Nous sommes comme un vase qui ne désire qu'être rempli de l'amour infini se trouvant dans la création du monde, venant de Dieu et des hommes, mais la présence du père et de la mère fait que nous ne sommes qu'à moitié pleins, en ressentant que nous sommes à moitié vides ! Cette souffrance continueuse qui vient de la rupture de relation ou de l'insuffisance à être remplis dans notre vase d'innocence, fait naître en germe le sentiment de culpabilité, lequel se structure jusqu'à l'âge de trois ans.

Le sentiment de culpabilité va faire naître la fameuse angoisse. L'angoisse est ennuyeuse, mais elle est très importante et il ne faut pas la fuir. Elle vient du fait que nous sommes à moitié vides dans notre soif d'amour, dans notre vase d'innocence. Elle vient d'un manque à être aimés, même si nous avons toujours été aimés.

Marie a-t-elle eu cette angoisse-là ? Sa plénitude de grâce (la grâce étant la vie surnaturelle qui vient de Dieu) fait qu'elle ne connaît pas l'angoisse comme nous. Mais dans sa vie psycho-spirituelle de femme, il y a quand-même les séquelles du péché originel : elle est une fille d'Adam sauvée par le Christ. Elle n'a pas connu ce vide en elle, cette absence, parce qu'elle a été tout de suite comblée par la plénitude de grâce, mais néanmoins, il s'agit d'une plénitude de grâce et non une plénitude d'amour divin et humain par la médiation de ses parents. Par conséquent il demeure chez elle quelque chose qui relève de l'angoisse, une angoisse immédiatement sanctifiée par la grâce.

L'effort que nous faisons est de profiter de nos angoisses pour en faire un vase de réceptivité de la plénitude de grâce. L'angoisse est presque l'aimant de l'Immaculée Conception en nous. L'angoisse est nécessaire, parce que si nous étions comblés dès le départ, la possibilité d'une sainteté personnelle n'existerait plus. Grâce à ces blessures, grâce à ces souffrances, grâce à l'angoisse, la sainteté personnelle va pouvoir se constituer, apparaître, advenir. Si nous étions tous l'Immaculée Conception, nous aurions tous la même personnalité et la même sainteté : il n'y aurait que des lys au ciel. Or chacun a une sainteté qui lui est propre et qui, dans son domaine, est au-dessus de toutes les autres. L'angoisse est un rappel de cette vérité que nous sommes appelés à une sainteté qui est la nôtre.

C'est pourquoi l'angoisse a un aspect extrêmement positif : cette angoisse qui vient du sentiment de culpabilité engendre une certaine **agressivité** en nous. Piaget fait remarquer qu'une fois que le

¹³ Cassette n°3

sentiment de culpabilité est formé, l'agressivité permet à la personnalité de se constituer. Nous nous mettons en phase de contre-réaction, et en contre-réaction nous trouvons notre autonomie, donc grâce à l'angoisse le moi se constitue. C'est pourquoi il ne faut pas empêcher un enfant d'aller jusqu'au bout de cette phase d'agressivité. Voilà l'aspect positif du sentiment de culpabilité.

C'est ici que nous rejoignons Freud : il faut faire très attention, dans notre éducation parentale vis-à-vis de nos enfants, à ne pas réprimer immédiatement l'agressivité, sinon nous cassons leur personnalité, nous cassons au départ un dynamisme qui leur permet de trouver leur vocation, la mémoire d'eux-mêmes, de l'accomplir et d'aller jusqu'au bout du don.

« *Cela peut être de la révolte ?* ¹⁴

- Oui, c'est une révolte, en ce sens que nous sommes en attente d'être comblés de l'amour de Dieu à travers l'unité de notre père et de notre mère, ce qui aurait été normal, mais le péché originel ne l'a pas permis. Tout cela nous advient à un moment où notre intelligence ne peut pas s'exercer. Nous avons vu que l'exercice de l'intelligence apparaît dans l'embryon au quarantième jour, or tout cela apparaît entre la conception et les premiers exercices de la conscience mentale, qui est encore très rudimentaire. C'est pour cela qu'un certain temps est nécessaire : trois ans est l'âge auquel le langage apparaît, et la réflexivité par rapport à soi-même à travers le langage. Cette réflexivité permet de retrouver ce que nous sommes. Grâce à l'agressivité, nous prenons une distance par rapport à cela et notre petite personnalité se constitue. Certains ne se sont jamais permis de vivre de cette agressivité vis-à-vis de leurs parents, alors on va leur demander, à l'âge de trente-cinq ans, ou cinquante ans, de s'autoriser à dire non. Il faudrait alors que les parents les laisse faire, les laisse se dégager du sentiment de culpabilité. Le sentiment de culpabilité enferme, ce qui explique l'angoisse.

Attention, il faut respecter son père et sa mère. Mais ici, le processus est psychologique. Psychologiquement, il est normal que nous ayons vis-à-vis de notre père ou de notre mère une révolte, et il faut le leur dire : « Vous savez, je vous aime beaucoup, mais j'étouffe, arrêtez ! » A ce moment-là, nous devenons nous-mêmes.

- *C'est pareil vis-à-vis des enfants, nous pouvons quelquefois leur dire : « Y'en a marre ! »* ¹⁵

- Vous avez raison. Quelqu'un qui ne s'est pas fortifié en assumant l'angoisse, en vivant la vérité de son agressivité en toute simplicité, sans exagérer, est obligé de refouler cette angoisse dans des dérivés qui sont de trois sortes : les névroses, les habitudes et les autres types de dérivés.

Les psychoses ne viennent jamais du sentiment de culpabilité, mais plutôt de la conscience de culpabilité. Notre problème est d'essayer de voir la différence entre le sentiment de culpabilité, quand cette culpabilité est mal vécue psychologiquement, et la conscience de culpabilité, quand elle est mal vécue dans notre conscience, notre mémoire ontologique. Quand cela touche jusqu'à l'exercice de notre mémoire ontologique, la conscience de culpabilité provoque la psychose. La psychose est très grave, et ordinairement on ne peut pas en guérir, alors qu'on peut guérir d'une névrose.

Un autre aspect positif du sentiment de culpabilité est **la prise de conscience**. Nous nous posons la question : « Mais pourquoi est-ce que je suis ainsi ? Que m'arrive-t-il ? Pourquoi ce sentiment de révolte sans raison ? »

Le sentiment de culpabilité n'est pas négatif, il est un mécanisme que le Créateur a prévu dans notre vie intérieure uniquement pour que nous puissions nous retrouver nous-mêmes face à nous-mêmes, pour que nous puissions entrer dans la prise de conscience qui va engendrer tout le processus de la conscience de culpabilité. Grâce à cette prise de conscience, nous allons pouvoir pardonner. Quelqu'un qui a du mal à pardonner est resté en dehors de l'aspect positif du sentiment de culpabilité, il n'est rentré que dans les refoulements négatifs du sentiment de culpabilité, et il est dans la névrose, dans les phénomènes habituels et dans les phénomènes pulsionnels. Grâce à la prise de conscience de nous-mêmes, nous redécouvrons cette soif infinie d'amour qui a été blessée et nous la plongeons dans la source qui peut cicatrifier cette blessure et combler cette soif : l'innocence triomphante du Christ.

¹⁴ Question d'une auditrice

¹⁵ Remarque d'une auditrice

Un autre aspect positif très important du sentiment de culpabilité est que grâce au sentiment de culpabilité et à la prise de conscience, **la souffrance** qui est au fond de nous à l'état latent **va prendre un sens**. Notre vocation se dessine, la souffrance nous appelle à aller dans une certaine direction. Le sens qui est donné à la souffrance est que nous retrouvons le désir de Dieu, amour infini, et cela nous remet dans l'espérance. Sans le sentiment de culpabilité, notre espérance serait beaucoup moins forte. Ce sentiment d'attente de Dieu et de la grâce de l'espérance est d'autant plus fort que nous sommes blessés et que nous vivons cette souffrance dans un sentiment de culpabilité très fort.

Nous pouvons alors vivre dans cette direction vers cet amour infini qui nous comble de Dieu, accepter la prise de conscience d'aller vers le pardon, et être nous-mêmes par rapport à ce lien entre Dieu et notre père et notre mère.

Enfin, nous avons vu un dernier aspect positif du sentiment de culpabilité qui produit un état d'angoisse et nous met dans l'agressivité. L'agressivité nous met face à nous-mêmes, notre personnalité se constitue, mais si cette agressivité continue, nous nous apercevons que nous sommes source de diminution de l'amour et donc d'augmentation de notre propre blessure. Associée à la prise de conscience, l'agressivité permet de produire **le repentir**, et le repentir nous permet de comprendre qu'un autre est à côté de nous, en développant **le sens de l'altérité**.

Voilà un résumé de ce que nous avons vu la dernière fois. Avez-vous des questions à poser ?

« Autrefois nous n'avions pas le droit de nous opposer aux parents.

- Quand j'avais dix ou onze ans, j'étais allé acheter avec mes économies trois gâteaux que j'aimais bien pour offrir à ma mère pour la fête des mères. Et puis j'ai dû faire une bêtise et ma mère m'a giflé. Alors je suis monté dans ma chambre, j'ai mangé le premier gâteau, et j'ai commencé à manger le deuxième gâteau... A ce moment-là ma mère est rentrée dans ma chambre, elle a compris ce que j'étais en train de faire et elle m'a laissé faire (la grâce du sacrement de mariage lui a fait comprendre qu'il fallait me laisser faire). Du coup, spontanément, je n'ai pas mangé le troisième gâteau et je le lui ai offert l'après-midi. Ce gâteau avait une certaine valeur, parce que c'était moi qui l'offrait.

Il faut donner la permission à l'enfant d'exprimer son agressivité, mais pas par l'insolence. L'enfant doit comprendre les limites, son agressivité doit rester naturelle, liée à l'angoisse et au sentiment de culpabilité pour se retrouver soi-même. C'est tout un doigté, et c'est pourquoi nous faisons ce travail de réflexion sur le sentiment de culpabilité.

Nous avons commencé à parler de la fausse culpabilité et de son vécu affectif. Sans sentiment de culpabilité, il ne peut pas y avoir de vécu affectif. Nous allons maintenant voir le processus de structuration et de dégagement de la conscience de culpabilité, et la différence entre les deux.

« Quel rapport cela a-t-il avec notre recherche sur la mémoire ontologique, puisque nous avons regardé l'année dernière le sentiment de culpabilité et la conscience de culpabilité dans le processus de l'affectivité et de l'amour, et que nous le regardons cette année du côté de la mémoire ?

- En réalité, ce n'est pas tout à fait du côté de la mémoire, mais nous sommes obligés de passer par cette deuxième analyse pour pouvoir saisir le point de vue de la mémoire.

Rappelons brièvement que nous sommes à l'image de Dieu et que l'amour est blessé, c'est pourquoi le sentiment de culpabilité, l'angoisse et la conscience de culpabilité engendrent dans notre cœur, dans notre élan d'amour, un processus d'endurcissement du cœur, d'isolement du cœur et de fragilisation du cœur : le fameux 666 du sentiment de culpabilité du côté de l'amour et du vécu affectif.

Nous regardons maintenant la relation entre le sentiment de culpabilité et la conscience de culpabilité. La conscience implique une auto-réflexivité dans le point de vue de l'intelligence. Nous essayons de comprendre pourquoi. Lorsque nous aurons compris les processus du sentiment de culpabilité, de la conscience de culpabilité et de l'angoisse à travers l'affectivité et à travers la prise de conscience, nous serons au centre, au *nexus*, et nous pourrions comprendre le lien entre les deux qui nous parle de ce qui est vécu dans l'initial du sentiment de culpabilité et qui est porté par la mémoire ontologique. Mais si nous n'avons pas les deux bras de l'exercice spirituel, de l'exercice de l'homme, à savoir l'affectivité et la recherche de la vérité, tout le point de vue imaginaire et tout le point de vue du concupiscible, nous aurons beaucoup de mal à comprendre le *nexus*, le centre, l'origine.

A l'origine, nous portons cette blessure à l'état pur, et c'est seulement au bout d'un certain temps que nous commençons à porter cela dans notre affectivité d'amour, puisque qu'un certain nombre d'organes est nécessaire pour réagir. Quand nous avons regardé l'affectivité de l'amour, par la prise de conscience nous nous apercevons que tout cela vient d'une soif d'amour non comblée. Comprendre cela sur le plan de l'affectivité et sur le plan de la prise de conscience nous permet de retrouver l'origine et de retrouver ce sentiment-là, de reprendre la traversée du désert. Ici, seule la mémoire ontologique est en exercice.

Je vois que vous ne comprenez pas.

Le sentiment de culpabilité est présent dès le départ, mais pas pleinement développé puisqu'il n'est complètement structuré qu'à l'âge où apparaît le langage. Pendant un moment, il a été porté seul du côté de la mémoire ontologique, parce qu'il ne peut y avoir d'exercice de la connaissance ni d'exercice personnel de l'affectivité dans les premiers stades de la croissance de l'être humain. Donc pour revenir à l'origine de notre sentiment de culpabilité et de notre conscience de culpabilité, et pour les résoudre, nous devons aller jusqu'à la racine. Nous commençons par ce que nous pouvons, à savoir le sentiment de culpabilité vécu dans l'affectivité, en essayant de comprendre comment le cœur s'isole, s'endurcit et se fragilise, ce que nous avons regardé pendant un an, l'année dernière. Et aujourd'hui, nous regardons comment le sentiment de culpabilité va aller jusqu'à la conscience de culpabilité dans le pardon donné et le pardon reçu. C'est la conscience de culpabilité qui permet de faire le lien entre l'aspect intellectif (l'aspect de sagesse, de notre manière de réagir par rapport à notre conscience de notre faute) et l'aspect affectif.

Ce *nexus* nous met en relation avec le fameux tunnel que les gens trouvent quelquefois dans leur *Near Death Experience* quand ils sont dans le coma. Dans la plupart des N.D.E. les gens ne sont pas sortis de leur corps mais ils sont rentrés au centre du lien, du *nexus* de leur affectivité, de leur intelligence, de leur âme spirituelle avec leur corps, et d'ailleurs ils ne sont pas morts. Ceux qui sont morts et qui reviennent dans des apparitions nous disent eux-mêmes qu'ils n'ont pas vécu de N.D.E. Ceux qui s'appuient sur des expériences métapsychiques cherchent la rentrée dans le tunnel en se mettant en astral par une technique particulière, et en faisant l'économie de la prise de conscience, du repentir et de l'espérance.

Nous comprenons pourquoi il faut regarder les deux processus : le processus du lien entre le psychospirituel, et le processus que nous avons regardé l'année dernière de l'affectivité vécue et de l'affectivité sensible (notre cœur). Nous avons vu l'année dernière que du point de vue de l'affectivité, adorer est nécessaire, et au sommet de l'adoration, se pardonner à soi-même, s'aimer soi-même. Ici, nous allons voir qu'il va falloir rentrer dans l'espérance, dans le pardon et dans le mystère de la confession. Une fois que nous vivons cela sur le plan spirituel et sur le plan de l'affectivité, nous sommes capables de vivre notre origine en toute vérité, non pas par une voie métapsychique mais par une voie spirituelle et psychique.

Ou bien nous le vivons dans le point de vue psychique et spirituel (métaphysique)

Ou bien, si nous faisons l'économie du point de vue spirituel parce que nous ne voulons pas vivre de l'adoration ni de la prise de conscience pour aller jusqu'au pardon donné, au repentir pour avoir le sens de l'autre et au mystère de la confession, alors nous ne vivons pas cette mémoire ontologique sur le plan métaphysique, donc sur le plan spirituel, sur le plan humain : nous la vivons sur le plan métapsychique, sur le plan des énergies.

Maintenant que nous avons vu dans quelle perspective nous nous situons, revenons à notre analyse.

Il n'existe pas de sentiment de culpabilité sans vécu affectif : sans sentiment de culpabilité, pas de vécu affectif. Ce sont ceux que nous aimons le plus qui nous blessent le plus. Le petit enfant n'a aucun recours, il ne peut pas mettre son affectivité sur quelqu'un d'autre que son père et sa mère, ce qui fait que sa blessure est très humaine, très profonde, très radicale, très fondamentale (pas du tout périphérique) et qu'elle est si facilement voilée, cachée.

Ce sentiment de culpabilité est en chacun d'entre nous. Saint Joseph par exemple, a été persécuté par ses parents et il a dû quitter la maison paternelle de Bethléem, ce qui est aberrant pour un fils de David. Plus se surajoutent au sentiment de culpabilité normal que nous avons tous des actions mauvaises, blessantes ou graves de la part des parents (par exemple la conception dans un viol, la séparation des

parents avant la naissance, une mère qui tente l'avortement et l'enfant arrive quand même à la naissance, les problèmes à la naissance), plus le sentiment de culpabilité sera puissant. Si nous avons connu un père de substitution à la place de notre père géniteur, notre sentiment de culpabilité sera beaucoup plus fort, donc notre tendance à l'angoisse beaucoup plus forte, donc la nécessité d'assumer notre agressivité sera plus grande, et nous n'avons pas du tout à nous juger nous-mêmes là-dessus (mais pour ne pas amplifier cette agressivité, nous avons besoin d'une direction spirituelle).

Le sentiment de culpabilité se met en place de la conception jusqu'à l'âge de trois ans, pendant la phase de dépendance symbiotique. Dépendance symbiotique vient de symbiose : l'enfant s'identifie à sa mère, il ne peut pas sortir du contexte, tout ce qu'il reçoit de son sentiment de culpabilité ne vient pas de lui mais du contexte (l'annonce de l'assassinat de Kennedy, le mal dans le monde, les puissances des ténèbres, les événements de la famille, la mort du grand-père, etc.). Ce n'est la faute de personne, il n'est pas question de péché. L'enfant est en symbiose avec l'unité du père et de la mère, et si cela vient d'un péché, ce péché est communionnel. L'enfant est en communion avec son père et sa mère, lesquels sont en communion avec l'humanité tout entière, avec le péché originel et ses séquelles, et avec un péché d'ensemble dont l'enfant et ses parents sont trois à porter les soubresauts. L'enfant est en dépendance de ce qui est vécu affectivement par sa mère et son père et cela se répercute en lui : c'est la dépendance symbiotique, phase pendant laquelle se constitue le sentiment de culpabilité. Que personne ne se dise : « C'est de ma faute, parce que j'ai des angoisses je suis vraiment nul(le). » : ce n'est qu'une apparence. Si nous nous appuyons sur nos impressions et que nous ne pardonnons pas, nous n'avons pas dépassé la maturité du tout petit enfant.

Cela ne veut pas dire qu'après l'âge de trois ans, le sentiment de culpabilité est terminé. Nous faisons tous l'expérience qu'il continue à agir et à se développer en lien avec le point de vue spirituel, le point de vue de la conscience et le point de vue personnel. Il se manifeste par des situations d'échec (la fameuse névrose d'échec), des sentiments de rejet, de perte, de séparation. Les blessures continuent, mais ce sont les mêmes types de blessures qui continuent avec tous ces types d'événements, tous ces conflits qui réactivent le sentiment de culpabilité :

« Depuis que je suis rentré dans cette fraternité de Marie-Reine, tout va mal. Avant, je n'avais pas d'angoisse, et je n'étais pas agressif, mais maintenant j'ai envie d'entrer en conflit avec tout le monde. Une fois que c'est fait, je me sens coupable. Ça ne m'était jamais arrivé avant, et ça me touche beaucoup. »

Le sentiment de culpabilité est là, mais il est réactivé.

« C'est la faute de cette Léone si j'ai des angoisses, elle me traumatise.

« C'est la faute de ce père, il s'occupe de tout le monde sauf de moi, il ne m'a même pas dit bonjour.

- Mais ce n'est pas leur faute, le sentiment de culpabilité est déjà formé à trois ans, ne mets donc pas la faute sur Léone, elle n'y est pour rien.

C'est parce que le sentiment de culpabilité est réactivé que nous retrouvons l'angoisse, et grâce à cette réactivation, nous allons pouvoir sortir d'un sentiment de culpabilité très ancien. Vingt ou trente ans après peut-être, nous allons pouvoir résoudre la question du sentiment de culpabilité qui a jailli dans la petite enfance. Nous étions incapables de le résoudre à cette époque-là. La réactivation de ce sentiment de culpabilité est donc un très grand bienfait, sinon notre innocence resterait toujours crucifiée, le Christ ne pourrait pas se greffer sur notre innocence crucifiée.

Le sentiment de culpabilité engendre l'angoisse d'être non aimable (c'est nous qui nous sentons non aimables, coupables). La façon dont nous allons assumer cette angoisse va faire basculer le sentiment de culpabilité vers son aspect positif ou vers son aspect négatif. Si nous refusons l'angoisse, la croix de notre condition, le sentiment de culpabilité nous fait basculer du côté de la négativité. Le refus de l'angoisse est un phénomène moderne : nous prenons des anxiolytiques, nous regardons la télévision (dérive), nous tombons dans les névroses et les pulsions.

Quelles sont ces dérives, ces névroses et ces pulsions ?

Nous avons vu que les dérives et les névroses nous permettent de nous cacher derrière les arbres du jardin. Adam a commis le péché en communion avec toute l'humanité en puissance en lui, dans l'unité

avec Eve (péché communionnel) et il se cache derrière les arbres du jardin pour ne pas s'assumer dans le sentiment de culpabilité, pour refuser l'angoisse. Dieu enlève les arbres... vite, une feuille de figuier !

Ces arbres sont le légalisme, le perfectionnisme, le scrupule et le remord :

Judas s'est réfugié derrière l'arbre du remord, il a refusé de se mettre dans l'ascension dans laquelle nous met le repentir, la contrition et le mystère de la confession. Pierre s'est mis dans le repentir et dans le mystère de la confession. Se cacher derrière le remord permet de ne plus ressentir l'angoisse d'avoir trahi. Voilà la différence entre le remord et le repentir. Le remord permet au glaive de l'angoisse de se retourner contre nous, nous nous auto-justifions grâce au remord et nous nous tuons.

Par le légalisme, nous nous créons un monde à nous. Les gens qui ne vivent jamais du mystère de la confession, quand ils rencontrent un prêtre, lui disent : « Ah moi, je n'ai jamais rien fait de mal, je ne tue pas, je ne vole pas, je ne mens pas, je ne fais que le bien, je ne vois pas pour quoi je demanderais pardon à Dieu. » Ils se cachent derrière une loi de justice qu'ils se sont créée eux-mêmes. En fouillant bien, le prêtre voit qu'ils ont tué, volé... mais eux ne le savent même plus :

« Pourtant vous avez fait trois avortements. »

- Ah, comment le savez-vous ?

- Vous avez dit que vous n'avez jamais tué d'une telle manière qu'il était évident que vous avez tué des enfants.

Le légalisme tue l'humain et le divin. Le légalisme religieux tue la charité.

Le scrupule. Nous avons des échecs, nous luttons (souvent par légalisme), nous faisons tout ce que nous pouvons dans les moindres détails, mais il nous arrive de chuter quand-même parce que les pulsions sont trop fortes et qu'elles ne sont pas assumées par le point de vue spirituel de l'amour. Le scrupuleux est alors torturé, rongé de l'intérieur, et il se punit. Aujourd'hui, le scrupule joue très fort, avec toute cette mode où l'on se perce de partout. L'auto-mutilation est une forme de scrupule. Nous nous cachons derrière le scrupule pour garder l'angoisse sans la vivre, pour ne pas sortir du péché.

Le perfectionnisme est une dérive. La perfection n'est pas de ce monde. Au départ, nous avons une soif d'amour, une soif de Dieu, pas une soif de perfection. La perfection est terrestre mais elle n'existe pas dans le monde créé. C'est précisément un des aspects de tension entre la création et son Créateur. Dieu aurait pu créer un monde parfait, mais Il ne l'a pas fait, et le monde que Dieu a créé est très imparfait. Leibniz dit que le monde créé par Dieu est parfait : c'est une très grave erreur. La nostalgie de la dernière religion et de l'enseignement de l'anti-Christ est de vouloir que le monde soit parfait et que Dieu soit l'univers. Le panthéisme est cette nostalgie que la perfection et le monde sont faits pour être ensemble. Alors que non, le monde n'est pas parfait. Dieu n'est pas le monde, et le tout de l'univers, ce qui unifie dans la lumière l'ensemble de l'univers et de la création, n'est pas Dieu. Et même avec cette lumière qui unifie le monde cosmique, à supposer que nous puissions tout engloutir dedans, ce ne serait toujours pas parfait, parce que nous ne pourrions faire cela que par une voie métapsychique, amputant les hommes de toute leur vocation à aimer spirituellement et à contempler.

Dieu ne nous demande pas d'être parfaits : Dieu nous demande d'aimer et de ne jamais nous arrêter dans l'ordre de l'amour, Dieu nous demande de chercher la vérité et de ne jamais nous arrêter dans la recherche de la vérité. Et la vérité et l'amour ne sont pas une perfection : la vérité existe, mais la perfection n'a rien à voir avec le point de vue de l'être.

« *Nous sommes plus motivés pour faire des efforts* ¹⁶.

- Et bien tu motives tous tes efforts du côté de l'amour et du côté de la recherche de la vérité et de la contemplation, mais pas du côté d'un perfectionnisme terrestre et visible.

- *Quand nous faisons quelque chose, nous essayons de le faire bien !*

- Nous essayons de le faire avec amour. Tu viens de dire exactement ce qu'est le perfectionnisme : quand tu fais quelque chose, tu essaies de le faire le plus parfaitement possible. Si tu essaies de le faire

¹⁶ Remarque d'une auditrice

le plus parfaitement possible et que tu ne l'as pas fait avec amour, tu seras découragée. Et quand tu le fais avec amour, tu le fais nécessairement du mieux que tu peux. Tu ne fais pas la vaisselle du mieux que tu peux, tu la fais avec amour, et du coup tu la fais du mieux que tu peux. Si tu ne fais pas ainsi, tu seras découragée le soir. Si le soir tu n'es plus dans l'espérance, cela prouve que tu as quelque chose qui relève du découragement : « J'ai tout préparé pour mon mari et il est arrivé fatigué par son travail et m'a rejetée. » Ce que tu as préparé pour ton mari, tu l'as fait sans amour, par contrainte, par devoir. Si tu l'as fait par devoir et par contrainte, tu es rentrée dans la spiritualité de Kant : l'impératif catégorique : « Il faut que je fasse cela ». Alors le lendemain matin, dis-toi bien : « Je vais recommencer, mais ce qu'hier je me suis forcée à faire le mieux possible, aujourd'hui je vais le faire dans l'amour. » Avant de commencer la vaisselle, tu fais un acte d'amour, et une fois que tu es dans la nacelle de l'amour, tu fais la vaisselle. Ce soir-là tu ne seras pas fatiguée, tu ne seras pas découragée, tu ne seras pas dans le désespoir. Sortir de soi et se mettre dans l'amour pour faire la vaisselle est un acte volontaire.

Toutes ces dérives nous permettent d'éviter de ressentir l'angoisse du sentiment de culpabilité.

Nous sommes en train de travailler sur la prise de conscience du sentiment de culpabilité, ce qui provoque des réactions d'agressivité. Faire cette prise de conscience demande du courage. En rentrant dans cette prise de conscience, nous allons transposer le sentiment de culpabilité en conscience de culpabilité, et la conscience de culpabilité va nous mettre dans une alternative très risquée, puisque nous ne risquons plus la névrose mais la psychose... ou la sainteté. C'est pourquoi nous sommes sur les charbons ardents et nous préférons nous réfugier dans nos petites sécurités.

« On dit que la petite Thérèse avait une psychose ¹⁷.

- Je crois que nous ne pouvons pas analyser ce qui est arrivé à Thérèse de l'Enfant Jésus par la psychanalyse, parce que ce qui est advenu à Thérèse de l'Enfant Jésus relève du passage de la sixième à la septième demeure de l'union transformante, et par conséquent échappe à l'analyse du psychologue. Mais les phénomènes qui accompagnent tout ce qui se passe dans la sixième demeure sont tellement étonnants dans la phase de dépression-surpression, que comme elle cachait complètement sa surpression et que la dépression se voyait, le psychologue pouvait analyser une psychose ; mais en réalité, elle vivait le passage à l'union transformante. ¹⁸

Les différents types de névroses sont les névroses phobiques, les névroses hystériques ou les névroses obsessionnelles. Vous pourrez lire les livres de psychologie sur ce sujet... :

La névrose phobique est liée à un sentiment de peur. Au lieu de revenir à la peur qui est directement liée à la blessure, source véritable, nous nous mettons dans des idées fixes. Nous répétons une idée fixe à ce que nous répétons toujours la même chose, nous faisons la même remarque plusieurs fois par jour à notre conjoint ou à notre enfant : alors attention, ce n'est pas la paternité ou la maternité mais l'âne qui parle ! et ce n'est pas prophétique, ce n'est même pas humain, c'est une idée fixe. Il suffit de dire la chose une fois et elle est dite. Ou bien quand nous faisons oraison, la même image revient toujours, une image souvent contraire à ce que nous voudrions avoir dans l'oraison. C'est alors à nous de sortir de l'idée fixe en question et de dire : « Non, j'aspire à Dieu, pardon Seigneur pour tout ce que je porte de blessures, pardon pour le péché originel, pardon pour le péché de tous les hommes, je ne veux pas vivre replié sur moi-même, je veux ne vivre que de Toi qui est tout autre et être attiré par Toi. » Si nous faisons cela tous les jours, au bout de neuf mois nous n'aurons plus de problèmes de distraction dans l'oraison, nous aurons pratiquement supprimé la névrose.

Dans la névrose phobique, nous avons peur que nos enfants tournent mal. Si nous avons cette idée fixe, même si nous ne l'avons pas dit, cela se traduit dans les gestes, dans les comportements, et les enfants sont à nouveau blessés parce que le phénomène relationnel ne joue plus : nous regardons nos enfants à partir du sentiment de culpabilité et nous ne les regardons plus à partir d'un lien paternel ou maternel

¹⁷ Remarque d'une auditrice

¹⁸ Le livre du père Jean-François Sixe revient à dire qu'il n'est pas possible de vivre en carmélite spirituellement, et que ne peuvent vivre en carmélites que celles qui sont profondément cinglées. Le Père Jean-François Sixe a d'ailleurs fondé une loge maçonnique pour les chrétiens.

qui serait le seul à leur permettre d'avoir une autonomie et d'être forts par rapport à toutes les tentations.

La névrose hystérique fait que nous exagérons et tournons tout au tragique :

« Mon mari m'a trahie » ou « je n'arrive pas à aimer mon mari » - Ce n'est pas tragique du tout.

« Je suis un pauvre type, donc il faut que je me suicide » - Mais non !

Les sentiments de suicide sont toujours assez forts. La tentation du suicide, la dramatisation intervient à quatre grandes occasions dans l'âge de l'homme : des choix de mort sont posés vers le deuxième mois après la conception, puis environ deux ans après l'âge de raison, l'âge de sept ans, puis à l'adolescence et à l'âge adulte. A l'adolescence le processus de maturation du corps prend fin, tout le processus de croissance s'arrête, la diversification des potentialités inscrites dans le code génétique de l'A.D.N. est finie et il fait persévérer, c'est-à-dire remplacer les cellules qui disparaissent par de nouvelles cellules identiques. C'est lié à la mémoire ontologique : il existe un lien de la mémoire ontologique avec elle-même, un lien de la mémoire ontologique avec la raison, un lien de la mémoire ontologique avec l'unité de l'âme et du corps, et dans l'âge adulte un lien avec l'affectivité (l'échec de l'amour : « je n'ai plus aucune chance d'y arriver sur le plan de l'amour »).

Ces quatre moments sont normaux, et sont excellents à condition de ne pas y obéir.

La névrose obsessionnelle consiste à transposer la cause réelle de l'angoisse sur un autre objet, la claustrophobie par exemple, cette peur d'être enfermé dans une pièce, d'être enfermé dans un ascenseur, où l'angoisse va quelquefois jusqu'à l'évanouissement.

La névrose obsessionnelle permet d'éviter le véritable niveau de l'angoisse. Adam dit : « Je me suis caché derrière les arbres du jardin », et ajoute : « parce que j'étais nu », pourtant ce n'est pas parce qu'il était nu, mais parce qu'il a désobéi qu'il s'est caché derrière les arbres du jardin. S'il était nu et qu'il n'avait pas désobéi, il ne se cacherait pas derrière les arbres du jardin quand Dieu passe. Il aurait dû dire : « Je me suis caché derrière les arbres du jardin parce que je t'ai désobéi, alors je ne voulais pas te voir ». C'est typique de la névrose obsessionnelle : toute névrose obsessionnelle est liée au fait que nous ne voulons pas voir Dieu en face parce que nous lui avons désobéi et que nous tenons encore à cette désobéissance, d'où la nécessité de rentrer dans ce que nous faisons avec la prise de conscience.

La névrose obsessionnelle attire souvent en nous des comportements qui sont des sortes de rites de purification. Se laver trois fois par jour est un comportement totalement nouveau, typique de la société moderne.

¹⁹ Les pulsions psychologiques, appelées phénomènes habituels (boulimie, kleptomanie, masturbation, etc) passent par des habitudes qui court-circuitent les circuits cérébraux. Nous pouvons assumer l'angoisse dans la positivité si nous prenons conscience. La prise de conscience est au plan spirituel et implique la mise en activation du mental dans le cerveau antérieur. Si nous refoulons notre angoisse en la refusant, nous allons dans la négativité, les circuits cérébraux sont court-circuités, le sentiment de culpabilité se replie sur lui-même vers le névraxe en induisant l'automatisme pulsionnel

²⁰. Le névraxe s'occupe de tous les mouvements instinctifs, les réactions primaires, psychologiques, psycho-somatiques, etc. Le cerveau antérieur régule tous les phénomènes mentaux, de réflexivité, de pensée, etc. Les actes pulsionnels font l'économie de la réflexion, c'est pourquoi il ne faut pas se culpabiliser spirituellement d'un acte pulsionnel. Si acte pulsionnel il y a, c'est parce que nous avons refusé l'angoisse, c'est parce qu'au fond nous avons refusé d'espérer, de prendre conscience de notre péché, de faire chaque soir notre examen de conscience. Là est la véritable faute. Comme nous ne faisons pas chaque soir notre examen de conscience pour demander pardon pour le premier acte de notre journée où nous avons échappé à la présence de Dieu, à la présence de l'amour, comme nous ne vivons pas de cet examen de conscience véritable dans le mystère de la confession vis-à-vis de notre Dieu, il est bien évident que nous rentrons dans des habitudes qui sont d'ordre pulsionnel et où nous

¹⁹ Cassette n°4

²⁰ Nous y reviendrons lorsque nous ferons la comparaison entre les mécanismes pulsionnels, le jnana-yoga et la kundalini. Le processus est exactement le même mais accéléré, réactivé dans le yoga.

faisons l'économie de la réflexion. Si nous voulons vraiment confesser notre péché, nous allons signaler la boulimie, la masturbation ou la kleptomanie, nous allons signaler ces actes pulsionnels, mais nous allons prendre conscience que ce ne sont que des conséquences de notre péché. Nous refusons de réfléchir au pourquoi nous sommes ainsi, pourquoi nous sommes en dehors de Dieu, à partir de quel moment de la journée nous avons commencé à nous séparer de Dieu. Chaque matin au réveil, Dieu est présent. Cette promesse de Dieu est révélée dans l'écriture. Chaque matin, nous Lui sommes unis, c'est pour cela que le catéchisme dit : « Remerciez-Le ». Le soir, faisons cette petite réflexion : à partir de quel moment me suis-je séparé ? quel acte ai-je commis qui m'a séparé de Dieu ? Nous demandons au Saint-Esprit, ou à notre propre esprit s'il est en bonne santé, de repérer le premier moment de la journée où nous nous sommes séparé de Dieu. Une fois que cet acte de séparation est fait, le démon nous laisse tranquille, il a gagné. Quand nous allons à la confession, nous n'allons pas donner des actes extérieurs qui n'ont rien à voir avec notre péché, mais nous pouvons livrer notre péché. Le péché est évidemment beaucoup plus profond que la pulsion elle-même. L'examen de conscience est honnête, quotidien, et il permet de repérer la cause de la séparation de Dieu ce jour-là.

IV

Le but de notre travail est de regarder la question de la mémoire ontologique, la mémoire spirituelle, la mémoire de l'être, pour être libre, c'est-à-dire être capable à chaque instant quand nous le voulons de rencontrer Dieu dans la mémoire de Dieu, la mémoire de l'être, qui est en nous.

Nous pouvons atteindre Dieu par l'intelligence, en cherchant la vérité, en essayant de Le comprendre, de L'atteindre, de Le connaître et de Le recevoir en nous.

Nous pouvons L'atteindre par le cœur et l'amour en nous donnant à Lui.

Et nous pouvons atteindre Dieu d'une troisième manière, spirituellement parlant, en rejoignant sa présence réelle, personnelle en nous, là où Il se trouve, dans les fameuses caves de l'oubli. Nous avons oublié Dieu. C'est la plus grande expérience d'amour que nous ayons jamais eu, qui est tout le temps sous-tendue ; et la seule raison pour laquelle nous survivons dans notre quête spirituelle est ces entrailles tordues du souvenir de la présence de ce premier amour avec Dieu qui est en nous. Dieu est au centre de notre âme, mais toute une zone psychologique a recouvert cette présence de Dieu et fait que nous l'oublions, sans compter tous les problèmes qui relèvent de la matière, du corps, du point de vue physique et du monde extérieur. Mais ce n'est pas parce nous avons oublié Dieu qu'Il n'est plus là. La mémoire spirituelle est de savoir retrouver Dieu en étant sûrs de ne pas se tromper (parce que nous pouvons nous imaginer que c'est Dieu que nous trouvons au fond de notre âme, alors que ce n'est pas Lui). Et nous regardons le problème très particulier de la relation entre le point de vue spirituel, métaphysique, pneumatique (*pneuma*, l'esprit) et le point de vue psychologique (*psuché*, l'âme). Entre le psychologique et le spirituel en nous, existent des interférences, des allers-retours continuels entre notre âme et notre esprit, parce que notre âme est spirituelle et que notre vie spirituelle (notre intelligence, notre cœur, la connaissance de ce que nous sommes, notre vocation) vient se loger dans le nid de notre âme. Malheureusement notre âme est complètement perturbée, notamment par le péché originel et ses séquelles d'une part, les influences contraires à l'extérieur, les instincts et toutes les blessures psychologiques. Tout cela capte l'attention de la *psuché* sur les blessures, sur l'extériorité, sur les fameux quatre vents de l'Apocalypse, et nous oublions ce lien, cette unité, ce mariage entre la *psuché* et le *pneuma*, lequel nous met en relation de communion de personnes avec cette présence continue de Dieu au fond de nous.

Comment faire pour reconnaître, à travers ces blessures psychologiques et l'écho continu du péché symbiotique, du péché communionnel, du péché de l'humanité dont nous sommes porteurs, ce qui fait qu'elles nous détournent de la mémoire ontologique, de l'activité spirituelle qui correspond à cette puissance de l'âme ? Tout le monde sait que nous sommes faits d'une intelligence et d'une volonté, mais qui sait que nous sommes faits aussi d'une mémoire ? Cette mémoire est une conscience métaphysique, elle n'est pas la mémoire d'une rencontre que nous venons de faire.

Ce que nous regardons aujourd'hui est le point de vue psychologique qui vient perturber notre mémoire spirituelle et comment nous allons utiliser ces blessures, ce péché, ce sentiment de culpabilité, ces angoisses, ces dérives qui nous en détournent complètement, pour être encore plus puissamment au centre de notre âme en communion avec Dieu.

Voilà notre recherche.

Nous avons vu la dernière fois les névroses, les dérives et les vices habituels du sentiment de culpabilité, les arbres de la forêt derrière lesquels nous nous cachons parce que nous avons honte de nous-mêmes, pour ne pas voir la réalité de notre faute. Cela vient du fait que nous considérons dans notre psychologie que nous sommes nuls, mais ce n'est pas vrai : la psychologie est toujours illusoire, la psychologie est l'imagination, comme dans les rêves de la nuit. Nous avons l'impression d'être nuls mais ce n'est qu'une impression, et il ne faut jamais nous appuyer sur nos impressions.

Reprenons pour ceux qui n'étaient pas là les fois précédentes, avec l'exemple de la petite adolescente : « Ah je pense tout le temps à lui, il est bien, je fais des projets qui sont certainement ses projets à lui, il

est tellement sympa avec moi, d'ailleurs je vais lui dire » et au moment où elle va lui dire, il répond : « Tu sais, je suis amoureux de ta cousine, et tu es tout le temps avec elle, c'est pour ça que je t'aime bien. » Ça fait un coup, alors la petite adolescente boude.

Ces blessures de l'amour viennent de la psychologie. Elle a créé des nébuleuses extraordinaires, souvent très belles (l'amour est créateur), et elle a été blessée. La blessure d'amour engendre immédiatement en elle la souffrance, et cette souffrance est portée dans sa mémoire sensible, dans sa psychologie : sa mémoire affective est blessée, sa mémoire d'appui est ébranlée. Elle est déstabilisée, bloquée dans ses œuvres, elle a du mal à sortir de chez elle. C'est un phénomène très curieux d'inhibition de l'imagination et de la mémoire. Elle se replie sur elle, elle croit s'être trompée, elle se sent coupable. Elle a honte (une histoire comme ça est humiliante), et cette honte que nous avons lue dans le Livre de la Genèse est le sentiment de culpabilité.

Nous avons tous cette honte qui engendre automatiquement en nous l'angoisse. Lorsque la honte de soi, le sentiment de culpabilité, s'est éloigné de l'événement de souffrance, lorsque nous perdons le contact avec l'événement de non-amour, notre sentiment de honte se mue en angoisse. Comme l'angoisse est très pénible, si nous ne sommes pas mûrs sur le plan humain, la réaction psychologique domine. Face au caractère négatif de l'angoisse, la réaction psychologique engendre la négativité que nous avons vue la dernière fois : les dérives, les habitudes vicieuses et les névroses, sécrétées par l'angoisse, sont des constructions pour nous cacher. Nous croyons qu'elles nous permettent de fuir l'angoisse, mais en réalité nous ne voulons pas voir notre faute, notre *culpa*, notre sentiment de culpabilité. Nous voulons nous cacher à nous-mêmes cette honte que provoque le sentiment de culpabilité. Etant honteux de nous-mêmes, nous rentrons dans une exaltation, nous nous réfugions dans une idée fixe. Penser toujours à la même chose est un phénomène névrotique, et aller trop loin dans cette direction-là risque de mener à la folie. Nous allons justement essayer de voir aujourd'hui comment ne pas tomber dans la folie en adorant et en revenant immédiatement au corps et à ce sentiment de culpabilité.

En étudiant la dernière fois le petit mécanisme du développement de l'angoisse dans les dérives et les habitudes, nous nous sommes tous reconnus... Nous avons vu l'aspect négatif, mais Dieu dans sa sagesse a tout fait avec nombre, poids et mesure, et le sentiment de culpabilité devrait normalement se développer de manière positive. Regardons maintenant les développements positifs du couple angoisse-honte.

Il est important de regarder notre angoisse en face quand elle apparaît, quand nous sommes enfant ou adolescent. L'adolescente dont nous parlions tout à l'heure est très déçue, elle tombe dans la déprime, et l'angoisse apparaît un mois après, elle a du mal à dormir : ne lui donnons pas d'anxiolytiques ²¹ ! Mais apprenons-lui à revenir à la source de l'angoisse : « Tu sais je t'aime, tu n'as pas à avoir honte, tout cela est normal » et à accepter l'angoisse comme un miroir. L'acceptation de l'angoisse dans le contact, le dialogue avec elle-même, avec le père ou la mère ou un ami, va provoquer une réaction positive : l'agressivité. « Maman, là tu m'embêtes » et la maman répond : « Mais non, je ne t'embête pas », et au lieu de la gifler en répondant : « Comment, c'est comme cela que tu parles à ta mère ! », elle insiste pour que l'agressivité augmente. Aller dans l'agressivité permet d'éviter les névroses, les dérives et les habitudes vicieuses. Une première agressivité grâce au dialogue d'amour apparaît : accentuons cette agressivité pour que l'enfant puisse rentrer jusqu'au bout de son angoisse et que cette angoisse se mue en agressivité.

Piaget a fait remarquer pour les tout-petits qu'à la suite de la période du oui apparaît d'un seul coup, vers deux ou trois ans, la période du non qui dure de neuf mois à deux ans, due à toutes les blessures datant d'avant la naissance. L'enfant développe des agressivités au moment où apparaît le langage, et c'est excellent, parce que cette agressivité lui permet de se mettre à sa place face à l'autre : il commence à devenir un homme, à couper le cordon ombilical, et sa personnalité commence à se construire. Evidemment, il ne faut pas tout se permettre ni permettre à un autre dans l'agressivité, et sentir la mesure à partir de laquelle l'agressivité est le signe d'une mutation positive de l'angoisse,

²¹ Mais lorsque l'angoisse a des racines datant de quinze ou vingt ans, n'allez pas faire la bêtise de ne pas prendre d'anxiolytiques si besoin.

pour que la personne se retrouve elle-même dans sa personnalité et que sa personnalité se construise et soit forte.

« Puisque c'est comme ça, alors non ! »

- Ah, tu boudes ?

- Arrête !

... jusqu'à ce que l'enfant se positionne : « Moi, je vais jouer », alors c'est gagné. Mais s'il en profite pour se remettre en colère après, nous ne laissons pas faire, parce que cette nouvelle colère vient de son moi et pas d'une évolution positive de son angoisse. Alors nous le corrigeons : « Non, c'est toi que je veux, ce n'est pas le péché » sans quoi il se ré-engendre dans un sentiment de culpabilité. Dans la pratique, c'est facile à repérer.

Première réaction positive : l'agressivité.

Mais l'angoisse engendre la positivité de bien d'autres manières, par exemple par le repentir. Si l'agressivité n'est pas permise, nous allons nous réfugier dans la négativité (les idées fixes, le rêve, les compensations, les mauvaises habitudes), et si l'agressivité est permise, elle s'amortit dans la tristesse d'amour : « Je m'y suis mal pris » (bien différente de la tristesse de masturbation, pour montrer que nous existons en nous lamentant sur nous-mêmes, en nous caressant, en pleurant). Les larmes de repentir sur nous-mêmes nous permettent de nous retrouver nous-mêmes.

Si nous développons uniquement le point de vue négatif du sentiment de culpabilité, tout se résorbe dans la honte, l'angoisse et la fuite de nous-mêmes, parce qu'au fond nous nous haïssons nous-mêmes, nous sommes honteux de nous-mêmes ; c'est nous qui sommes condamnés, donc ce n'est pas notre faute. Les psychanalystes nous le disent : « Bien-sûr que ce n'est pas votre faute, c'est la faute de votre papa, c'est la faute de votre maman. » : ce n'est pas la faute à ce que nous faisons mais la faute à ce que nous sommes, et ce que nous sommes ne vient pas de nous, mais de nos parents, et de Dieu qui a fait que nous sommes ce que nous sommes. Donc tout ce phénomène nous enferme dans un circuit où nous condamnons Dieu parce qu'Il a fait une chose mauvaise qui est nous-mêmes, au lieu de condamner nos actes, car ce sont nos actes qui sont mauvais, et nous, nous sommes bons.

La vérité est que Dieu est là resplendissant, nous sommes bons au centre de nous-mêmes, nous sommes en nous-mêmes plus que tout ce que Dieu a aimé dans toute la création, dans tous les temps et dans tous les lieux, et Il a envoyé son Fils pour nous. Au centre de nous-mêmes est l'innocence, la sainteté unique : personne n'est aussi saint que nous-mêmes du point de vue de notre sainteté, ce que nous ne pouvons pas comprendre psychologiquement.

Par contre, nous avons fait des actes qui sont des accidents par rapport à l'infini amour qui est au fond de nous. Dieu ne regarde que l'infini trésor qui est au fond de nous, l'infinie richesse qui est au fond de nous, mais nous, nous devons regarder que ce sont nos actes qui sont mauvais, ce n'est pas nous.

Ce rappel est fait par gentillesse pour ceux qui n'étaient pas là les fois précédentes.

Positivement, nous allons accepter d'aller au-delà de la peur d'aller plus loin dans l'affrontement de la souffrance que nous vivons (nous n'avons pas envie d'accentuer cette souffrance, donc nous avons peur). A ce moment-là, face à cet appel de l'angoisse à nous engager dans cet affrontement, apparaît une colère, parce que nous nous sommes fait injustice à nous-mêmes, même si nous l'attribuons aux autres. Cette agressivité permet la constitution de notre personnalité. Un enfant doit se permettre d'exprimer au moins un peu cette agressivité, cette révolte psychologique par rapport à son père. Cela peut se faire dans une prière face à Jésus, devant un confident ou un prêtre, pour crever l'abcès et que la chose soit dite une fois. Il ne s'agit pas de mettre la faute sur son père, il s'agit de dire cette angoisse relationnelle par rapport à la blessure de non-amour, pour que l'enfant puisse être face à son père au lieu de rentrer dans le nuage ou le buisson d'épine.

Une agressivité continuelle est psychologique. Une femme qui développe une agressivité continuelle avec son mari n'a peut-être jamais développé d'agressivité vis-à-vis de son père. En réalité, son mari n'y est pour rien, mais elle n'a jamais voulu accepter l'angoisse qui lui vient de la relation avec son père : « Mon père était un saint, je ne vois pas pourquoi je me mettrais en colère contre lui. Et pourtant j'étais parfois exaspérée parce qu'il était trop bon, il ne réagissait pas. » Cette agressivité est bonne, il faut se la permettre de temps en temps.

L'enfant qui ne se défend pas ne se constitue pas et c'est très mauvais signe. L'éducation de l'irascible est carencée : dès que le bébé commence à pleurer la maman se précipite pour le prendre dans ses bras, sans penser que son enfant sera sans aucune force, aucun irascible, incapable de se défendre.

Une mère qui est enceinte rencontre beaucoup de contradictions (Marie par exemple doit faire le voyage de Nazareth, les empereurs de Rome les obligent à aller à Nazareth où ils ne sont pas accueillis) et ces contradictions se répercutent sur l'enfant. Quand ce sont des jumeaux, il arrive que l'un développe un choix de vie et l'autre un choix de mort. Les deux jumeaux ont la même constitution, la même mémoire génétique, les mêmes chances, le même patrimoine énergétique, le même champ magnétique, le même champ tachyonique, le même champ de force, les mêmes affections du père et de la mère, mais l'un des deux va mourir avant la naissance alors que l'autre est en pleine forme. C'est un choix que fait l'un et que l'autre ne fait pas. Ce choix n'est pas intelligent, réflexif, affectif, c'est un choix qui se réfère à la responsabilité, puisque la mémoire spirituelle existe et qu'elle est le lieu de la responsabilité par rapport aux blessures. L'enfant qui fait un choix de mort et qui meurt n'est pas coupable (puisque son acte n'est ni volontaire ni réfléchi) mais il est responsable. Dire : « Je suis responsable mais pas coupable » revient à dire que nous ne sommes pas plus adultes que l'embryon de cinq mois. C'est quand apparaît l'exercice de l'intelligence et du cœur que la responsabilité est toujours liée à la culpabilité.

Ce choix de vie permet de faire basculer l'angoisse qu'engendre notre sentiment de culpabilité du côté positif ou négatif. Nous ne devons pas dire que c'est notre faute si nous sommes dans le péché et les habitudes vicieuses, mais nous sommes quand même responsables. Et le fait de regarder tous ces mécanismes va faire que non seulement nous sommes responsables, mais si nous continuons dans le péché et les habitudes vicieuses, nous allons devenir coupables. Le but de notre recherche est de faire passer le je du sentiment de culpabilité à un je nouveau où la responsabilité et la culpabilité se retrouvent ensemble dans la conscience de culpabilité.

Si nous refusons l'angoisse qui est la croix de notre condition, si nous nous refusons dans nos limites, nous nous refusons aussi dans notre être et nous allons développer l'aspect négatif que nous avons déjà vu.

Un enfant qui ne se défend pas ne se constitue pas.

Saint Paul dit qu'il n'y a pas d'être spirituel qui ne se construise sur l'être psychique. Notre vie spirituelle se développe sur le terreau de l'être psychique qui est en nous. Nous regardons justement cette construction, ce terreau de l'être psychique qui est en nous et sur lequel se bâtit notre responsabilité spirituelle. Nous essayons de le comprendre.

Nous acceptons les limites de notre monde, de nos sentiments, de nos impressions, de nos angoisses, en comprenant que cela n'a rien à voir avec ce que nous sommes, que ce ne sont que des impressions, des développements qui relèvent du psychologique donc fondamentalement illusoire. L'angoisse est bien réelle quand nous la ressentons, mais son origine, son fondement est illusoire parce qu'il est dans le monde psychologique. Nous l'acceptons donc comme étant quelque chose que nous devons dépasser, quelque chose qui ne nous définit pas. Si cela nous définissait, cela voudrait dire que nous sommes un échec de la création. Quelquefois on nous a dit : « Tu es un brigand, la seule chose que tu seras capable de faire est d'être balayeur des rues », ou « Tu es un menteur. » mais si nous avons menti une fois, nous ne sommes pas tout entiers menteurs : « Tu as menti » n'est pas pareil que « Tu es un menteur ». L'enfant, lui, voit ses parents qui le regardent en disant : « Tu es un brigand ». A la place de « Tu es un brigand » il faut dire : « Quand tu as fait ça, tu m'as fait de la peine ».

Quand nous découvrons que notre angoisse n'a pas de fondement, nous passons à travers cette angoisse, nous acceptons de la dépasser en choisissant de vivre de notre fondement : l'amour qui nous constitue dans ce que nous sommes. Nous réalisons que notre réaction était obsolète, nous nous repentons de nous être repliés sur nous-mêmes dans l'angoisse, nous acceptons de revenir à l'amour que nous avons perdu et nous en pleurons : c'est le repentir.

Si nous avouons le véritable niveau de notre péché, alors l'angoisse s'en va grâce au repentir. Si nous avons des angoisses, nous n'avons pas développé de sentiment de contrition et de repentir, mais grâce à l'angoisse nous pouvons rentrer dans le repentir qui nous ouvre sur le chemin de l'identité personnelle puisque nous retrouvons notre vrai fondement, notre origine.

L'agressivité permet à notre personnalité de se construire avec le temps, tandis que le repentir nous permet de retrouver notre identité personnelle. Dès que nous sommes dans notre identité personnelle, nous voyons aussitôt que nous sommes en relation avec les autres, et notamment avec Dieu.

La prise de conscience est un autre aspect positif de notre identité qui est restée toujours innocente, pure, et qui n'a pas été détruite, mais simplement oubliée. Dans notre innocence toujours présente, vivante, agissante, disponible à un amour toujours plus grand, cette prise de conscience nous ouvre au pardon donné. Grâce à l'angoisse, nous ressentons cet appel à aller plus loin dans l'ordre de la force intérieure, nous nous repentons de nous être repliés sur nous-mêmes dans un sentiment d'agressivité ou de culpabilité, et par conséquent nous revenons à notre innocence divine en ne voulant pas qu'elle reste arrêtée et nous pardonnons.

L'enfant a un premier mouvement d'agressivité par rapport à son père, un deuxième mouvement de repentir et un troisième mouvement de pardon. Nous avons vu qu'une femme qui est continuellement agressive avec son mari n'a pas développé son agressivité par rapport à son père (le père est, au niveau psychologique, mais pas au niveau pas spirituel, le premier mari d'une petite fille). Sa personnalité va pouvoir retrouver son état de petite fille, regarder à nouveau son père, se repentir de ne pas avoir aimé son père correctement. Elle va développer cette relation avec son père, même cinquante ans après, elle va pardonner à son père et pardonner à Dieu. Si elle développe une agressivité continue, il est normal qu'elle ait ce sentiment qu'elle est nulle.

L'intensité de l'angoisse structure la qualité du pardon à l'autre : plus l'angoisse est puissante, forte, tenace, plus notre capacité à donner le pardon sera grande, profonde, sainte.

Enfin, la quatrième porte positive permettant à l'angoisse de donner tout son fruit est que la souffrance reprend un sens. Dans l'angoisse, nous ne comprenons rien à notre souffrance, nous sommes confrontés à cette tristesse, à ce non-amour, nos attentes sont déçues, mais nous ne comprenons pas ce qui s'est passé. Une souffrance qui n'a plus de sens est ... insensée, et nous sommes complètement perturbés, désorientés. L'angoisse est liée à une souffrance, mais nous ne savons pas d'où ça vient ni où ça va. Si nous savions d'où elle vient, ce ne serait pas une angoisse.

« A mon sens, ce schéma ne prend pas assez en compte les relations inter-personnelles. L'agressivité permet à la personne de se construire, mais elle peut blesser autrui. Et cette quantité d'agressivité que l'on peut admettre ou ne pas admettre dépend énormément de la culture et de la famille. »²²

- Si l'agressivité est vécue de manière normale dans son aspect vraiment positif, se développent en même temps le point de vue de l'identité, de l'altérité et en même temps celui du pardon donné qui amortit immédiatement l'agressivité. Si l'agressivité continue, elle devient blessante.

- *Et ce qui blesse varie selon les cultures.*

- C'est très possible. Le degré d'unité entre le pardon et la prise de conscience varie selon les cultures. Dans une civilisation chrétienne, la délicatesse veut que le degré d'agressivité soit réduit au minimum. Dès que nous avons ce sentiment d'agressivité, nous pouvons déjà le dire à Dieu : « Seigneur, celui-ci m'ennuie » et cela suffit pour que nous acceptions tout de suite le repentir et que nous retrouvions la sainteté de Dieu : « Mais je l'aime autant que Toi, autant que tous, autant que ma mère » et nous lui pardonnons.

- *(inaudible)*

- Une personne qui a été complètement blessée souffre beaucoup, et elle a le sentiment qu'elle est la dernière des dernières. Nous pouvons expliquer ce qui est génial dans l'intuition d'Elisabeth Kubler Ross, et en même temps ce qui est dangereux. Ce n'est pas parce que c'est dangereux que c'est mauvais, mais il faut faire attention. Elisabeth Kubler Ross place la personne blessée dans un cercle et la personne explique sa souffrance, son dépit, et à un moment donné cela va ou bien vers l'aspect négatif (vers les larmes, la personne n'en peut plus) ou bien vers l'aspect positif de l'agressivité. Elisabeth Kubler Ross donne alors un matelas à la personne et lui demande de taper dessus comme si

²² Remarque d'un auditeur

c'était celui ou celle qui l'a blessée. C'est psychologique. Tout se développe là-dessus, et ça peut durer une heure, jusqu'à ce que la personne se soit dégagée de son angoisse.

Cette blessure terrible que provoque le sentiment de culpabilité et l'angoisse est résolue en prenant quelque chose de physique et en réagissant dans une agressivité par le point de vue du *soma*. L'angoisse est traversée, mais dans la direction de la *psuché* vers le *soma*. Tandis que ce que nous voulons essayer de comprendre, c'est comment résoudre le problème de l'angoisse et du sentiment de culpabilité en revenant vers l'innocence initiale, l'identité. Ce n'est pas pareil. Qu'on intègre un peu le point de vue de l'extériorité, soit, surtout si les blessures sont d'ordre physique, mais en comprenant bien qu'il est nécessaire de revenir immédiatement au repentir, de proposer la confession, de faire naître une contrition, de retourner à notre vocation, à notre sainteté.

Le quatrième aspect positif est que notre souffrance prend un sens. Grâce à notre angoisse, nous sommes à nouveau reliés à notre soif d'amour, laquelle soif d'amour avait été déçue par un événement de non-amour. Nous retrouvons donc, même si nous ne nous rappelons pas exactement, le véritable lieu où nous avons reçu la blessure, et le développement ultérieur de la souffrance prend un sens. Souffrir et avoir des angoisses est un appel à aimer plus encore que si nous n'avions pas été blessés. Le sens est donné à la souffrance, à nos blessures, à la séparation, pour un plus grand désir de Dieu, pour un plus grand désir d'amour pur, pour une ouverture à l'espérance. Sans péché, la vertu théologique d'espérance n'existerait pas, et la vertu théologique d'espérance nous fait aller dans une sainteté infiniment plus grande que celle d'Adam qui était sans espérance puisqu'il était en état de grâce originelle. La grâce sanctifiante augmente dans notre âme par les actes d'espérance : « J'ai une confiance totale Seigneur qu'en ce moment Tu me donnes un déluge, une plénitude, des torrents, un océan immaculé de grâce sanctifiante, et la vie éternelle dans l'autre monde » ou, selon la formule du catéchisme : « Mon Dieu j'espère avec une ferme confiance que vous me donnez par les mérites de Jésus Christ votre grâce en ce monde et le bonheur éternel dans l'autre.

Quelle est la réalité spirituelle sous-jacente au sentiment de culpabilité ? Nos impressions sont dominées par l'angoisse, ou la tristesse, ou l'idée fixe, mais la réalité spirituelle sous-jacente est que nous avons perdu notre vocation. Dès que nous nous sentons perdus, désorientés, c'est tout simplement parce que par nos actes nous nous sommes séparés de notre vocation. Nous devons donc faire des actes pour retrouver notre vocation. Notre vocation est de nous unir à Dieu qui est au centre de notre âme et qui avec nous nous emporte vers le Père et vers les autres. Nous sommes en état de lutte, de révolte psychologique, de conflit avec nous-mêmes, parce que nous ne supportons pas d'être en dehors de notre vocation. Si nous fuyons cette vérité spirituelle sous-jacente, nous disons forcément que nous sommes en conflit avec tout le monde, en refusant de voir qu'en fait nous sommes en conflit avec nous-mêmes, et en vérité en conflit avec Dieu dans nos actes.

C'est ainsi que naît la prise de conscience du combat spirituel. La grandeur du sentiment de culpabilité est qu'il nous fait rentrer dans le combat spirituel. Nous sommes tous sujets au sentiment de culpabilité et à ses développements, et c'est très bien ! Cette angoisse profonde, son explication spirituelle sous-jacente et cachée, est la peur de l'enfant qui est coupé de Dieu, de son père, de sa mère. En réalité nous savons que par nos actes nous nous coupons de Dieu, cela nous met dans la peur, et l'angoisse exprime cette peur d'être coupés de Dieu.

Quand nous sommes dans l'angoisse, lisons l'Apocalypse pendant une demi-heure, et faisons un jugement d'existence et un acte d'adoration, et en revenant dans l'imaginaire et l'illusion de ce monde, nous voyons que l'angoisse a disparu. Prendre des anxiolytiques revient à refuser l'angoisse. Attention ! je n'ai pas dit de ne pas prendre d'anxiolytiques ! Quelqu'un qui prend des anxiolytiques depuis quinze ans doit bien-sûr continuer à en prendre. Mais ce n'est pas parce qu'il prend des anxiolytiques que les angoisses ont disparu, certaines vont revenir. Il peut gérer cette angoisse nouvelle de la manière spirituelle et il réintroduit ainsi un pli.

Derrière l'angoisse se trouve cette peur constante qui est en nous et qui s'est enclenchée avec la toute première peur de l'embryon d'être coupé de son père et de sa mère. A la naissance, nous tous avons été séparés de notre mère et cela a immédiatement développé une peur totale d'être coupé de sa mère et de son père, et du point de vue de la mémoire d'être coupé de Dieu. Nous avons beaucoup vécu de

l'union avec Dieu dans le sein de notre mère, et à notre naissance, nous sommes très proches de cette présence de Dieu, l'oubli de ces expériences spirituelles dans l'union à Dieu n'est pas encore intervenu.

« *Même si la mère ne croit pas ?* ²³

- Bien-sûr, c'est la nature, Dieu nous a créé une âme spirituelle, et Il est intervenu personnellement, physiquement dans ce don. L'oubli arrive après, notamment avec cette rupture. Il peut venir avant si l'enfant sait que sa mère veut le tuer.

C'est la peur d'être coupé de sa mère, de son père et de Dieu qui est la réalité sous-jacente humaine à l'angoisse. Les psychologues et les psychanalystes oublient complètement de tenir compte de cela, et ils ne ramènent jamais vers le père, vers la mère et vers Dieu, au contraire. C'est dommage, parce que du coup ils n'orientent pas vers les aspects positifs, et notamment le pardon.

Qu'au moins dans notre Eglise, les hommes qui prient Dieu aient ce sens de ne pas rentrer dans une spiritualité des psychologues, des psychanalystes, des freudiens, qui consiste à rejeter la faute sur le père et la mère dans la schéma du complexe de castration, mais qu'ils aillent à partir de l'angoisse jusqu'au bout d'eux-mêmes pour apprendre à pardonner, à retrouver l'unité avec son père, avec sa mère et avec Dieu (les trois ensemble). Voilà l'immense différence entre l'esprit du monde et l'esprit de celui qui va dans la maison de Dieu.

Cette angoisse, cette souffrance, ces réactions négatives de dépit, de suicide, qui sont les réactions négatives, sont un cri de notre être tout entier, comme David crie dans le psaume : « Je suis coupé de Dieu, je suis séparé de Dieu, je ne suis pas dans la plénitude de Dieu, je suis désemparé, quand vas-tu venir ? Me voici Seigneur pour faire ta volonté. » Ce cri est l'angoisse et l'agressivité continuelle de celui qui retourne à condition qu'il accepte de pardonner.

Nous sommes tous frappés par le sentiment de culpabilité, parce que le péché originel nous a tous frappés au départ et a mis en nous tous un peu du refus de l'alliance totale avec Dieu. Adam et Eve n'ont pas voulu se séparer totalement de Dieu au moment du péché originel, mais ils ont refusé que leur alliance avec Dieu soit totale. Quand nous faisons un péché, nous ne voulons nous séparer totalement de Dieu, mais nous refusons que notre alliance avec Dieu soit totale. Nous sommes tous frappés par cela dès le premier moment de notre vie intra-utérine.

Cela induit ce sentiment que nous ne sommes pas dans la plénitude de Dieu et cette peur de nous donner totalement à Dieu et à notre prochain, cette peur d'être altruistes, cette peur d'être pauvres. Ces peurs induisent des jalousies, des révoltes, des prises d'indépendance. Finalement nous préférons être indépendants : « Dieu, ça va bien cinq minutes, mais je vais d'abord aux poubelles. Je reviens bientôt ! » Quand nous sommes indépendants, avec ces peurs, nous qui sommes porteurs du péché originel et donc du péché de tous les hommes, c'est nous qui prenons l'initiative de la rupture, et c'est beaucoup moins douloureux. Le péché originel nous met dans une disposition intérieure à prendre l'initiative de la rupture par peur d'être déçus dans notre attente de plénitude d'amour et d'alliance totale avec Dieu.

Jean Vannier fait remarquer que quand un enfant handicapé est dans une salle d'hôpital, si une nouvelle infirmière ou des visiteurs ouvrent la porte, il développe une attente d'affectivité considérable mais la première réaction des étrangers est ... de fermer la porte. Une fois, deux fois, trois fois, quinze fois. Jean Vannier rentre alors et se précipite sur le handicapé, mais l'enfant a tellement été blessé les quinze fois précédentes, il a tellement peur d'une nouvelle rupture en voyant un nouveau personnage arriver, qu'il exprime cette soif d'avoir été accueilli (et qui a été déçue) en prenant l'initiative de dire non.

Toutes nos angoisses viennent de là. Il faut au moins prendre conscience de la vérité et de la réalité spirituelle sous-jacente. Tout s'explique par l'amour, pour l'amour, dans l'amour. Le Christ accepte de ne pas prendre l'initiative de la rupture et de se laisser atteindre par cette méchanceté : c'est le mystère de la croix.

²³ Question d'une auditrice

Dans les cinq minutes restantes, nous allons essayer de regarder notre responsabilité. Nous avons vu que dans le sentiment de culpabilité, nous ne sommes pas coupables mais nous sommes responsables. A cause de cet amour initial, de cette soif d'être dans la plénitude totale de l'alliance avec l'amour de Dieu, nous développons des choix et des initiatives dont nous sommes responsables. Notre responsabilité dans le sentiment de culpabilité intervient dès que nous choisissons. La responsabilité se mesure au niveau des actes que nous choisissons de poser.

²⁴ Or nos choix, du côté de la liberté spirituelle, sont dès la conception, puisqu'à partir de notre liberté non réfléchie et non volontaire nous pouvons développer des choix de vie ou des choix de mort. Nous faisons ces choix avec notre mémoire ontologique. Dire que nous ne sommes pas responsables n'est pas vrai, et dire que nous sommes coupables n'est pas vrai non plus. Dire que nous avons été blessés est vrai, et dire que du coup nous avons désiré ne pas être blessés davantage est vrai aussi. Dire que notre angoisse est cette tension entre cette vocation à l'amour et cette peur de ne pas être comblés de l'amour dont nous avons besoin est vrai. Du coup nous développons des choix et posons des actes pour nous réfugier dans une moindre peur : nous refusons la croix.

C'est pourquoi peut-être, si nous sommes chrétiens, nous choisissons de faire des prières qui nous aident à aimer la croix, à nous rapprocher de la croix. Il est bon de prier les Oraisons de sainte Brigitte, parce que nous apprenons à aimer la croix de Jésus, nous apprenons à aimer le regard de Jésus sur une croix, nous apprenons à regarder Jésus sous la croix, nous apprenons à rentrer, à comprendre, à saisir, à être attiré par cette prière de Jésus sur la croix au Père, nous apprenons à être le frère jumeau de Jésus sur la croix, nous apprenons à aimer Jésus crucifié et ressuscité, nous apprenons à être unis à la croix glorieuse, nous apprenons à dire : « Jésus, je ne demande qu'une seule chose, c'est d'aimer éperdument le mystère de la croix ». Ces textes dictés par Jésus à Brigitte sont magnifiques. Nous finissons par les savoir par cœur dans notre mémoire spirituelle, dans notre mémoire sensible, dans notre mémoire de concept, dans notre mémoire d'appui, dans notre mémoire affective.

Dire que nous sommes coupables n'est pas vrai, parce que notre conscience n'est pas capable de discerner entre le bien et le mal. Nous sommes coupables lorsque nous sommes capables de discerner entre le bien et le mal : *Veritatis Splendor*. Il faut que nous soyons confrontés par la Révélation à cette vérité que cela est bien et à cette vérité que cela est mal. Dieu nous dit ce qui est bien et ce qui est mal, notre père et notre mère nous disent ce qui est bien et ce qui est mal. Tant que nous n'avons pas reçu cette vérité dans notre intelligence, nous ne pouvons pas réaliser des actes coupables. Nous ne sommes pas coupables, le péché n'est pas personnel, mais nous sommes responsables, et le péché est communionnel, c'est-à-dire qu'il comporte tout l'héritage du péché originel, tout l'héritage de ses conséquences que l'on appelle les séquelles du péché originel, et tout l'héritage du péché symbiotique (le contexte de la communion avec le père et avec la mère).

Nous devenons responsables et coupables à la fois dans la manière dont nous allons gérer cette angoisse, dans la manière dont nous allons réagir par rapport à ce sentiment de culpabilité. Si nous décidons, parce que c'est commode et que nous en avons pris l'habitude, d'avoir une agressivité continue et si nous choisissons de garder cette stabilité, nous sommes coupables. Il nous faut accepter de retrouver une personnalité qui est la nôtre en acceptant de retrouver notre identité profonde, notre soif d'amour réelle, véritable et incarnée, et donc de pardonner pour arrêter ce processus d'agressivité coupable qui était au départ une agressivité responsable.

« Et quand on n'est pas agressif et qu'on accepte tout, qu'est-ce qu'on devient ? »²⁵

- Je donne une structure sur le point de vue psychologique sans parler du point de vue spirituel, et vous demandez ce qui se passe dans cette structure lorsque spirituellement nous vivons de l'abandon. Ce sera le sujet de la prochaine fois, puisque nous regarderons ce qui se passe lorsque nous rentrons dans la conscience de culpabilité spirituellement. Pour commencer, il faut revenir à notre soif initiale et accepter de ne pas prendre l'initiative de la rupture par rapport à cette soif initiale dans laquelle nous

²⁴ Cassette n°5

²⁵ Question d'une auditrice

avons été créés. Cette soif ne nous a jamais quittés, nous la recevons, nous rentrons dedans et nous renouvelons cette soif initiale d'amour. Nous nous retrouvons nous-mêmes en nous-mêmes.

Si nous ne réfléchissons pas au sentiment de culpabilité, notre gestion actuelle est un processus mécanique. Mais à partir du moment où nous commençons à le décomposer en disant : « ça, c'est bien, et ça c'est mal », si nous rentrons dans la compréhension du sentiment de culpabilité, la compréhension de l'angoisse, nous rentrons automatiquement dans la conscience de culpabilité, ce qui sera un progrès considérable, mais si nous continuons à gérer négativement notre sentiment de culpabilité, cette conscience de culpabilité, au lieu de nous faire rentrer dans la sainteté et la réconciliation, risque de développer des négativités encore pires. Dans le sentiment de culpabilité (responsables et non coupables), nous développons des névroses. Mais si nous nous obstinons à garder des négativités dans la conscience de culpabilité, nous développons des psychoses, avec une culpabilité personnelle consciente.

V

Puisque certains n'étaient pas là les fois précédentes, rappelons que cette année notre programme consiste à essayer de regarder cette frontière particulière en nous entre la vie psychique dans notre âme psychique et la vie spirituelle dans notre âme pneumatique (de *pneuma* en grec, l'esprit). Notre âme qui assume notre corps est végétative, psychique et pneumatique, ce qui nous permet de vivre comme un légume, comme une bête ou comme un homme.

Si nous aimons beaucoup quelqu'un, si nous avons beaucoup investi, si nous nous sommes battus pendant dix ans pour le faire passer toujours devant en faisant tous les sacrifices, et qu'il n'a aucune gratitude, qu'il nous humilie, qu'il nous trahit, qu'il ne nous fait plus confiance, cela provoque un phénomène d'inhibition qui provoque le repli sur soi. Le *pneuma* est touché, et si l'inhibition est très forte, nous devenons un légume : c'est la dépression, nous nous sentons paralysé, nous ne pouvons plus rien faire. A chaque fois que nous sommes confrontés à un phénomène d'inhibition, c'est que quelqu'un ne nous a pas fait confiance. Quelquefois nous ne nous faisons pas confiance à nous-même, mais en général c'est second.

Nous regardons donc plus particulièrement cette frontière en nous entre le point de vue psychique et le point de vue pneumatique. Le point de vue pneumatique a trois directions :

La direction de la vie contemplative est celle de l'intelligence du *nous*, terme grec signifiant l'intelligence dans sa partie la plus élevée, la partie noétique, celle qui est capable de contempler. Si nous ne sommes pas contemplatifs, nous n'avons pas atteint le niveau de la vie pneumatique en notre âme, nous n'avons pas atteint en nous l'humanité. Le seul lieu où nous pouvons discerner notre maturité personnelle est l'intelligence parce que l'intelligence est spécifiée, tout est déterminé dans notre vie d'intelligence. L'intelligence est relative à la vérité et à la lumière. Si nous sommes contemplatifs (et la contemplation n'a rien à voir avec le point de vue religieux), nous sommes humains, nous sommes capables d'*intus legere* : face à une réalité ou une autre personne, nous sommes capables de lire (*legere*) à l'intérieur (*intus*) de cette réalité pour voir son essence, son être, sans nous arrêter à l'extériorité ni aux apparences. Quiconque juge d'après les apparences n'est pas humain :

« La première fois que je vous ai vu, j'ai tout de suite vu que vous étiez ceci et cela, et maintenant, trois ans plus tard, je m'aperçois que ma première intuition était bonne ». C'est ennuyeux, parce que le premier contact est avec l'extériorité, et si au bout de trois ans la première intuition s'avère exacte, cela prouve qu'elle est métapsychique et pas contemplative. L'intelligence contemplative permet de rentrer à l'intérieur de la personne et de saisir son mystère. C'est pour cela que l'amour est possible.

La deuxième direction est celle de l'amour. Nous avons vu l'année dernière comment le péché et le mensonge viennent perturber l'amour du cœur.

La troisième direction est celle de la mémoire. Nous avons pour but de regarder cette direction de la mémoire ontologique et la frontière au niveau de mémoire entre le point de vue de l'âme psychique et de l'âme pneumatique. Nous avons investi l'année dernière dans le point de vue des blessures dues à l'amour, en regardant comment sortir de tous les blocages grâce à l'adoration et au pardon.

Avant d'en arriver à la mémoire ontologique, nous sommes obligés de regarder la conscience de culpabilité (ce que je pensais regarder en une fois ! mais nous y sommes encore) et pour cela nous devons d'abord regarder le sentiment de culpabilité et la manière dont ce sentiment de culpabilité qui est dans le point de vue psychologique peut mûrir en conscience de culpabilité. L'intelligence va assumer le point de vue psychologique pour permettre la conscience de culpabilité.

Cette conscience de culpabilité a deux possibilités d'induction dans notre équilibre psycho-spirituel : le point de vue négatif et le point de vue positif, ce que nous voulons regarder aujourd'hui.

Dans la vraie culpabilité, nous prenons conscience et nous recevons la faute, non pas à partir de l'impression que nous en avons, non pas à partir du vécu, non pas à partir des retombées affectives, blocages, inhibitions, etc, mais au-delà de ce que nous ressentons. Nous sommes capables de faire abstraction de ce que nous ressentons sur notre propre culpabilité, nous sommes capables d'être contemplatifs et de regarder la réalité en face. Dès que nous regardons de manière contemplative la réalité en face, nous ne ressentons rien. Ce n'est pas froid, mais c'est objectif. C'est dans notre âme pneumatique intellectuelle éclairée par l'esprit humain que nous regardons ce que nous avons fait et ce que nous sommes. Il est bien évident que nous avons posé des actes de refus, d'omission, en raison de quoi quelque chose dans notre intelligence et dans notre mémoire spirituelle nous fait comprendre que nous avons posé des actes à travers lesquels un ensemble de choses n'a pas pu s'épanouir ou se réaliser, et nous pouvons voir exactement quoi (ce n'est pas vague).

La conscience de culpabilité est un état objectif à connotation morale qui résulte d'une action que nous avons posée à partir de l'inscription initiale de la présence de Dieu au centre de notre âme. C'est un acte qui a jailli à partir d'un état pleinement éveillé, à l'âge de un an par exemple. Dieu sait qu'à l'âge de un an notre conscience est très claire de cette innocence dans laquelle nous sommes et de l'alliance avec les profondeurs de quelque chose qui ne doit pas être perturbé ni éclaboussé par le mal. C'est à partir de cette alliance où Dieu s'inscrit au fond de nous dans notre élan initial de vie que nous posons cet acte.

Il est bien évident qu'à l'âge de trente ou quarante ans, surtout dans le monde d'aujourd'hui où nous vivons sur le plan psychologique, nous posons de moins en moins d'actes à connotation morale. Nos actes sont de moins en moins posés à partir de cette alliance centrale, consciente, avec cette innocence, cet élan, cette présence de Dieu en nous. Un acte n'a de connotation morale qu'à partir du moment où nous le posons avec cette vision claire que nous éclaboussons cette alliance avec le Bien absolu qui est au fond de nous et qui fait que jusque là nous faisons tout à partir du Bien, à partir de Dieu au fond de nous, cette alliance initiale que nous appelons l'innocence divine.

La conscience de culpabilité ne peut pas apparaître si nous ne comprenons pas que ce qui est concerné n'est pas notre être, ni ce que nous ressentons, ni notre honte, ni notre intuition d'être nuls, mais la relation que nous avons avec Dieu, avec cet amour absolu, cette loi de l'amour éternel. Quelqu'un qui ne verrait pas qu'il est dans le péché ne peut pas avoir de conscience de culpabilité. Le péché est lié à l'alliance avec cette vocation, cette prédestination à la sainteté, le fait d'être toujours à l'intérieur de cette présence de Dieu qui est au centre de nous, qui ne nous a jamais quitté et qui ne nous quitte jamais quoi que nous fassions.

Cette conscience de culpabilité est un état objectif, réel, qui touche la relation à Dieu. Si vraiment nous voulons prendre conscience de cette relation à Dieu qui a été coupée, nous nous rendons compte par l'expérience que nous avons beau faire tous les efforts possibles, cette prise de conscience du péché ne vient pas à nous spontanément. Pour que le péché vienne à notre conscience et fasse sortir du magma du sentiment de culpabilité, une révélation de Dieu Lui-même est nécessaire : à partir du lieu où Il est présent, Il nous illumine Lui-même de l'intérieur sur le péché que nous avons fait. Nous ne pouvons pas avoir de conscience de culpabilité, donc de maturité humaine sur notre intériorité par rapport à notre état réel, si Dieu Lui-même ne nous révèle pas ce péché.

Je vous conseille de lire les chapitres 1 à 8 de l'Épître aux Romains. Ce très beau texte nous montre que la révélation de la loi doit être intérieure à nous-mêmes. C'est de l'intérieur que nous lisons cet Épître aux Romains : à partir de notre innocence divine, nous laissons cette parole que nous lisons faire écho à la présence de Dieu qui est au fond de nous et qui dit ce que dit saint Paul dans l'Épître aux Romains et révèle la loi, c'est-à-dire la révélation des commandements de Dieu, la Torah. La loi est venue pour nous faire voir que nous sommes des êtres qui mettons la mort, des êtres de mal, des êtres pécheurs. La loi ne nous sauve pas, la loi révèle notre péché. Il faut déjà avoir une vie humaine naturellement non inhibée pour laisser cette révélation de Dieu à partir de nous sur notre péché. Seul Dieu peut révéler le péché, c'est donc indépendant de toute idéologie, philosophie, religion, etc. C'est naturel, et c'est Dieu Lui-même qui révèle que ce que nous avons fait a vraiment cassé quelque chose que nous ne pouvons pas réparer nous-mêmes.

Les chrétiens vivent cela de manière beaucoup plus consciente. Un incroyant découvre qu'il fait une infraction (par exemple un excès de vitesse) s'il est arrêté, sinon « pas vu pas pris, je n'ai pas fait une infraction ». C'est à partir des infractions que les gens qui sont incroyants voient leurs péchés. Tandis que les croyants voient leurs péchés de l'intérieur et avec pleine lucidité. Pour tout homme Dieu donne cette grâce, mais déjà du point de vue natif (c'est-à-dire si nous laissons Dieu faire) nous avons cette conscience de culpabilité, nous pouvons accéder à l'état d'homme normal.

Se culpabiliser est le sentiment de culpabilité (psychologique) et voir son péché est la conscience de culpabilité. Si nous voyons notre faute nous nous culpabilisons, mais si nous voyons notre péché nous sommes des hommes debout. Comprendre la différence entre la transgression, la faute et le péché est très important. Dans l'éducation, l'enfant a besoin de connaître la transgression : il faut qu'il fasse l'expérience de ce que ses parents lui interdisent de faire pour constater que ce que ses parents lui ont dit est vrai. La transgression n'est ni le péché ni la faute, la désobéissance comprend un état qui ne relève pas encore de la faute.

« *Quand on est chrétien, la faute est par rapport aux dix Commandements ?* ²⁶

- Pour tout homme, et pas seulement pour le chrétien, il y a la transgression, la faute et le péché. La transgression est par rapport à une loi extérieure, le fort externe (le code de la route, la consigne de ne pas parler à table pendant les informations...) La faute est par rapport à une loi morale, une loi intérieure : c'est bien ou c'est mal. Et l'alliance avec Dieu détermine le point de vue du péché : nous faisons nos actes avec Dieu, en Dieu, par Dieu, dans cet amour absolu, dans cette sainteté initiale, dans cet élan, dans cette vocation, dans cette loi éternelle dont l'enfant de sept ou huit ans est très conscient (quand il est tout seul dans sa chambre, quand il se recueille en lui-même, qu'il soit chrétien ou pas, il veut être un roi fraternel en ce monde, un homme de bien partout sur la terre ; nous sommes tous passés par cet état qui ne relève pas du christianisme mais simplement de la nature humaine). Et si nous ne vivons plus comme cela, c'est parce que nous avons commis péché sur péché, et les actes que nous commettons sont à chaque fois des actes de péché très graves.

- *Y a-t-il vraiment une distinction claire entre faute et péché ?*

- Pour prendre un exemple, un avortement n'est pas une transgression de la loi, mais c'est une faute, parce que ce n'est pas bien de faire un avortement, et c'est sûrement un péché ! La faute est déterminée par le bien et le mal. Certains sont complètement séparés de Dieu tout en gardant le sens de l'éthique (il y a quelque chose qui relève du bien, de la vérité, de l'amour), mais ils ne sentent pas une cause finale nécessitante absolue.

- *Mais ça vient de Dieu, même s'ils n'en ont pas conscience ?*

- Oui, mais c'est au niveau moral. Le niveau spirituel est cette alliance de l'être profond avec son Créateur dans l'amour, cette innocence divine qui est en nous. Dieu agit en nous, Dieu fait tout ce que nous faisons de bien et nous le faisons avec Lui, nous voulons être des saints. Celui qui est moral et qui fait le bien ne cherche pas à être un saint, il cherche à être un homme qui essaie de ne pas faire le mal et de faire le bien.

- *Ce n'est pas une différence de nature mais de degré.*

C'est une différence de nature et de degré, parce que quand nous faisons quelque chose avec Dieu, ça n'a plus du tout la même nature, et c'est conscient. Le petit enfant veut être un roi fraternel, il a saisi cette loi éternelle au fond de lui, dans son cœur, il comprend qu'il veut faire le bien partout, il en rêve quelquefois la nuit. La petite fille veut être une princesse toute pure qui fera le bien partout, qui rayonnera dans la beauté. Cela dépasse complètement toutes les capacités humaines, cela relève du divin. Pour un enfant de neuf ou dix ans, même si ses parents sont athées, il est normal d'être un saint. Le divin n'a rien à voir avec le point de vue du bien et du mal moral ; nous savons très bien que tout ce qui est bien vient de Dieu, mais la manière dont nous enracinons notre acte n'est pas la même.

Dès que nous prenons conscience du péché, nous comprenons que le mal que nous avons fait au prochain, nous l'avons fait à Dieu.

Prenons un exemple. Si nous sommes humains, si nous sommes contemplatifs par rapport à nous-mêmes, si nous ne sommes pas complètement inhibés, nous nous rendons compte que ce qui nous

²⁶ Question d'un auditeur

arrive à quarante ans se relie à quelque chose qui est très profond : à bien regarder, cet accident qui nous arrive avec autrui est analogue à ce que nous avons déjà vécu vers l'âge de huit ans, même si les circonstances sont différentes, nous reproduisons un acte déjà commis. A l'intérieur de nos actes, il y a trois types de racines : la racine personnelle, la racine maternelle et la racine paternelle. Tous nos problèmes, tous nos blocages (nous boudons, alors nous nous enfermons chez nous, nous ne répondons pas), toutes nos réactions tragiques ou dramatiques viennent d'un flux d'émotivité extrêmement fort qui correspond à tous les actes analogues depuis notre conception. A notre conception, nous sommes dans l'innocence divine. Dieu se présente à nous directement sous le visage de notre père et de notre mère et de notre être propre. Notre racine personnelle, notre racine paternelle et notre racine maternelle sont un unique visage de Dieu, et nous sommes totalement unis à Dieu, à notre père et à notre mère dans l'amour. Mais très tôt dans notre vie, quelquefois au bout d'un ou deux mois, quelquefois à l'âge de deux ans, le premier grand bouleversement arrive et une dissociation se fait entre Dieu et l'amour de notre père. Jusqu'alors, Dieu et notre père sont unis, Dieu parle à travers notre prochain, Dieu parle à travers notre innocence divine, Dieu parle à travers notre mère. Puis des événements font qu'ils se séparent.

Face à un événement de non-amour, nous pouvons réagir personnellement ou bien positivement, ou bien négativement. Ou bien dans notre acte intérieur nous nous retrouvons en Dieu pour retrouver notre père et notre mère et vivre le pardon, l'acceptation et l'abandon (ce qui est naturel et facile à faire), ou bien nous décidons volontairement de séparer définitivement Dieu, de réagir violemment et de nous venger contre notre père et notre mère. A ce moment-là nous retrouvons notre père dans la négativité et nous nous séparons de Dieu.

Notre conscience de culpabilité est non pas de retrouver les moments analogues pour voir la blessure initiale, mais de voir qu'à chaque fois que nous nous bagarrons contre quelqu'un, ce n'est pas à lui que nous en voulons, mais à Dieu. Après le péché, nous pensons ainsi : « Dieu m'a fait croire que les hommes, mon père, ma mère, le masculin, le féminin, moi-même et Dieu nous étions inséparés, mais j'ai reçu le contraire, alors je me révolte contre Dieu. » Comme le seul visage de Dieu est précisément le visage paternel, pour dire à Dieu que nous ne sommes pas d'accord et que c'est trop dur, nous nous en prenons à notre père. Ensuite, quand nous nous en prenons à notre mari, notre fils, notre grand-père ou notre oncle, nous nous rendons compte grâce à la conscience de culpabilité qu'en réalité nous continuons à nous en prendre à Dieu. A chaque fois que nous mentons, que nous volons, c'est directement Dieu qui est visé dans notre intention profonde, réelle, actuelle.

Nous commençons à comprendre la vérité. Le moyen de sortir du sentiment de culpabilité est de prendre conscience que cet acte concret que nous venons de faire est posé contre Dieu. Nous le voyons clairement, sans forcer, et cela prouve que nous avons atteint la lucidité contemplative qui convient, nous sommes devenus un homme ou une femme. Cela ne nous empêche pas de pécher, mais nous sommes sortis du point de vue de l'animalité, du refuge, du repli sur soi par rapport à nos actes.

Or aujourd'hui, les gens (même les cathos sympas) proposent de revenir aux racines et de les guérir. Par exemple : « Vous avez eu un problème pendant votre enfance, vos parents voulaient une fille et vous êtes un garçon, il suffit que vous acceptiez votre réaction négative par rapport à cela. » Mais ça ne guérit rien du tout ! Il faut retrouver l'état initial où le visage paternel et maternel, le visage de l'unité des deux qui structure notre visage personnel, est inséparé du visage de Dieu. Le Christ a révélé que l'amour de Dieu et l'amour de l'homme sont inséparés. Tous les actes que nous posons contre notre prochain sont en réalité des actes concrets de vengeance contre Dieu, ils sont notre manière de dire non à Dieu.

Jésus nous révèle que Dieu est visé directement, grâce à Lui, ça va plus vite, mais nous n'avons pas besoin de Jésus pour le savoir puisque c'est la réalité. L'hindouiste comprend parfaitement tout cela, et ce n'est pas Jésus qui le lui dit. Faire de l'œcuménisme avec l'hindou est facile. L'œcuménisme est possible à partir des racines : si nous faisons alliance avec Israël, nous sommes dans la bonne direction.

« Cela laisse entendre que si nous retrouvons vraiment les racines, si nous retournons vers le Père...²⁷

- Alors nous pouvons retrouver Luther. Nous pouvons retrouver nos racines en Abraham, en Noé.

²⁷ Remarque d'un auditeur

- *Il faudrait donc que les orthodoxes, les protestants et les catholiques reviennent à leurs racines en Israël pour que l'œcuménisme soit possible.*

Quel est le mode d'apparition de la conscience de culpabilité ?

La conscience de culpabilité n'est pas structurée à partir de l'impression que nous avons (« je suis nul », « je n'y arrive pas », « je suis agressif », mais à partir de l'acte fondamental que nous faisons et qui sous-tend les actes concrets qui nous animent. Dans le sentiment de culpabilité, nous avons l'impression d'être nuls, tandis que dans la conscience de culpabilité, nous voyons que notre acte est un péché mais que nous sommes des saints. Seuls ceux qui ne sont pas des saints ne voient pas qu'ils pèchent : « Moi, je n'ai pas péché, d'autres font pire que moi ! »

C'est la blessure de la relation d'amour avec Dieu et avec le prochain qui vient briser l'élan de notre désir perpétuel, initial et continu d'aimer et de nous donner, et qui secondairement, manifeste le refus d'être aimés et d'accepter d'être aimables.

La conscience de culpabilité ne concerne pas, comme le sentiment de culpabilité, la personne, la nature humaine, ce que nous sommes, mais elle concerne les actes, ce que nous faisons, nos paroles, nos gestes, notre attention vis-à-vis de l'autre. L'autre est celui qui est à côté de nous et l'autre est Dieu qui est au centre de nous-mêmes.

La blessure nous fait souffrir, la souffrance engendre en nous un sentiment de culpabilité, le sentiment de culpabilité nous met dans un état très désagréable (« je suis mal, mon être est mal »), ce qui manifeste l'angoisse contre laquelle nous voulons nous défendre en remontant à quelque chose d'humain²⁸ par des actes d'agressivité qui nous montrent notre vrai visage : la conscience de culpabilité peut alors apparaître.

Nous recevons une nouvelle blessure de non-amour, nous sommes à nouveau déçus dans une attente vis-à-vis de celui qui est proche de nous, cela nous met dans une situation d'inhibition, de défense, de repli sur soi, et si l'autre recommence nous réagissons immédiatement par l'agressivité parce que la blessure nous met dans un état de peur et de convoitise. Cette agressivité fait naître la conscience de culpabilité.

« Est-ce que les protestants disent : « Je suis mal » ?²⁹

- Oui. Pour Luther, le péché originel a fait que l'homme est tout entier transformé en péché : son intelligence n'est plus capable de vérité, son cœur est totalement détruit, son âme a fait partir toute présence efficace et féconde de Dieu.

- *Il n'y a plus de mémoire ontologique au sens où vous l'entendez ?*

- Non, pour Luther l'innocence divine n'existe pas. Tandis que l'hindou sait très bien que l'homme est une étincelle de Dieu et que son être le plus pur reste immaculé.

- *Par rapport à cette question-là, je voudrais savoir quelles sont les fondements qui permettent de dire en tant que catholique que le péché originel a brisé le cœur mais qu'il n'a pas brisé la faculté de chercher la vérité.*

- Dans la Genèse, tu vois qu'Adam commet le péché originel et que Dieu ne le détruit pas : Il fait alliance avec lui. La première alliance de la création originelle fait immédiatement place à la suite du péché à une deuxième alliance. Dieu garde l'alliance, et l'alliance avec Dieu est intérieure. Premièrement, Dieu reste présent par sa présence d'immensité puisqu'il nous garde dans l'existence, Il fait que nous continuons d'exister. Deuxièmement, puisqu'Il fait alliance, le processus de l'image à la ressemblance de Dieu demeure, comme le Saint Père le fait remarquer : après le péché, cet élan de la loi éternelle reste au cœur de tout homme, cette vitalité vers l'amour et la sainteté demeure. Enfin, la présence de la Très Sainte Trinité demeure aussi, ce qui est manifesté par l'alliance avec Adam et avec Eve, et qui est renouvelé à l'époque de Noé, et qui est encore renouvelé dans quelque chose de plus messianique.

- *Pourquoi est-il dit que le cœur a été détérioré, brisé, mais que l'intelligence conserve toute sa capacité ?*

²⁸ Malheureusement la défense passe aujourd'hui par les anxiolytiques, les neuroleptiques...

²⁹ Question d'un auditeur, suivie de questions et remarques de plusieurs auditeurs

- Pour Luther, notre cœur n'est pas seulement blessé, il est mort.
- *Et notre intelligence ?*
- Prenons le cœur seulement. Trois positions : la première est que le péché a tout détruit, notre cœur n'a plus aucune possibilité de faire un seul acte d'amour, de sainteté. Deuxièmement, notre cœur n'est pas mort, il garde sa vitalité d'amour, mais il est blessé, c'est difficile pour lui, les séquelles du péché sont là, l'assiette est fêlée et il vaut mieux manger de la viande que de la soupe, parce que la soupe passe sur la nappe. Dans les Epîtres, saint Paul dit qu'il vaut mieux prendre de la viande que du lait. Nous sommes blessés, mais cela ne nous empêche pas de manger dans l'assiette, il suffit de choisir une nourriture différente, la chair du Christ. Troisièmement : « Le péché ne nous a pas blessé du tout, moi je ne suis pas pécheur, moi je suis très bien, je n'ai pas besoin de Dieu, j'aime à fond, pour moi il n'y a que l'amour l'amour l'amour ! pas besoin de la religion. » La première position n'est pas réaliste et elle est contredite par l'expérience, et la troisième position est psychologique.
- Pour l'intelligence, première position : Luther dit qu'elle est complètement détruite et que nous ne pouvons atteindre aucune vérité par nous-mêmes, nous ne pouvons pas contempler Dieu par nos propres forces naturelles d'intelligence. Troisième position : nous disons que notre intelligence n'est pas blessée par le péché, elle reste native, contemplative, toujours *capax veritatis* sans se tromper. Autre position : les positivistes et les philosophes disent qu'il faut procéder par la dialectique, beaucoup critiquer, nier ce qu'on a trouvé pour atteindre une vérité supérieure. Tandis que la foi catholique prend cette position de l'intégrité de l'intelligence, parce que tout ce que le croyant peut découvrir par lui-même avec sa propre intelligence, il n'a pas besoin de le découvrir par la révélation. Dieu ne se substitue pas à ce que tu peux trouver par toi-même. Aristote nous a fait découvrir que l'intelligence est capable de recevoir le point de vue de l'être.
- *Vous êtes en train de dire que les protestants ne peuvent pas comprendre Aristote, ni l'expérience réaliste ?*
- C'est pour cela que les philosophes protestants sont ou kantiens ou hégéliens.
- *Y a-t-il un fondement spirituel au fait que le cœur soit blessé ?*
- Bien-sûr, je n'ai pas réfléchi à cette question philosophique, mais il doit y avoir des confirmations dans la Bible.
- *Luther renvoie à Occam, la toute-puissance de Dieu désubstantialise la création et il n'y a plus d'autonomie de la nature vis-à-vis de la disposition naturelle, et cela voudrait dire qu'il y a le phénomène de la prédestination chez les protestants puisqu'il n'y a plus de liberté.*
- Cette quatrième position est plus calviniste que luthérienne. Calvin prend en même temps cette position occamienne et une position aristotélicienne. Calvin est aristotélicien sur l'éthique mais pas sur la métaphysique.
- *C'est pour cela que les calvinistes apprécient saint Thomas d'Aquin.*
- Les calvinistes acceptent saint Thomas d'Aquin en éthique.
- *Mon père, pour en revenir à la blessure du cœur, il suffirait de revenir à ce que Adam a fait avant le péché originel et ce qu'il continue ou pas à faire après.*
- Il faudrait regarder les passages de la punition après le péché dans la Genèse, et nous verrions que dans l'alliance de Dieu avec l'homme, ce qui est supprimé par rapport à l'alliance précédente ne touche pas l'intelligence. Le travail sera plus pénible, la relation entre l'homme et la femme sera plus pénible à cause de la convoitise, la mort sera plus pénible (point de vue du corps). S'il n'y a aucune conséquence du côté de l'intelligence, il y en a du côté du cœur à cause de la concupiscence entre l'homme et la femme, mais cette concupiscence ne supprime absolument pas cet amour éperdu de l'homme et de la femme puisque l'alliance de Dieu à travers l'amour de l'homme et de la femme perdure. Ce que dit Eve : « J'ai procréé de par Yahvé ».
- *Il y a même au contraire une ouverture de l'intelligence puisqu'au moment où Adam et Eve mangent le fruit de l'arbre de la connaissance, ils deviennent plus lucides.*
- Mais ce n'est pas en leur intelligence contemplative qu'ils prennent l'arbre du jardin. Ils le prennent par une préhension du mental. C'est donc l'intelligence, mais dans le point de vue de la raison séparée de l'innocence de la présence de Dieu à l'intérieur de toutes choses. Ils veulent saisir les choses en elles-mêmes séparées de Dieu et c'est pour cela que cette intelligence n'est plus contemplative mais réflexive.

Quel est le vécu affectif dans la conscience de culpabilité ?

Si le vécu affectif domine tout dans le sentiment de culpabilité, dans la conscience de culpabilité il est totalement indifférent. Dans la conscience de culpabilité, nous regardons notre relation avec cette présence d'amour infini, cet appel à l'amour infini qui est au fond de nous et qui ne quitte aucune des 700 milliards des cellules de notre corps. Dans notre mental métaphysique cellulaire multiplié par 700 milliards de cellules, Dieu est présent dans cet élan immaculé d'innocence divine. Nous sommes dans cette réalité-là, et pas dans une relation affective avec notre père, notre mère ou notre ami.

La conscience de culpabilité se met en place vers l'âge de trois à six ans dans la phase de contre-dépendance (dite aussi phase d'indépendance). Ceux que cela intéresse peuvent lire les ouvrages de Piaget sur ces périodes du oui et du non. La phase de contre-dépendance arrive en nous lorsque nous commençons à nous opposer à notre père ou à notre mère.

La dernière fois, nous avons expliqué comment le sentiment de culpabilité est définitivement formé à l'âge de deux ans. Tout ce que nous ressentons au niveau angoisse, inhibition, souffrance, blocage, ne vient pas d'une trahison à l'âge de seize ans, ni du traumatisme dû à la mort d'un frère dans un accident de voiture à l'âge de vingt ans, mais ces blessures réveillent notre sentiment de culpabilité qui était déjà complètement formé à l'âge de deux ans. N'accusons donc jamais un événement ou une personne de nous mettre dans cet état lamentable, puisque la cause se situe avant l'âge de trois ans. L'événement actuel n'est pas la goutte qui fait déborder le vase.

« *Mais il se passe quand même des choses nouvelles* ³⁰.

- Face à un événement de souffrance, tu te replies sur toi et tu retrouves cette structure du sentiment de culpabilité qui ne change pas et qui ne s'aggrave pas pour autant.

- *Est-ce que cette structure peut être détruite ou surmontée ?*

- Surmontée, si nous acceptons de vivre de la conscience de culpabilité et d'aller jusqu'à l'innocence divine, ce que nous essayons de regarder.

- *La démarche psychanalytique est très intéressante.*

- Si elle t'arrête au sentiment de culpabilité, elle va changer quelques morcellements structurels, mais le sentiment de culpabilité ne disparaîtra pas.

- *Pourtant la psychanalyse permet de prendre conscience.*

- Oui, mais cette prise de conscience est psychologique, donc comme elle se sépare de Dieu, elle ne supprimera pas la structure-même du sentiment de culpabilité dans ses profondeurs, elle en changera seulement quelques éléments d'ordination.

- *Un enfant a reçu les impressions de sa mère pendant neuf mois, alors quand il a le sentiment de culpabilité, est-ce que les impressions de sa mère sont toujours là ?*

- De la conception jusqu'à l'âge de deux ans environ, c'est cela qui structure tout le sentiment de culpabilité. L'enfant hérite bien-sûr, pas seulement de sa mère, mais aussi de lui-même, de ses actes personnels.

- *Et des impressions qu'il a eues*

- Mais aussi des impressions, des influences des puissances, de toutes les vibrations qui passent dans les airs et qui transportent des paroles et des images terribles. Même si nous ne sommes pas devant le poste de télévision, nous recevons tout cela.

- *Et le péché des parents*

- Oui, et l'héritage du péché originel

A un moment donné, nous recevons tout sans nous défendre, puis d'un seul coup apparaît la phase du non et nous commençons à nous défendre. La phase de contre-dépendance est excellente et très intéressante à regarder. Le sentiment de culpabilité s'est formé, et la conscience de culpabilité va commencer à apparaître et à progresser à partir de l'âge de trois ans. La souffrance n'est plus reçue

³⁰ Remarque d'une auditrice

pour constituer le sentiment de culpabilité, mais apparaît cette phase du non, ce phénomène d'auto-défense par rapport au père, à la mère et au monde extérieur :

Souffrance -> réaction de défense -> réaction d'agressivité (phase du non)

grâce à quoi nous commençons à être conscients de ce que nous faisons, puisque l'agressivité nous sépare et nous met dans l'objectivité par rapport à nos actes.

Cette phase du non montre à partir de quel moment nous pouvons donner à un enfant, ou retrouver nous-mêmes en revenant en enfance, ce premier moment où nous pouvons être lucides de la présence de Dieu, d'être actifs dans l'invasion du divin en nous, pour commencer à être autonomes dans notre vie mystique.

Cette étape importante est un moment d'opposition volontaire qui engage notre volonté et notre responsabilité. Grâce à cette opposition, notre identité va se structurer, comme nous l'avons déjà vu dans le sentiment de culpabilité. L'agressivité permet la constitution du moi à travers laquelle nous commençons à structurer notre personnalité et notre identité spirituelle personnelle.

La prise d'indépendance passe par un sentiment de révolte. Nous le sentons bien, et la mère s'en rend compte, cette agressivité est inadaptée, la réaction est systématiquement exagérée, et cela dure deux ou trois ans ! Ce caractère inadapté de la réaction vient du péché originel. Une mère chrétienne peut comprendre d'une part que c'est positif et qu'il faut le laisser faire, et d'autre part que la réaction est inadaptée à cause du péché originel. Pendant cette phase du non, il faut qu'elle n'empêche pas, qu'elle n'étouffe pas cette phase du non d'une part, et d'autre part qu'elle réagisse contre le caractère inadapté de cette phase de contre-dépendance en priant avec ardeur.

- *Est-ce qu'elle peut se sentir coupable ?*³¹

- Oui, mais ici la mère est sensée être dans la conscience de culpabilité. Si elle se sent coupable, elle ne peut pas éduquer puisqu'elle est au niveau psychologique. Elle est mère, elle sait que cette phase de contre-dépendance est très importante, elle comprend aussi que ce caractère inadapté de la révolte vient du péché originel, que l'enfant n'en est donc pas responsable, et elle doit réagir en priant avec ardeur et en adorant. A ce moment-là elle enveloppe, elle amortit les conséquences du péché originel et l'inadaptation de la réaction.

Cette analyse montre qu'il est nécessaire de respecter cette phase de révolte parce que nous désirons que notre enfant soit lui-même et donc que son moi se structure. Nous devons l'aider à assumer cette responsabilité nouvelle, cette dignité nouvelle qu'il doit construire, et en même temps, nous devons l'aider à assumer cette révolte qui est en lui et qui vient de l'angoisse de ne pas être aimé. Il faut dire la vérité à l'enfant : « Tu te mets en colère parce qu'on ne t'aime pas, parce qu'on ne fait pas attention à toi, parce que tu as peur qu'on t'oublie. Ne t'inquiète pas, nous prions pour toi, Dieu t'aime et nous t'aimons aussi. » Ces paroles sont immédiatement reçues par l'enfant qui a entre deux et six ans.

Nous-mêmes, nous n'avons pas bien fonctionné de l'âge de deux à six ans.

Dans la conscience de culpabilité, la responsabilité coupable est engagée. Face à une blessure, à une parole, à une trahison, la première réaction de l'enfant est non coupable (elle est structurée par ce qui s'est passé entre l'âge de zéro à deux ans), mais la réaction secondaire, la prise de conscience dans la conscience de culpabilité est coupable. C'est très important dans l'éducation : « Attention, tu es responsable de ce que tu vas dire maintenant. » Une fois que nous avons dit la vérité, si l'enfant déborde un peu, nous prions, et s'il déborde encore un peu, il est coupable, parce qu'il sait ce qu'il fait volontairement. La responsabilité dans la conscience de culpabilité est coupable, parce que son choix devient lucide : si l'acte s'enracine dans la négativité, il est coupable et l'enfant est responsable.

³² Il faut donc faire la différence énorme entre le péché communionnel, le péché réactionnel (le fameux héritage dont nous parlions tout à l'heure) et le péché personnel qui commence à apparaître ici. C'est pourquoi il est très bon de commencer à confesser les enfants dès l'âge de quatre ans. Dans le péché communionnel, nous attendons que nos parents nous aiment à la manière de Dieu, et à l'âge de un ou

³¹ Question d'une auditrice

³² Cassette n°6

deux ans nous sommes déçus dans notre attente, alors nous réagissons comme nous pouvons, nous ne sommes pas coupables. Dans le péché personnel, c'est tout à fait différent.

Par exemple, les parents attendent une fille et c'est un garçon qui naît. Le péché communionnel va structurer le moi de l'enfant et ses réactions primaires face à ses relations aux hommes, aux femmes, aux autorités, aux communautés dans cette attente d'une fille. Dans le péché communionnel, dans le sentiment de culpabilité qui se structure de la conception à l'âge de deux ans environ, nous sommes responsables : nous faisons le choix d'être ce que nous ne sommes pas parce que nous réagissons face à cette communion avec notre père et notre mère. Puisqu'ils ne nous aiment pas tels que nous sommes, nous choisissons d'être ce que nous ne sommes pas pour colmater la brèche. L'exemple classique et facile à comprendre est celui du garçon qui choisit d'avoir un comportement féminin. Nous sommes responsables mais pas coupables.

Tandis que dans le péché personnel, nous sommes responsables et coupables. Quand nous disons, à l'âge de trois, quatre ou cinq ans, que nous ne voulons plus de notre père (parce que, par exemple, il nous corrige au lieu de corriger notre frère), en réalité nous ne voulons plus de Dieu. « Je vais me venger contre papa » est une attitude mortelle. Il faudrait que par la prière le Saint Esprit nous révèle que nous avons réagi autant contre Dieu que contre notre père, et qu'alors nous demandions pardon à Dieu pour cette réaction contre Lui.

Tout cela remonte à la surface si nous prions le rosaire d'anamnèse. Comprenons bien que c'est Dieu qui nous révèle notre péché. Comment faire pour rentrer dans le sentiment de culpabilité pour atteindre à travers ce tunnel noir cette lumière qui est dans l'interface de notre cellule de notre corps animé spirituellement dans un amour éternel ? Les paroles de Mira Alfassa³³ sont bouleversantes, mais elle utilise un perforateur qui n'est pas la révélation de Dieu mais les puissances métapsychiques, et c'est pourquoi je dis non : il faut retrouver Dieu par la grâce et faire l'anamnèse (de *mnesis* en grec, la mémoire). Nous revenons à cette mémoire initiale qui était portée par une seule cellule à notre conception, quand Dieu nous a créés et nous a donné une âme spirituelle (multipliée par 700 milliards aujourd'hui, mais l'information est la même). Cette information d'une innocence divine originelle, il faut la faire revenir. Retrouvant cette conscience initiale à travers la mémoire ontologique, retrouvant notre innocence divine, nous pouvons redescendre aujourd'hui par la grâce de Dieu cette information qui est partout en notre corps, en notre âme, en notre esprit, nous pouvons redescendre dans tout le circuit de notre vie, dans les profondeurs de notre existence, pour voir précisément tous les actes que nous avons posés où nous avons rejetés ce qui fait notre moi, notre être vrai, notre être profond, notre être spirituel, notre être humain, notre être d'amour, notre être appelé à l'éternité, notre être possédant déjà l'éternité, notre être projeté dans cette soif d'amour, dans cette lutte pour l'amour, dans cette lutte pour la sainteté qui ne nous a jamais quittés ; mais nous avons posé des actes pour nous en séparer, et l'anamnèse fait remonter tous ces actes à la surface.

Nous pouvons faire l'anamnèse par le Rosaire, en nous adressant à la Vierge Marie, immaculée dans sa conception, debout au pied de la croix face à l'innocence crucifiée de Jésus. Quand Jésus lui dit : « Voici ton fils », elle est notre mère, elle regarde réellement notre premier moment, quand Dieu nous crée, elle nous engendre immédiatement dans une grâce de rédemption. Elle voit que son origine, l'Immaculée Conception, jaillit du cœur blessé de l'Agneau, l'unité du Verbe et de l'Esprit Saint dans un amour substantiellement passif. En même temps qu'elle en prend conscience, très lucidement, elle est présente à l'advenue de notre existence dans l'innocence divine initiale. Nous savons par la foi avec une totale certitude que dans le premier moment de notre vie l'Immaculée Conception est là : Marie, notre mère physiquement, avec son corps de femme, son cœur de femme humaine et en même temps cet océan immaculé de grâce, cette mer de cristal face au trône, avec les vingt-quatre vieillards et toute la liturgie céleste dans laquelle Jésus jubile dans la vision béatifique dans son âme, avec Joseph, avec le Père et l'Esprit Saint, avec l'Immaculée qui est là, présente physiquement plus que notre propre mère. Même physiquement parlant, Marie est plus notre mère que notre propre mère. Voilà la source de notre innocence divine. Notre prédestination à la sainteté chrétienne vient de Marie physiquement. Notre sainteté chrétienne implique le corps, et Marie nous enfante à cela avec notre mère. De même que le péché est entré par un homme et une femme, de même cette loi éternelle d'amour, cette sainteté initiale avec tous ses talents, avec tous ses germes, nous sont donnés

³³ Père Patrick.- La mémoire ontologique (voir le mental des cellules, selon Sri Aurobindo et Mira Alfassa).

physiquement par Jésus et Marie. Ils sont présents réellement, sous un mode physique, et pas sous un mode sacramentel, pas *per modum substantiæ* comme dans l'eucharistie.

« *Il faut la grâce pour être enfanté par Marie.* ³⁴

- L'innocence divine relève de la grâce. Nous ne sommes pas créés dans la grâce originelle comme Adam et Eve, nous sommes créés en Marie dans la grâce chrétienne. Aussitôt le péché originel nous fait perdre la grâce originelle, mais l'influence de la grâce originelle perdue demeure. Par le péché originel, nous perdons cet habitus entitatif lié à la grâce sanctifiante qui fait que la grâce sanctifiante ne cesse d'augmenter. La grâce est morte dans sa vivacité d'invasion de tout notre corps, mais elle est là. Et nous gardons l'innocence divine qui nous vient de Marie.

Avec l'Immaculée Conception, nous allons dire le Credo, le Notre père, et les trois Je Vous salue Marie, et nous nous remettons dans le mystère de l'Immaculée Conception. Nous rentrons dans la foi de l'Eglise, nous voyons comment Marie s'unit au Père pour vivre du mystère de l'Incarnation. Une fois que nous sommes là, nous rentrons avec Marie dans le premier mystère qui est l'annonce de l'ange. Quand l'Annonciation se fait, nous demandons à l'Immaculée de vivre ce mystère comme elle l'a vécu et dans l'état dans lequel nous sommes en notre premier instant de vie. Ce premier instant demeure aujourd'hui, et nous allons le revivre avec elle. Dans ce premier mystère de l'Annonciation, l'ange Gabriel lui apparaît, elle s'ouvre à la Très Sainte Trinité, elle dit Fiat, et le Verbe est conçu, engendré non pas créé, de même que nous sommes conçus, créés par elle, engendrés par la croix. Nous reprenons tout le cheminement avec l'Immaculée Conception et nous revivons du premier mystère avec elle, nous faisons le voyage de toute notre vie intérieure, toute notre vie humaine, jusqu'à un certain âge. Je conseille de faire un premier Rosaire jusqu'à l'âge de dix ans, en demandant à l'Immaculée de laver, d'immaculiser, de compléter, de cicatriser, de réparer, d'enflammer tous ces moments de non-attente, de nous mettre dans l'action de grâce.

Avec le deuxième mystère, Marie va vers la charité fraternelle, elle va rendre service dans la gratitude, faire de toutes petites choses. C'est l'action de grâce, nous sommes contents d'être ensemble et de prier ensemble : « *Magnificat anima mea* » avec Marie, tel qu'elle le vit malgré tout dans un esprit de sacrifice (elle se sépare de Joseph). Nous revenons à notre innocence divine initiale et nous refaisons ces dix ans à l'intérieur de ce vécu de l'Immaculée Conception dans le deuxième mystère.

Et nous recommençons avec le troisième mystère, la Nativité, et tous les autres mystères du Rosaire. A chaque mystère, nous refaisons mystiquement le trajet avec elle pendant ces dix ans et elle lave tout. Comme le Rosaire fait le tour de tout ce qui peut arriver en joie, en douleur ou en victoire dans toute notre vie, nous faisons une anamnèse d'immaculation, de guérison. A ce moment-là, si nous le faisons tranquillement (ça peut prendre trois heures), des choses reviennent, et nous les offrons : « J'ai trouvé un œuf de Pâques dans le jardin potager du voisin, trente jours après Pâques, j'avais trois ans, c'était en Allemagne. »

L'anamnèse permet que se révèle divinement dans l'amour, dans l'immaculation, dans la plénitude de grâce, tout ce que nous avons vécu pour que tout soit lavé, offert, immaculé dans une maternité, dans une paternité de Dieu, dans une inséparation entre l'amour de l'homme (Jésus), l'amour de Dieu (le Père, le Fils et le Saint Esprit), l'amour de la femme (Marie), l'amour de notre père et de notre mère. Une réconciliation, une unification se fait, et nous devenons lucides dans nos actes. Si nous avons une petite agressivité coupable par rapport à quelqu'un, nous voyons clairement et immédiatement que c'est Dieu qui est visé. Nous en avons complètement conscience, nous sommes devenus des hommes.

Vivre au niveau de la conscience de culpabilité ne nous empêche pas de faire le péché, mais nous ne vivons pas le péché psychologiquement. Cela nous redonne une liberté spirituelle. Passer par les mystères douloureux est très important à cause de ce que ces mystères douloureux viennent réparer. Une fois que nous l'avons fait jusqu'à l'âge de dix, nous pouvons, la fois suivante, reprendre les deux premiers Je Vous salue Marie jusqu'à l'âge de dix ans, et les suivants jusqu'à l'âge de vingt ans. Il faut toujours reprendre au départ, car à chaque fois des choses nouvelles apparaissent.

³⁴ Remarque d'un auditeur.

Nous pouvons le faire pour nous, et nous pouvons le faire pour quelqu'un d'autre. Nous pouvons prier avec le Rosaire pour quelqu'un qui est en train de mourir en le reprenant année après année jusqu'à l'âge de 92 ans dans chaque mystère. Nous apprenons qu'au moment où nous l'avons fait, son visage s'est transfiguré dans la beauté et la splendeur. Et si quelqu'un vient de mourir, nous pouvons encore faire pour lui ce Rosaire d'anamnèse.

« *Le principe du chemin de croix de l'innocence divine est-il le même ?* ³⁵

- Le principe est un peu le même. Mais ce chemin de croix est une révélation privée, et dans toute révélation privée le récepteur met une partie de son travail (on considère que 30% des paroles d'une révélation privée viennent du récepteur). Il faut recevoir une révélation privée parce que Dieu a le droit de parler, mais il faut en même temps ne pas rentrer matériellement dans ce que dit une révélation privée et ne pas la suivre aveuglément. La révélation privée nous éveille, mais il faut revenir à l'Écriture, à la foi. Faire une règle de vie à partir d'une révélation privée est très grave. Nous faisons le travail sur la mémoire ontologique à partir d'une révélation privée qui nous indique de revenir à la mémoire initiale, mais nous faisons un travail de philosophie réaliste et un travail de théologie doctrinale pour vivre cela dans la foi, l'espérance et la charité. Si nous le vivons à partir de la révélation privée, cela devient humain et cela devient une méthode.

- *Tandis que là ce n'est pas une méthode ?*

- Le Rosaire n'est pas une méthode. Nous vivons le Rosaire dans l'union avec Marie. C'est cela, la foi. Jésus a voulu vivre cette union totale avec l'Immaculée Conception. Nous suivons Jésus partout où Il va. Jésus s'est fait mort pour nous sur la croix, Il a voulu à ce moment-là ne faire qu'un avec elle : « Le glaive te transpercera le cœur ». L'anamnèse appartient à la tradition de l'Église apostolique. L'anamnèse est très ancienne, et il est même dit dans l'Écriture de faire anamnèse, c'est-à-dire de donner nos péchés, les actes concrets que nous avons posés. Dès que nous sommes conscients des actes, nous commençons à rentrer dans la maturité.

Les prophètes servent à cela, et l'Esprit Saint a le droit de parler aujourd'hui. Refuser complètement les révélations privées reviendrait à refuser à Dieu le droit de faire pousser l'Église. Certains disent que la révélation est close avec le Christ ; ce n'est pas vrai, mais ce sont des charismes. Dieu parle, nous le recevons, mais en revenant à l'initial : la croix de Jésus, l'Immaculée au pied de la croix, la Résurrection de Jésus, le mystère de l'Assomption, en revenant à la foi. Les prophètes du Nouveau Testament nous ramènent à la fin des temps, et la fin des temps est le moment où Jésus meurt et ressuscite, il y a deux mille ans. Les prophètes de l'Ancien Testament (Isaïe le prophète, etc.) nous ramènent vers l'incarnation du Messie, sa rédemption, sa résurrection, et les prophètes du Nouveau Testament nous ramènent à la mort et à la résurrection du Christ vécues dans le corps immaculé de Marie, dans le corps immaculé du corps apostolique initial. Il est très important de revenir toujours à la racine qui est le sommet de la fin des temps : le Christ mort et ressuscité, la montagne sur laquelle Jésus se place pour dire les Béatitudes.

Je vous propose de prier ce Rosaire pour quelqu'un qui est blessé : voilà l'immense charité que vous pouvez avoir pour lui.

- *Pourrait-on faire exactement la même chose en lisant la sainte Écriture ?*

- Oui, tu peux le faire.

- *Par exemple en lisant la Genèse, ou en lisant l'Évangile de saint Jean, ou l'Apocalypse ?*

- Absolument. Mais comme la Vierge a donné à saint Dominique ce Rosaire dont les papes disent successivement qu'il est l'arme la plus puissante contre les effets du mal, je préfère personnellement prendre les mystères du Rosaire. Je suppose que la Parole de Dieu aura un effet qui va concerner ce que la Parole de Dieu concerne : la nourriture de notre foi.

- *Si on lit les 153 psaumes, il paraît qu'il n'y a pas un seul psaume qui ne corresponde pas à un état d'âme.*

- C'est ce que faisait chaque nuit saint Patrick, avec l'aide de ses deux diacres : il allait sur la petite montagne de l'Armagh, il se mettait dans le torrent glacé de manière à rester éveillé et il lisait les 150

³⁵ Question d'un auditeur

psaumes à la lumière des deux torches. Il voulait reprendre dans les 150 psaumes toutes les personnes qu'il avait vues, il faisait traverser les 150 psaumes à tous les péchés de chaque âme rencontrée.

C'est le travail de l'apôtre. L'apôtre n'est pas celui qui parle, mais celui qui évangélise dans la vie intérieure lorsqu'il reprend dans cette demeure de paix et qu'il accueille les multitudes dans l'union à Dieu, dans son innocence apostolique, dans cette sainteté, en corédempteur. L'apostolat est très intérieur. Si nous parlons à quelqu'un sans prier jusqu'à la racine de lui-même, de nous-mêmes et de ce qui s'est passé dans la rédemption entre l'Immaculée et le Christ, si nous n'associons pas cela très intérieurement dans la durée en persévérant et dans les actes, ce que nous avons dit pour le convertir ne sert à rien.

Pour revenir au Rosaire, il est important de parcourir chaque année de notre vie (ou de la vie de celui pour qui nous prions) avec l'Immaculée. Nous pouvons aussi prendre des tranches de vie : la conception, de la conception à la naissance, puis la période de la constitution du sentiment de culpabilité, puis la période de l'apparition de la conscience de culpabilité, puis l'âge de raison (de sept à dix-douze ans), cette période de la loi éternelle que nous avons regardé en détail l'année dernière ³⁶, puis la pré-adolescence, l'adolescence, la puberté, la troisième épreuve.

³⁶ Père Patrick.- L'éthique. Nous y regardons notre conscience morale en fonction des trois épreuves, l'éthique concrète, l'éthique de l'amour, ou comment notre amour va être d'une qualité humaine parfaite si nous le reprenons à partir des trois épreuves : l'épreuve de l'enfance (l'épreuve de la conscience d'amour, la loi éternelle), l'épreuve de l'adolescence et l'épreuve de la responsabilité dans un engagement d'état de vie.

VI

Grâce à la mystique de l'anamnèse, nous pouvons redescendre à tous les *analogé* des racines amères dans notre vie et en arriver à notre lien avec la paternité divine sous le visage paternel et maternel dans notre origine.

Se sentir pécheur et se savoir pécheur peut être très mauvais ou excellent : il faut donc savoir la différence entre la vraie vision de culpabilité sur nous et la fausse vision de culpabilité que l'on appelle sentiment de culpabilité. Ne faisons pas comme les psychanalystes, les psychologues ou les pédagogues du monde contemporain qui veulent supprimer tout ce qui peut ressembler au sentiment de culpabilité, en disant qu'il ne faut surtout pas culpabiliser, ce qui est vrai, mais ils oublient la conscience de culpabilité que nous voulons regarder très attentivement aujourd'hui.

« J'ai rencontré Iphigénie il y a un mois, et elle me déçoit profondément. Cela me met dans l'amertume. Pourtant ce n'est pas la faute d'Iphigénie, mais d'une réaction coupable vis-à-vis de ma mère, quand j'étais encore dans le sein maternel ou juste après ma naissance, réaction pour laquelle je dois demander pardon. »

Voir à quel point cela est exact, et comprendre que ce n'est pas Iphigénie qui nous déçoit profondément est très important. Une fois que nous l'avons trouvé, il faut l'offrir, pardonner à sa mère, se pardonner à soi-même et recevoir le pardon. Si nous remontons alors à partir de là avec l'anamnèse du Rosaire jusqu'à aujourd'hui, l'amertume disparaît sur ce type de relation (puisque ce type d'amertume n'a cessé de se reproduire tout au long des âges de notre vie).

« Ce n'est pas la faute d'Iphigénie, ni celle de David ou de Bruno, ni celle du coup de pied dans les fesses que mon père m'a donné quand j'avais trois ans, non, c'est encore avant, quand j'en ai voulu à Dieu. »

Dès notre premier instant, nous sommes conçus dans une relation très viscérale à Dieu (viscérale n'est pas juste, puisqu'il n'y a pas de viscères dans la première cellule), une relation très physique, biologique avec Dieu. Nous avons l'habitude que ce soit Dieu qui parle à travers ce qui nous est transmis. C'est pour cela que nous avons regardé l'ARN, transmetteur biologique. Lorsqu'il nous arrive, après le quarantième jour, des événements de non-amour, des vibrations de désir de non-existence de la part de nos parents, ces vibrations sont reçues dans le champ bio-électrique dont les réceptacles sont ces tARN. Nous avons l'habitude d'être biologiquement, vitalement en union avec Dieu, et d'un seul coup nous recevons un message paternel et maternel de non-amour. Face à cela, nous pouvons répondre par un choix de vie ou un choix de rejet de Dieu.

C'est toute notre relation à Dieu, toutes nos réactions face aux blessures profondes, qui vont se répercuter par écho jusqu'à aujourd'hui. L'amertume est là si nous ne sommes plus unis à Dieu dans un amour qui va jusqu'au point de vue biologique, jusqu'au cordial des cellules (plutôt qu'au mental des cellules selon Sri Aurobindo).

Lorsque nous nous offrons à Dieu et que nous offrons nos amertumes, nos tristesses, nos sentiments d'échec, et même nos péchés réels et bien concrets, il faut aller tout de suite jusqu'à la racine de ces indécidables que nous avons, ces mensonges que nous faisons : cette racine est que nous nous sommes détachés de Dieu, nous en avons voulu à Dieu.

« *Si nous devons faire une anamnèse pour une autre personne, faut-il le lui dire ?*³⁷ »

- Ce que je vous ai dit sur l'anamnèse la dernière fois était une confidence. Je vous ai dit que personnellement je faisais comme cela et que ça me convenait, mais je n'en fais pas une doctrine. Je pense que l'anamnèse du Rosaire est très belle, mais en même temps, puisque nous scrutons Joseph en ce moment, je suis sûr qu'il y a mieux. L'anamnèse du Rosaire se fait avec et par Marie, en prenant à pleines mains l'Immaculée Conception de Marie. Comprendons bien que l'anamnèse du Rosaire ne s'enseigne pas comme une doctrine spirituelle parce qu'il faut préalablement que la personne ait la foi

³⁷ Question d'une auditrice

et qu'elle soit capable de faire une anamnèse. Faire cet exercice spirituel de l'anamnèse est assez vertical. Faire une anamnèse par le Rosaire est encore plus compliqué.

Les exercices de saint Ignace réservent la première semaine à l'anamnèse. Certains disent que faire l'anamnèse revient à faire un examen de conscience général, l'examen de conscience de toute notre vie. Du temps de saint Ignace, ou même il y a un siècle, les gens avaient un très grand bon sens et n'étaient pas aussi perturbés que nous. Faire l'anamnèse demande une très grande intelligence, une très grande perspicacité. Or dans le monde d'aujourd'hui, hélas, nous sommes devenus très grossiers, et l'imaginaire prend une place beaucoup trop importante. Notre imaginaire est effervescent, à cause de l'image. L'électronique joue un très grand rôle (...) bioélectrique de notre information de conscience est permanente. A cause de cela, faire une anamnèse est devenu très difficile.

Nous commençons à faire une anamnèse en regardant depuis le matin jusqu'au soir, par tranches de dix minutes, à partir de quel moment nous avons dérapé. « Ton amour chaque matin me réveille » est une promesse de Dieu, et Dieu tient ses promesses. Chaque matin il y a un amour de Dieu, une fraîcheur, une unité avec Lui. C'est pour cela que nous demandons aux enfants de faire leur prière du matin. Même si nous n'en avons pas conscience, nous nous réveillons le matin avec une petite prière au Seigneur, même si elle n'est pas explicite. Si nous regardons attentivement ce qui se passe sur nous-mêmes quand nous nous réveillons, il y a toujours un sentiment d'unité à Dieu : « Ton amour chaque matin me réveille ». A partir de quel moment arrive le premier dérapage ?

Normalement, dans la spiritualité chrétienne, nous devons faire tous les soirs notre examen de conscience, et l'examen de conscience consiste à voir à partir de quel moment nous avons quitté l'union à Dieu, à partir de quel moment nous avons fait une première transgression, à partir de quel moment nous avons fait une première faute, à partir de quel moment nous avons fait le premier péché, à partir de quel moment nous sommes rentrés dans l'inimitié. Evidemment, si nous sommes allés jusqu'au péché au bout de la première heure, le démon nous laisse tranquilles tout le reste de la journée : il a gagné, nous sommes séparés de cette union initiale avec Dieu.

Depuis la résurrection du Christ, c'est encore plus fort chaque matin quand nous nous réveillons. Dans l'Écriture et en liturgie, « le matin » est le matin de la résurrection. Chaque matin, quelque chose de la résurrection nous est donné. Quelquefois nous naviguons au radar jusqu'à midi et la première faute qui nous sépare tout à fait de Dieu et qui nous met dans l'orgueil arrive vers une heure : c'est à nous de repérer ce moment. Si nous ne sommes pas capables de faire l'anamnèse d'une journée, comment ferons-nous l'anamnèse d'une vie toute entière ? Notre incapacité à discerner le moment où nous sommes sortis de l'union à Dieu prouve que notre perspicacité, notre radar, ne fonctionne plus.

C'est pourquoi il est délicat de dire : « Faites l'anamnèse par le Rosaire ». Par la grâce de Dieu, j'y ai été entraîné par des gens qui avaient une patience inouïe, qui m'ont suivi pour faire les exercices de saint Ignace et m'ont appris à faire l'examen de conscience.

Apprenons premièrement à faire l'examen de conscience du soir de la manière que nous venons de voir. Le soir, nous confessons ce que nous sommes, nous nous offrons de nouveau à Jésus, en repérant avant où nous L'avons quitté pour pouvoir le rejoindre, nous Lui demandons pardon et nous Lui demandons surtout l'absolution, mystiquement. Il faut vivre de la communion spirituelle avec l'Eucharistie, et vivre de l'absolution mystique tous les soirs. Grâce à cela, quand nous allons nous confesser au prêtre dans le sacrement, nous apportons une matière au sacrement (tandis que si nous n'apportons pas une matière au sacrement, il n'y pas de sacrement).

- *Quand nous nous apercevons tout de suite de notre dérapage et que nous faisons des actes d'adoration, nous retrouvons l'union à Dieu ?*

- Oui, je l'espère. Il faut savoir que si nous menons une vie courante, c'est comme cela que ça se passe, ordinairement. Bien sûr, nous pouvons nous reprendre l'après-midi, ne serait-ce que parce que quelqu'un nous a rencontrés. Après ce moment où nous avons prié, nous reprenons dans notre examen de conscience le dérapage suivant (mais le plus important est le dérapage initial).

Les exercices de saint Ignace nous font faire pendant trois jours par une première méthode, par une seconde méthode, par une troisième puis une quatrième méthode (une demie-heure par méthode), l'examen de la journée. Les trois jours suivants, les exercices portent sur l'examen de conscience sur les péchés sur un mois. Si nous y arrivons, l'exercice spirituel suivant est l'examen général, en redescendant jusqu'à l'origine de notre vie et en remontant avec le Rédempteur. La confession arrive

après. Le père spirituel qui nous donne les exercices de saint Ignace est là pour vérifier que nous sommes vraiment allés jusqu'au fond de l'anamnèse (sinon, nous ne pouvons pas faire les exercices suivants). Certaines personnes n'entament les exercices de la deuxième semaine qu'au bout de vingt jours. Nous voyons bien que ce n'est pas automatique !

Pour faire l'anamnèse du Rosaire, il faut être capable, premièrement, de faire une anamnèse, et deuxièmement, de vivre du Rosaire de manière contemplative. Vivre de Marie à travers les mystères du Rosaire de manière contemplative revient à se plonger entièrement dans les eaux de la piscine de Lourdes : « Je suis l'Immaculée Conception », manger l'herbe et boire à la source boueuse. Pendant quinze jours la Vierge demande : « Faites-moi la grâce de venir ici pendant quinze jours pour me voir » : les quinze mystères du Rosaire. Nous sommes invités par Marie à venir voir l'Immaculée Conception en elle-même : c'est le Rosaire.

Alors nous prenons un chapelet dans les mains, il le faut. Si par persécution on nous arrache le chapelet, servons-nous du sens du toucher qui est récapitulateur de tous les sens externes. Sans notre corps, nous ne pouvons pas vivre de manière contemplative du mystère du Rosaire. Autrement dit, il faut que notre corps, à travers nos sens externes, soit mobilisé. Et pour que notre corps ne soit pas mobilisé sur des choses extérieures mais sur le mystère de l'Immaculée Conception, nous occupons notre corps avec le chapelet.

Notre imagination est mobilisée. Dans la deuxième semaine des exercices de saint Ignace, nous apprenons à mobiliser l'imaginaire et la mémoire, parce que ce sont des puissances de perturbation de la vie intérieure. Pour mobiliser l'imaginaire (pour qu'il ne vienne pas nous perturber à cause des fantômes, des distractions), avant de commencer le mystère, nous prenons quinze secondes pour localiser l'endroit, imaginer le lieu (la petite maison de Nazareth), entendre les voix du coq, de l'âne, du chien, de l'oiseau, entendre le silence de la prière de l'Immaculée, la petite Marie, entendre la discrétion extrême de Joseph qui essaie de ne pas faire trop de bruit pour ne pas déranger, sentir cette délicatesse du père, voir les meubles très sobres, voir la lumière tamisée... Nous nous mettons dans le contexte, nous vivons dans ce contexte, et nous gardons cela. Ce n'est pas spirituel, mais l'imagination est mobilisée.

Notre mémoire est aussi mobilisée. La mémoire est le rythme : nous nous rappelons ce qui est avant et ce qui est après. Dans notre vie sensitive, quelque chose est en rythme avec les ondes alpha (dix pulsations par seconde), les ondes bêta (vingt-cinq pulsations par seconde dans le névraxe), le rythme respiratoire, le rythme cardiaque. La mémoire est ce métronome extraordinaire de ce qui vient d'avant et ce qui va après l'instant présent. La mémoire est mobilisée parce que nous apprenons, nous connaissons par cœur ce qui vient après : après je, vous, après vous, salue, après salue, Marie. Nous connaissons par cœur le Notre Père, Je vous salue Marie. Il ne s'agit pas de dire : Notre Père..... qui es aux cieux (en imaginant les cieux)..... Non, sauf si nous disons le Notre Père dans l'oraison. Le but du Rosaire n'est pas de penser les paroles que nous prononçons (mais si nous le pensons, tant mieux), le but du Rosaire est de mobiliser la mémoire. La mémoire n'est pas spirituelle. Deux ans après, le chien se rappelle le coup de pied reçu, et l'âne s'en rappelle cinq ans après. Nous disons donc les Je vous salue Marie, tout simplement, sans nous culpabiliser parce que nous ne pensons pas à ce que nous disons.

Passons sur le sens commun, dont nous avons aujourd'hui une très faible conscience, et la cogitative (l'intuition, l'estimative) dont nous situons très mal l'exercice. La cogitative permet de sentir l'ambiance, le côté un peu préternaturel du mystère. L'Immaculée pressent que dans un instant il va se passer quelque chose, elle est disponible. L'estimative, la cogitative est animale : avant un orage, les chiens aboient. Pour mobiliser la cogitative, nous essayons de comprendre le fruit qui correspond à ce mystère. Je sens que le fruit du mystère de l'Annonciation est la disponibilité, la pauvreté, l'accueil de la volonté de Dieu. Ce ressenti est animal mais il est humain aussi : il faut sentir ce lien.

Ensuite, les puissances de la vie spirituelle humaine sont aussi mobilisées :

Le cœur est mobilisé : nous sommes appelés à la communion des personnes et à faire l'unité des deux en une seule chair, cordialement. Nous aimons Marie, et donc nous faisons une seule chair avec elle ; ce que nous vivons en ce moment, nous le vivons avec elle. A ce moment-là nous commençons le Notre Père et les dix Je vous salue Marie (mais ces quinze secondes d'arrêt avant sont nécessaires).

Une fois que le cœur, la mémoire, l'imagination, la cogitative et le corps sont mobilisés, nous pouvons avec elle contempler le mystère : l'intelligence contemplative est mobilisée pour la contemplation du mystère de la Très Sainte Trinité, la perception de la présence différente du Père dans ce mystère, du Verbe dans ce mystère et de l'Esprit Saint dans ce mystère.

A quoi sommes-nous attentifs pendant la récitation du Rosaire ? Nous pouvons être entièrement mobilisés parce que notre cœur est fixé dans l'unité avec Marie, notre mémoire est mobilisée, les angoisses ne vont pas venir à cause du facteur qui va sonner, nous ne sommes pas perturbés par des fantômes puisque l'imagination est mobilisée, ni par des pensées puisque notre cogitative et notre raison sont mobilisées.

L'âme du Rosaire est de contempler ce que Marie a contemplé de la Très Sainte Trinité à travers ce mystère-là. Il nous est demandé de percevoir, de vivre ce qu'elle a vécu spirituellement, de manière contemplative. La Vierge a dit à Garabandal qu'un Rosaire sans la contemplation des mystères est comme un corps sans âme : un cadavre. Si nous passons dans le premier mystère de cette manière-là, même si cela n'a duré qu'un dixième de seconde, nous sommes passés sur le premier échelon de l'échelle de Jacob, nous pouvons passer sur le second échelon, jusqu'au quinzième. Quand nous avons vécu les quinze mystères et que nous arrivons au sommet du quinzième mystère, si nous restons quelques minutes ou une demi-heure dans le silence, nous faisons l'expérience sans aucun mélange du don de sagesse : il n'y a plus que l'Esprit Saint.

Donc : 1. être capable de faire une anamnèse, et 2. savoir dire un Rosaire

Si nous sommes capables des deux, nous pouvons dire le Rosaire de l'anamnèse pour quelqu'un d'autre. Mais avant de le dire pour quelqu'un d'autre, disons-le pour nous. Il est bien de prendre le plus gros poids de notre vie, de l'engloutir dans le cœur immaculé de Marie et de reprendre avec elle l'ascension dans les quinze mystères. Au bout des quinze mystères, nous expérimentons alors l'esprit de piété, la miséricorde. L'anamnèse du Rosaire est de prendre tout ce que nous avons vécu, par exemple depuis la conception jusqu'à l'âge de dix ans : de la conception à la naissance, en poussant pendant la première dizaine jusqu'à l'âge de dix ans, puis en reprenant à la conception et en poussant jusqu'à l'âge de dix ans pendant le mystère de la Visitation dans la contemplation mariale du mystère de la Très Sainte Trinité, qui communique l'allégresse de l'Esprit Saint dans la vie communautaire.

Une fois que nous l'avons fait pour nous sur toute la circulation de notre vie, nous pouvons reprendre avec le Rosaire la vie de quelqu'un qui agonise. C'est une des plus belles choses que nous puissions faire. La personne reçoit une grâce sensible de transfiguration.

Mais c'est une confiance, et je n'en ferai pas une doctrine. Et ce n'est pas une technique, il faut vraiment que le Seigneur nous en donne la grâce. Mais si nous demandons à Jésus et à Marie cette grâce, ils nous la donnent.

J'ai apporté aujourd'hui le texte où Sainte Thérèse d'Avila décrit comment elle voit une âme en état d'union initiale, d'innocence avec Dieu, ce qui s'est passé pour chacun de nous dans notre état biologique de conscience dans notre première cellule. Nous avons tous vécu cela, et cet écho est éternel en nous, indéradicable, continu.

« Tandis que Thérèse d'Avila se sentait pressée de ce désir de voir la beauté d'une âme en union à Dieu dans l'innocence, elle reçut l'ordre d'écrire sur l'oraison. La veille de la fête de la Sainte Trinité, tandis qu'elle était à se demander comment elle pourrait écrire, quelles idées elle pourrait placer pour fonder ce traité sur l'oraison, Dieu qui dispose de tout avec sagesse exauça son désir initial. Pour lui donner le plan de l'ouvrage, Il lui montra un magnifique globe de cristal en forme de château ayant sept demeures. Dans la septième demeure placée au centre se trouvait le Roi de Gloire brillant d'un éclat merveilleux dont toutes ces demeures jusqu'à l'enceinte se trouvaient illuminées et embellies. Plus elles étaient proches du centre, plus elles baignaient dans cette lumière de gloire. Tandis que la sainte Mère s'émerveillait de cette beauté résidant au centre de l'âme lorsqu'elle est dans l'état d'innocence de grâce, elle voit d'un seul coup ce qui se passe avec l'héritage du péché originel. »

³⁸ Dans cet état d'innocence toute pure au moment où Dieu crée notre âme dans une petite cellule, le Verbe illumine tout homme au moment où il vient dans ce monde (Prologue de l'Évangile de saint Jean, chapitre 1, verset 1). Il y est installé et Il n'en partira plus. Mais en même temps, nous sommes biologiquement attachés à notre père et à notre mère, le sang de notre mère circule, et l'héritage du péché originel se transmet par le corps (ce n'est pas un héritage moral). Nous sommes tous bâtis sur cette extraordinaire gloire, c'est enraciné dans notre biologie, et cela explique plus notre biologie que toutes les découvertes de biologie : c'est le secret de notre vitalité biologique et spirituelle dans le corps.

« La lumière disparut soudain. Alors, sans que le Roi de Gloire ne quitte cette demeure septiforme, le cristal se couvrit d'obscurité, il devint noir comme du charbon, répandit une insupportable odeur et aussitôt les bêtes venimeuses qui se trouvaient à l'extérieur de l'enceinte reçurent la liberté de pénétrer à l'intérieur même du château. »

Dans le cristal aux sept demeures. Notre innocence est crucifiée. Voilà notre origine. Tout le problème de l'oraison va être de permettre à Jésus de nous faire pénétrer dans la première demeure, puis la deuxième demeure, la troisième demeure, pour le rejoindre au centre et être à nouveau entièrement repris dans l'union de chair glorieuse avec sa présence glorieuse et trinitaire au fond de nous, où Il ne nous a jamais quittés. La sainteté demeure, parce que la sainteté ne vient pas de nous. Nous permettons à Jésus d'enlever, de ne plus être liés aux serpents venimeux, de ne plus être liés à l'obscurité, de ne plus être liés au goudron, et de faire au fond que ce soit Jésus Lui-même qui prenne ce goudron pour le faire brûler dans la lumière de la résurrection. Et avec Jésus sauveur, Jésus ressuscité, nous reprenons toutes nos crucifixions, toutes nos plaies, toutes nos amertumes, toutes nos racines amères, nous les faisons brûler dans le mystère de la résurrection, pour pouvoir rentrer dans la première demeure, puis la deuxième, troisième, et à mesure nous ré-atteignons notre origine avec la gloire de Dieu ressuscité qui est évidemment beaucoup plus grande, beaucoup plus divine, beaucoup plus lumière que cette gloire initiale qui en fait est une lumière de transfiguration assez semblable à celle du Tabor. L'origine fait conjindre la gloire de la résurrection à la gloire du Tabor, et entre les deux se trouvent nos péchés, nos souffrances, nos limites.

Nous en étions arrivés aux conséquences psychologiques de la conscience de culpabilité.

Nous savons que nous avons fait des choix de mort profondément, que notre liberté est très loin d'être esclave de la gloire de Dieu, et du coup nous avons ce sentiment de culpabilité qui nous donne l'impression que nous sommes des êtres détestables, que nous ne sommes pas aimables : c'est la fausse culpabilité qu'il ne faut pas accepter. Il vaut mieux accepter la conscience de culpabilité qui ouvre sur la vérité, sur la réalité. A travers l'angoisse qui est au fond de nous, nous n'en déduisons pas que nous sommes des êtres lamentables et repoussants. Non, le fond de notre âme, notre vie, notre être, sont une splendeur, et le Christ y rayonne : nous sommes les trésors métaphysiques du Seigneur, nous sommes la pupille de son œil. Cette angoisse doit nous faire pénétrer dans la réalité, et cette réalité est que ce trésor est caché par cette obscurité qui est venue et qui fait que nous sommes porteurs du péché personnel et communionnel. Grâce à la conscience de culpabilité, il faut revenir à cette réalité. La conscience de culpabilité nous permet de prendre l'angoisse pour voir le péché tel qu'il est, comme une voie d'accès à la glorification du Christ créateur et illuminateur de tout homme venant en ce monde.

Si nous la vivons à travers la conscience de culpabilité, l'angoisse est une grâce, une porte ouverte à la vie spirituelle, peut-être la seule porte qui nous ouvre sur la vie spirituelle. La conscience de culpabilité nous oblige en même temps à descendre dans cette angoisse de venir à la lumière. D'un seul coup nous voyons que ce n'est pas l'autre qui est un monstre, mais nous-mêmes qui avons refusé notre Père, et notre père en Dieu. Nous voyons que nous avons participé activement par des choix, même quand nous étions tout petits. Cette angoisse dans laquelle nous acceptons de rentrer, parce que venir à la lumière est toujours voir notre péché dévoilé, cette angoisse ne demeure pas, elle va céder au moment de l'aveu.

³⁸ Cassette n°7

Le sentiment de culpabilité nous fait rentrer dans la point de vue spirituel de la conscience de culpabilité. L'angoisse nous met dans des automatismes qui sont des systèmes de défense (« ce n'est pas moi », « ce n'est pas ma faute », « ce n'est pas grave »), dans des agressivités, dans des colères. Parce que nous acceptons de descendre dans l'angoisse, cette agressivité ouvre sur l'exercice de la conscience de culpabilité. Dans la conscience de culpabilité, nous acceptons de redescendre dans cette angoisse qui va céder dans l'aveu. Grâce à l'aveu, nous faisons l'expérience de la miséricorde de Dieu. D'une certaine manière, l'angoisse est très précieuse !

Allons-nous accepter de voir notre péché, ou allons-nous refuser de voir notre responsabilité ?

Si nous refusons de voir notre responsabilité, nous allons rentrer dans des aspects négatifs de la conscience de culpabilité qui sont beaucoup plus destructeurs que les aspects négatifs du sentiment de culpabilité. Si nous refusons dans la conscience de culpabilité d'assumer la responsabilité de nos actes, de nos gestes, de nos paroles, d'être raisonnables, spirituels, respectueux, il va y avoir tout un aspect négatif, la folie, la psychose, des mécanismes de relations fusionnelles et toute une confusion intérieure. C'est très parlant pour nous, puisque nous sommes tous là-dedans, hélas. Mais le but pour nous est de découvrir l'aspect positif de la conscience de culpabilité pour en finir avec cette erreur grossière. L'aspect positif est d'accepter de voir notre péché de l'intérieur, en face.

Si nous refusons de voir notre péché, notre conscience de culpabilité va être enfouie et va mener sur une intensification et un débordement de l'angoisse qui va augmenter la tendance à l'agressivité induisant une relation de dépendance avec celui que nous agressons (nous essayons de réparer en essayant de lui plaire), induisant une habitude de perte d'identité (« je ne suis plus le maître de la maison », « je ne suis plus le maître de moi-même », « je ne suis plus l'époux de ma femme », « je ne suis plus le fils de Dieu »), une immaturité, une irresponsabilité.

Si la conscience de culpabilité se refuse par ailleurs à s'avouer, à se confesser, cela engendre la folie et les psychoses. Il n'y a pas de psychose sans refoulement et enfermement de la conscience de culpabilité. Il faudrait que les médecins qui s'occupent de la folie psychotique se rendent compte qu'il y a vraiment un problème spirituel (et pas seulement psychologique), un problème d'inhumanité volontaire. Attention, ce ne sont pas toutes les psychoses : certaines psychoses sont induites par des lésions organiques et des déficiences organiques dans les mécanismes cérébraux, à cause de la vieillesse. Les médecins n'ont aucun discernement entre le point de vue psychique de l'âme et le point de vue pneumatique de l'âme, et ils emploient le même mot, psychose, alors que cela n'a rien à voir. Certaines psychoses sont issues de l'information génétique d'origine : dans le génome originel est inscrite la psychose qui va se déclencher à l'âge de cinquante ans.

Cela entraîne aussi la confusion intérieure. Puisque nous refusons d'accepter cette angoisse et de voir ce qu'elle nous dit de nous-mêmes, nous allons mettre en avant notre sentiment de culpabilité dans une de ses dérivées : boulimie, onanisme... Tandis que si nous confessons l'acte : « C'est vrai Seigneur, je suis désolé, je te demande pardon », si nous confessons les pensées, qui sont les actes premiers de l'homme, il n'y aura pas cette confusion intérieure par laquelle nous refusons de voir ce que nous sommes, cette extraordinaire merveille de Dieu absolument pas conforme dans ses actes à ce qu'elle est. Si nous refusons de voir que nous sommes les responsables, à cause de cette confusion intérieure, nous ne savons pas où nous sommes, nous ne savons pas quoi faire, nous faisons des bêtises, nous sommes indécents, irrespectueux.

Le tout se réalise à cause d'un système de défense où nous refusons d'accepter l'angoisse liée à cette conscience de culpabilité non avouée. Ces défenses sont liées à cette peur d'être responsable, d'être raisonnable, d'être spirituel, d'être bien, d'être un saint.

Ce système de défense provoque plusieurs types de comportements :

L'agressivité. Avons-nous des sentiments d'agressivité en nous ? Si cette agressivité nous fait trop peur, elle va elle-même être refoulée par des comportements de justification, d'accusation et de condamnation : « Mais il m'énerve, il est fou » (ce n'est pas moi !). Nous comprenons pourquoi Jésus dit : « Ne jugez pas, faites vous miséricorde à vous-même et du coup vous ne jugerez pas ». Nous justifier revient à refuser la miséricorde, et du coup nous jugeons, nous condamnons l'autre.

La scotomisation, la cristallisation, le déplacement, le rêve, l'illusion, la fuite, le délire, le déni, la résignation et la sublimation sont les autres comportements.

La scotomisation est un oubli : nous oublions que nous avons mis un voile sur notre responsabilité, nous oublions complètement certains événements et certains de nos actes. Ce mécanisme de défense lié à l'angoisse et à la perte d'identité est impressionnant.

La cristallisation nous fait mettre la responsabilité sur un événement. « Depuis que je suis marié, rien ne va plus » : ce n'est pas le mariage qui est fautif, mais nous-mêmes. « C'est la faute de la communauté » ou « moi, je vivais la prière, j'étais très uni avec Dieu, avec Marie, et depuis que je suis dans ce groupe, ça ne va plus ». Mais ce n'est pas la faute du groupe, ni la faute de la communauté.

Le déplacement. « J'ai un problème avec l'autorité, ou plus exactement l'autorité a un problème avec moi » : j'ai déplacé sur l'autorité un problème que j'ai avec mon père. Et si le problème est avec ma mère, je refuse la société, la communauté, la famille, l'Eglise. En réalité, j'ai un problème avec la providence de Dieu. J'étais si bien dans cette innocence du Verbe de Dieu illuminant tout ce que j'étais, me donnant cette espérance d'amour ; et en même temps l'héritage du péché est venu, j'en ai voulu à mon père, c'est-à-dire Dieu, j'en ai voulu à ma mère, c'est-à-dire à cette providence, qui m'a quand-même porté pour continuer à vivre et à lutter avec Lui, avec sa grâce. « Je sais que j'ai un problème avec mon épouse, avec ma belle-mère, avec la communauté, avec l'Eglise », mais en réalité c'est ma relation avec la providence de Dieu sous le visage de ma mère que j'ai haïe.

L'imagination joue avec le rêve, le délire, l'illusion, la fuite.

L'intelligence réagit par le déni. Nous pouvons aider autrui en lui mettant en face son déni. « Dis-moi en ce moment, tu n'as pas l'air d'aller. » - Moi ? je vais très bien (ce n'est pas du tout pareil quand nous ne voulons pas livrer un secret à une personne indiscreète). Nous sommes convaincus que nous ne sommes pas concernés : « Nous sommes vraiment dans un monde athée. » - Moi, je ne suis pas athée, je suis un vrai croyant, aucun problème du côté de la foi, je crois bien qu'il y a quelque chose qui existe. » Le déni est facile à repérer.

La grande mystique de la résignation est la mystique du karma. L'hindouisme est vraiment la religion de la résignation. Cette mystique refuse la spiritualisation de la conscience intime de l'homme par rapport à sa faute. En mettant en plus cela sur une faute qui est dans une vie antérieure, nous dégageons du sentiment de culpabilité et nous recouvrons la conscience de culpabilité dans la résignation. Mais je n'hésite pas à dire que ce n'est pas vrai. Tous les hindous ne font pas comme cela : certains passent par là, atteignent le samadhi sans racine, touchent par la mémoire ontologique cette innocence, et une fois qu'ils ont atteint cette innocence, au lieu de rester dans ce coma continu, reviennent à la vie et essaient d'aimer leur prochain et de vivre de la miséricorde. Au moins la moitié des *jivan mukta* reviennent vers l'amour de Dieu et du prochain : à partir de la mémoire ontologique, ils reviennent dans une vie d'amour et de contemplation. Ceux qui ont atteint, ne serait-ce qu'à titre de flash, ce toucher de l'innocence absolue qui est en nous en pleine certitude, physiquement, en rentrant dans les circuits d'un mode de vie qui est hors du spatio-temporel dans la lumière, reviennent à partir de là dans la vie et comprennent qu'il faut un Rédempteur, qu'il faut être miséricordié, qu'il faut aimer, qu'il faut contempler Dieu dans son prochain.

La sublimation est également un problème d'identité personnelle. Elle est un oubli de notre vocation. Nous idéalisons un type de vie pour échapper à notre vocation, à partir d'un refus de notre vocation qui est dans la mémoire ontologique. Le Père Maître des novices est là pour discerner si la personne qui arrive se présente à la vie monastique parce qu'elle idéalise la vie monastique comme un refuge par peur du parent du même sexe que lui (si nous avons eu longtemps peur du parent du même sexe que nous, nous n'avons pas pu nous situer par rapport à lui dans notre identité personnelle). Il est facile de voir si c'est une sublimation ou si c'est notre vocation.

Nous avons vu aujourd'hui la négativité de la réaction par rapport à l'angoisse dans la conscience de culpabilité :

La relation fusionnelle : nous régressons en fusionnant avec un type de comportement qui n'est pas le nôtre, qui n'est pas celui de notre rôle, de notre fonction, de notre identité personnelle.

La folie et les psychoses : nous rentrons dans l'irréel jusqu'à la folie et la psychose.

La confusion intérieure, qui est une indifférenciation du sentiment de culpabilité et de la conscience de culpabilité et qui se repère en nous si elle existe par tous ces comportements, dont le déni (« moi ? pas du tout ! »)

La conscience de culpabilité sera positive si nous acceptons de remonter face à la réalité de notre responsabilité et si nous acceptons de venir à la lumière, de descendre dans l'acte qui exprime notre responsabilité et de l'avouer de manière crue en toute loyauté et sans détour.

« *Je ne comprends pas le lien entre l'angoisse et la conscience de culpabilité.* »³⁹

- Le sentiment de culpabilité est un sentiment psychologique. Nous nous sentons honteux et lamentables. Si nous rentrons au fond, nous nous apercevons que c'est plutôt un sentiment d'angoisse qu'un sentiment de honte qui est en-dessous, et cette angoisse nous ouvre sur la réalité : finalement, nous ne sommes pas du tout honteux, nous sommes une merveille de Dieu, un fils de Dieu, une créature divine appelée à la sainteté mais qui a posé un acte. L'angoisse nous ouvre sur la conscience de culpabilité.

³⁹ Intervention d'un auditeur

VII

« Ce n'est pas moi » : si nous ne voyons pas que c'est notre responsabilité et notre faute, cela veut dire que nous n'avons aucune conscience de notre faute, que nous vivons seulement au plan psychologique, dans la dimension animale de notre intelligence, et nous sommes des névrosés qui compensons par des habitudes boulimiques, hypertrophiques, etc, qui rentrons dans les dérivés, qui nous cachons comme l'autruche sans voir notre responsabilité.

Nous avons vu que le sentiment de culpabilité donne l'angoisse. Les gens angoissés sont des gens qui ont dit à un moment : « Ce n'est pas moi, c'est l'autre ».

« *C'est là-dessus que les psychiatres jouent.* »⁴⁰

- Oui, les psychiatres jouent sur le sentiment de culpabilité. Quand nous allons voir un psychothérapeute, il veut essayer de positiver le sentiment de culpabilité, mais nous ne sortons pas du sentiment de culpabilité. Le thérapeute ne va pas dire : « Pardon, c'est votre responsabilité » et il va enfermer par la positivité en montrant que finalement : « C'est vraiment votre père, c'est vraiment votre mère, c'est vraiment votre mari, c'est eux qui sont responsables ».

Nous pouvons positiver par l'agressivité. Nous mettons à jour l'angoisse par la psychothérapie et nous essayons de la positiver par l'agressivité : « C'est la faute de ton père, alors tu es prié de castrer ton père, il faut que tu coupes le cordon ombilical avec ta mère, et en faisant cela, tu retrouves ta personnalité. » Mais nous restons dans une harmonie de la personne qui est psychologique et qui se noue en son centre dans le sentiment de culpabilité. Avoir une vie dont le noyau est le sentiment de culpabilité fait des gens terriblement malheureux. Et sans le savoir (sans doute, je l'espère) les psychologues enferment les gens dans le sentiment de culpabilité.

Les fois précédentes, nous avons vu que si le sentiment de culpabilité, qui dérive toujours sur une angoisse, est assumé spirituellement, si nous acceptons de regarder par la mémoire et par l'intelligence qui nous remet en situation (non pas telles que nous voyons les choses à partir de maintenant, parce que c'était la semaine dernière, ou il y a dix ou trente ans), si nous nous remettons en face de l'événement en question, événement blessant, événement destructeur, événement d'échec, événement de trahison, événement de maladie ou de mort (les cinq types d'évènements qui construisent le sentiment de culpabilité, la faute au fond de nous), si nous nous remettons en face de cette réalité-là, debout, en l'assumant, à partir de cette angoisse, notre conscience de culpabilité apparaît : nous devenons responsables. Nous sortons alors d'un noyau central qui est psychologique et nous commençons à rentrer dans un noyau qui est celui de la conscience de culpabilité, nous commençons à devenir des hommes, un petit peu. L'animal n'a pas de conscience de culpabilité. Nous commençons à être un petit peu au-dessus du chien, un petit peu au-dessus de la grenouille, légèrement au-dessus de l'albatros.

Nous avons vu la dernière fois que si nous acceptons de regarder la chose en face, de la reprendre dans notre responsabilité et de la ré-assumer, elle refait mal, et si nous n'aimons pas trop cette nouvelle redondance, cette conséquence seconde au niveau de l'apparition de la conscience de culpabilité, et si nous refoisons ce mal second, les réactions négatives à la prise de conscience apparaissent, comme nous l'avons vu la dernière fois. Rappelons, pour ceux qui n'étaient pas là, la réaction négative principale qui est le déni, puis le déplacement, la fuite, le délire, la psychose, la résignation, la sublimation.

Du côté de l'intelligence, le déni (« Moi ? pas du tout ») est le refus de cet écho, lorsque nous reprenons conscience de l'écho que cela peut avoir une deuxième fois. Quand nous avons eu une plaie et que la plaie s'ouvre à nouveau, comme la peur s'y adjoint, ça peut être plus douloureux.

Du côté de la volonté, la résignation est une réaction négative de la conscience de culpabilité, un blocage pour ne pas revoir la réalité en face : « Il n'y a rien à faire, c'est comme ça, c'est fini », pour éviter d'assumer de manière humaine notre responsabilité. « Qu'est-ce que tu t'occupes encore de cette

⁴⁰ Remarque d'une auditrice

affaire ? C'est fini, il faut se résigner. » Celui dont le cœur est encore vivant répond par la résignation. Mais attention : toute réaction négative face à la conscience de culpabilité s'approche de la folie, de la psychose. Les psychologues disent que la psychose est inguérissable, et nous essayons justement de voir comment elle peut être guérie.

Les résultats des réactions négatives sont au nombre de trois :

La relation fusionnelle, par laquelle nous nous identifions à un autre personnage. Par exemple : « Je ne veux plus assumer l'échec de mon premier mariage, qui est mon choix d'homme, et il faut absolument que je retrouve une autre épouse. » Le divorce est toujours une réaction de dérive par rapport à la conscience de culpabilité. Celui qui a donné pour toute sa vie et qui divorce réagit négativement, et le remariage est un début de psychose, une sublimation. L'échec est trop difficile à assumer et il fusionne dans un autre personnage : il n'est plus l'époux de sa première femme, il est l'époux de quelqu'un d'autre.

Une autre a eu des échecs avec sa sexualité personnelle, ou avec son père, avec sa mère, ou à la maternelle avec un petit garçon dont elle était folle amoureuse et qui lui a donné un coup de poing dans la figure. C'est oublié depuis longtemps, mais d'autres échecs ont réveillé ce premier échec, et elle a peur du mariage. Elle n'a jamais pardonné à ce petit garçon et elle ne s'est jamais pardonné cet échec, ni les nouveaux échecs. Ayant peur du mariage, elle idéalise dans la fuite la vie humaine consacrée. C'est une psychose.

Freud dit que tout le phénomène religieux est un phénomène de sublimation psychotique. Le sur-moi s'explique par la sublimation, or le sur-moi est tout le domaine religieux. Toute la vision de l'homme responsable de Freud, de Jung et de toute la philosophie analytique est de regarder la réaction négative par rapport à la conscience de culpabilité qui structure métaphysiquement le cœur de l'homme. Nous voyons bien que ça ne va pas. Cette structure est construite par eux, et il y a quelque chose de vrai, mais c'est la réaction négative. La sublimation fait partie de ces réactions négatives. Mais ce n'est pas tous ceux qui ont la foi et qui vont à l'église qui sont dans des réactions négatives. Et si c'était Jésus qui avait saisi leur cœur ? « L'amour du Christ m'a saisi, j'ai été saisi par Jésus, je ne peux plus le quitter. » Ce n'est pas de la sublimation, mais une expérience que Freud n'a jamais faite. Freud pense qu'elle n'existe pas, et il n'a jamais vu un de ses malades qui ait connu cette expérience. Dreverman ne recevait dans son cabinet que des prêtres et religieuses qui étaient dans un état psychotique ou névrotique. Il n'a jamais vu quelqu'un qui a été saisi par le Christ, et c'est pour cela qu'il rejette l'institution sacerdotale en disant que ce sont des gens qui cristallisent dans la sublimation leur refus d'être responsables. Nous ne pouvons pas construire une vision réaliste de la vie religieuse par la psychanalyse. La psychanalyse est incompétente, son seul matériel de laboratoire pour comprendre est constitué de malades. Nous ne pouvons pas regarder la réalité de quelqu'un qui est sain par ceux qui ont raté. Pour savoir ce qu'est la santé, il faut regarder comment ça marche quand on est en bonne santé. C'est Hegel qui a déclaré qu'on ne pouvait voir une chose que par sa négative, et aujourd'hui, en occident, nous dépendons tous de Hegel. Aristote, lui, dit qu'on ne peut comprendre une chose que dans ce qu'elle est positivement, réellement, expérimentalement. Hegel dit : « Non, c'est par la négation qu'on avance » : c'est le primat de la négation pour être intelligent, et dans tous les séminaires, Hegel a primé pendant quarante ans, jusqu'aux années quatre-vingts. Il faut admirer tous ces prêtres qui célèbrent l'eucharistie et qui restent fidèles alors que leur intelligence a été abîmée au point qu'il est impossible pour eux de vivre en pleine conscience ce qu'ils font. Cela prouve que Jésus a pris leur cœur. Mais comme ils ne sont pas en phase intellectuellement, la lumière ne sort pas de leur visage. Ce sont de vrais prêtres et il faut les admirer : c'est là où le prêtre est le plus victime, et donc là où il est le plus prêtre.

Enfin, la confusion intérieure fait que le sentiment de culpabilité et la conscience de culpabilité semblent la même chose, nous revenons dans la réaction animale, nous ne comprenons plus quelle est notre responsabilité face à la faute et tout se ramène à une seule et unique angoisse. Une confusion se fait en nous entre la dimension spirituelle et la dimension psychologique.

« Oh c'était fort, j'ai eu une expérience spirituelle extraordinaire ! »

- Pourquoi était-ce spirituel ?

- Je ressens le Seigneur tellement fort !

- Mais si tu le ressens, c'est psychologique.

Il est vrai que la présence de Dieu provoque un écho dans notre sensation, mais ce que nous ressentons est seulement l'écho et ce n'est pas spirituel. A cause de cette conscience de culpabilité refoulée dans la négative, nous ne sommes pas capables d'éprouver, de voir le centre de l'écho qui est spirituel. Quelqu'un qui est personnel, contemplatif, est très content s'il sent l'écho, mais il le méprise : il voit et il éprouve davantage le point de vue spirituel qui, lui, est insensible. Il voit cette vérité de lumière totalement insensible et c'est de cela qu'il se réjouit.

Nous pourrions très bien imaginer qu'avec des magiciens, des médiums, etc., une hostie non consacrée illumine dans la splendeur toute une pièce, mais il n'y a pas la présence du Seigneur. Par contre, Il est présent dans une hostie qui n'éclaire rien du tout. Normalement, un chrétien doit pouvoir reconnaître la présence réelle dans une hostie, et cela ne se fait pas à ce qu'il ressent : il reconnaît le cœur de son cœur, il reconnaît son Messie, il reconnaît son Créateur, il a une intimité avec Lui qui fait qu'il sait s'Il est là ou pas.

C'est là que nous savons si quelqu'un vit au niveau animal ou au niveau spirituel, humain. Un jour un prêtre voulait vérifier si ce qui arrivait à sainte Catherine de Sienne était de la sorcellerie, du métapsychisme, ou bien si c'était spirituel. Le visage rempli de splendeur, de crainte, de *tremendum et fascinendum*, il lui apporta avec une très grande dévotion une hostie non consacrée. N'importe quel imbécile aurait dit : « Ce prêtre est merveilleux, il m'apporte Jésus avec une dévotion ». Corpus Christi ! Catherine de Sienne, qui avait vingt-huit ans, s'est levée et a dit : « Mon Père, sortez d'ici, vous voulez me faire faire un péché d'idolâtrie et me faire adorer un morceau de pain. » Il n'avait pas pensé qu'il voulait lui faire faire un péché d'idolâtrie.

Il faut savoir reconnaître Jésus dans l'eucharistie, il faut être un homme ou une femme debout, un homme ou une femme dont l'intelligence et le cœur fonctionnent. Le radar de l'intelligence et du cœur suffisent à voir s'il y a quelque chose de consistant au niveau métaphysique. Dans un bout de pain, métaphysiquement il n'y a rien du tout. Dans un être humain, métaphysiquement il y a quelque chose. Dans l'eucharistie, il y a à la fois ce quelque chose de métaphysique que l'on trouve dans un être humain, et à la fois le divin. Nous avons donc deux yeux pour voir qu'il y a quelque chose de supplémentaire dans l'eucharistie : nous sommes capables de voir cette dimension métaphysique naturelle qui a l'être d'un être humain dans un bout de pain, et par la foi nous sommes capables de voir la lumière surnaturelle qui permet de voir que la divinité du Messie est là. Avant la consécration, il n'y a pas d'être, mais un agglomérat de farine qui n'a pas de consistance. Ce qui existe a de la consistance : cela subsiste toujours. Ne dites pas « pardon Madame » à un poteau téléphonique !

Passons à l'aspect positif de la conscience de culpabilité. Si nous devenons responsables, nous avons une manière positive de réagir. Si nous acceptons de remonter à la réalité de notre responsabilité, si nous acceptons de venir à la lumière et d'illuminer notre cœur, notre intelligence, notre réaction, notre responsabilité face à un échec qui nous est arrivé à l'âge de deux ans (notre responsabilité est notre manière de réagir à ce moment-là), alors nous acceptons l'aveu. Si nous acceptons de revenir à la lumière, la première chose qui nous permet de voir que notre conscience de culpabilité est là, est l'aveu.⁴¹ Ceux qui n'avouent jamais leurs fautes, leurs transgressions, sont irresponsables, ce sont des êtres humains en espérance. L'aveu permet de sortir du cycle de l'agressivité, de l'angoisse, de la psychose, de la folie. « Je vais le dire, tout simplement, c'est terrible mais voilà ce que j'ai fait » : j'avoue l'acte, c'est moi qui l'ai fait et pas quelqu'un d'autre. Certains s'arrêtent à la positivité de l'aveu et reviennent dans la psychose en se justifiant : « C'est moi qui l'ai fait mais j'ai été obligé, on m'a forcé ». La psychose est un vide, et le vide attire. Mais il faut aller encore plus loin que la positivité de l'aveu. Il faut d'abord que nous soyons capable de dire : « Mon chéri, j'ai fait ça ». Si nous surprenons un enfant à mentir, évitons la très mauvaise réaction qui consiste à lui dire : « Tu n'es qu'un menteur » ! sans regarder l'acte qu'il vient de faire, la parole qu'il vient de prononcer. Nous lui disons que tout ce qu'il est est toujours un mensonge, il est menteur. Il faut lui demander : « Qu'est-ce que tu viens de dire ? Répète la parole que tu viens de prononcer » (une parole est un accident). « Cette parole que tu viens de prononcer, elle n'est pas vraie » : nous séparons par l'aveu la personne de la

⁴¹ Cassette n°8

parole qui n'est pas vraie. « Toi, tu n'es pas un mensonge, toi je t'aime, mais la parole que tu viens de dire, je ne l'aime pas. » Si nous disons « menteur », nous disons « je ne t'aime plus, tu es tout à fait non amour de mon côté, je te rejette ».

Dissocier l'acte de la personne est de la psychologie élémentaire. Revenir à un acte dans sa matérialité brute permet à l'enfant d'avouer. « Qu'est-ce que tu faisais dans la cave ? - Je jouais au docteur avec ma cousine. » Ceux qui ne l'ont jamais avoué ont intérêt à le faire, même soixante ans après. Il faut le dire dans sa matérialité brute pour s'en séparer. Le garder est traumatisant, et un certain nombre de blocages qui sont en nous viennent uniquement de là.

L'avouer ne suffit pas, il faut aussi s'en séparer par le repentir. Une fois que l'enfant reconnaît que c'est vrai, qu'il avoue, il faut qu'il s'en sépare. « Tu recommences à me le dire ? Tu persévères ? » . Alors l'enfant dit « Ah non ! » : il peut se repentir, parce que sa maman l'a aimé et l'a regardé au lieu de regarder le mensonge. C'est ce que fait Dieu avec nous : quand nous avouons à Dieu, à travers le prêtre, nous voyons que Dieu nous regarde et nous aime (Il ne regarde pas le péché) alors nous nous repentons du péché.

Mais si la maman ne regarde pas son enfant derrière le péché, son enfant ne peut pas avoir ce repentir. Ce regard d'amour permet à l'enfant de rejeter le mal qui est beaucoup plus fort que nous. Un enfant devient libre quand il est capable de ne plus être esclave du mal. Certains sont incapables de ne pas être esclaves du mal. Ce n'est pas qu'ils ne voudraient pas, mais ils ne peuvent pas. Il est impossible pour eux de se passer de la télévision ou de certains types de perversions. Très profondément, ils voudraient bien être des saints mais ils ne peuvent pas, parce qu'ils n'ont jamais été aimés pour eux-mêmes.

Pour qu'il y ait le repentir, il faut donc ce regard de Dieu sur nous et il faut aussi notre liberté. A partir du péché, quand nous commençons à être responsables et que nous prenons ce péché en face, la plus grande chose que nous puissions faire, puisque notre père et notre mère ne sont pas toujours auprès de nous, est de regarder Dieu notre Père, car Dieu existe, Dieu est vrai, Dieu est plus réel que notre père et notre mère puisqu'Il est source de la réalité de notre père et de notre mère, et de notre propre réalité. Il faut que Dieu soit là et nous illumine pour que nous puissions voir notre péché. Si Dieu ne nous illumine pas, si nous ne demandons pas à Dieu de nous montrer notre faute, de nous montrer notre responsabilité, de nous montrer ce que nous sommes, de nous montrer qu'Il est là pour que nous voyons cet amour en pleine lumière, si Dieu n'est pas là pour nous regarder, puisque nous sommes complètement aveugles sans Dieu, si nous ne demandons pas à l'Esprit Saint par l'oraison, par la parole de Dieu, par la méditation des commandements de Dieu, si nous ne nous nourrissons pas, si nous ne regardons pas, si nous ne demandons pas à l'Esprit Saint de venir dans les profondeurs nous montrer l'horreur, la profondeur, la moiteur, la réalité de notre faute, de notre péché, comment pourrions-nous avouer ? comment pourrions-nous séparer ce que nous avons fait de ce que nous sommes ? Dieu nous montre le péché dans sa matérialité et du coup Il nous montre l'amour : Il nous aime, et à ce moment-là nous pouvons avouer. Si nous sommes athées, nous ne pouvons plus avouer, c'est pourquoi l'athéisme secrète une humanité enfermée dans la psychose. Le but de l'Anti-Christ et de ceux qui dirigent le monde dans la synarchie est de faire que l'humanité soit 666, repliée sur elle-même, enfermée dans la cave du tout. Ils savent très bien que les théories de Freud et de Jung sont fausses, mais il faut que ce soit elles qui dominent la thérapie de l'homme. Ils savent que le matérialisme dialectique est faux, mais il le faut pour supprimer la mémoire de Dieu, pour supprimer la mémoire du Christ (c'est-à-dire que Dieu nous aime physiquement, en nous-mêmes, dans une onction caressante et lumineuse d'amour). Voilà la petite parenthèse d'application spirituelle du côté de Dieu.

Mais il est vrai que dans l'enfance, c'est le père et la mère. Si nous voulons faire une anamnèse du Rosaire, se rappeler et regarder notre faute, il faut demander à notre maman Marie d'être là. Elle nous aime, et dans sa lumière immaculée elle nous montre ce que nous avons fait. Simone Weil (la sainte, pas l'avorteuse) parlait du sang sur la neige. Dès que l'Immaculée est là nous voyons notre péché, il apparaît tout de suite dans la beauté, parce que Marie nous aime. Elle est notre mère et elle nous fait sentir que Dieu est notre père. Dans la chair du Messie qu'Il a pris de sa mère, Il nous aime d'une manière sensible. Notre péché n'est pas beau (du sang sur la neige est terrible), mais nous le voyons dans la beauté. La neige est l'innocence immaculée de la Vierge, l'océan d'innocence de Marie, l'océan de blancheur et de splendeur de la médiatrice (sacerdoce royal). Simone Weil était très

engagée, elle était allée en Espagne pour combattre pendant la guerre en 1939, et elle avait vu du sang sur la neige. A partir de là, elle explique des choses semblables à celles que nous avons expliqué tout à l'heure. Elle comprend que dans l'innocence, l'impureté apparaît dans toute sa splendeur à partir de la pureté de l'amour. La crucifixion de l'innocence est splendide, mais il faut cette pureté de l'amour, cette sensibilité, cette tendresse océanique de l'amour : la neige. Il faut demander à Marie d'être là, et que nous soyons entièrement immergés en elle et transformés dans cet océan immaculé d'amour maternel, vivant, sensible, éternel et divin à la fois. A ce moment-là, nous voyons que nous ne sommes pas propres ! Ceux qui ne se mettent pas dans la lumière de l'amour maternel et paternel soutiennent qu'ils n'ont rien fait de mal : « Toute ma vie je n'ai fait que du bien, mon Père. Je veux bien aller me confesser mais vraiment je ne vois pas quoi dire ? D'ailleurs j'ai tout fait : le baptême et la communion, alors... »

« (remarque inaudible d'une auditrice sur la communion)

- Heureusement qu'ils viennent communier, Jésus est pour eux, ils ont besoin de Jésus. Je crois à Jésus et je sais que Jésus rentre dans nos incrédulités. Bien-sûr que s'ils rentrent dans la foi à partir de cette communion, je vais leur dire que s'ils se confessent, ils vont recevoir Jésus d'une autre manière, de l'intérieur, par le sang. Le sacrement du corps est l'eucharistie, le sacrement du sang est la confession. La confession est le sacrement de la lumière, alors le sang sur la neige apparaît. Le mystère de la confession est extraordinaire⁴². Dieu nous aime, Il illumine toute la terre et plonge, comme le dit sainte Catherine de Sienne, toute la création dans le bain purificateur du sang, et toute la création est purifiée. A chaque fois que nous nous confessons, toute la création est trempée dans le bain de sang. Les derniers mots de sainte Catherine de Sienne furent : « Sang, sang, sang » et elle l'a répété dix ou douze fois et à chaque fois qu'elle voyait le calice rempli de sang, elle ne voyait que du feu, des flammes qui enflammaient tout après la consécration du précieux sang. Tout est plongé dans le sang purificateur, tout est purifié parce qu'un seul se confesse. La confession est catholique, universelle, c'est la résurrection qui commence. Quand nous communions, nous prenons corps (mystère de l'Incarnation), et quand nous nous confessons, nous prenons feu. Jésus est évidemment ressuscité après l'Incarnation, mais il faut se confesser avant l'Incarnation.

Si Dieu n'intervient pas en nous, nous ne pouvons pas nous convertir, nous ne pouvons pas voir notre péché, nous ne pouvons pas l'avouer. C'est pour cela qu'il faut demander à Dieu de venir, demander à l'Esprit Saint, demander à Marie, faire cette anamnèse du Rosaire pour que nous puissions voir tous ces drames, ces trahisons, ces échecs, ces maladies, ces morts qui nous ont frappés et où nous avons participé par une réaction négative. Il faut le voir dans cette lumière d'amour. Il faut donc les deux : la grâce et notre liberté, pour que nous puissions avouer et passer au repentir. Que notre liberté accepte de revenir et de reprendre le chemin de cette course dans la vérité, dans la lumière. De là viendra le repentir.

Le repentir est un sentiment qui n'est plus du tout psychologique : c'est un sentiment spirituel, un sentiment humain, profond qui détache l'être du mal de l'être que nous sommes. C'est métaphysique, et donc humain, spirituel, naturel. Si c'est surnaturel, nous l'appelons la contrition, qui vient de la charité surnaturelle, du feu surnaturel qui brûle notre cœur. Le repentir, lui, est humain. Et c'est le Créateur, dans son amour paternel, qui vient réanimer dans la lumière notre innocence qui est toujours restée cachée au centre de notre péché. Si nous revenons dans notre origine, où dans l'instant de notre conception nous sommes fabriqués avec cet amour immaculé et éternel dans l'amour de notre père et de notre mère (et c'est permanent en nous), si nous nous enfonçons jusque là, nous voyons notre péché de l'intérieur dans sa réalité. Si nous rejoignons Dieu de par Dieu, nous pouvons voir notre péché et du coup le donner dans l'aveu, et à ce moment-là, il est possible que le repentir arrive. Le repentir vient de ce que nous voyons que par notre faute, nous ne sommes pas touchés personnellement, mais Dieu est touché, notre relation avec Dieu est touchée, notre manière de percevoir notre relation à Dieu est touchée.

Prenons un exemple :

J'y donné une gifle à ma mère, papa arrive : « Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? »

⁴² Voir le livret blanc et cassettes de la retraite du Père Patrick sur le mystère de la confession.

- Ah papa, j'ai eu dix-sept sur vingt en math. (on enfouit tout : sentiment de culpabilité)

Maman dit : « Tu sais, ta fille m'a giflée »

- Tu as giflé ta mère ? (conscience de culpabilité, il ramène l'événement brut)

Apparaît alors non pas la peur psychologique, qui est une des passions de l'irascible, mais l'angoisse métaphysique. Dans la relation avec ma mère et avec mon père, l'amour qu'ils me portent est mis dans la balance. Vont-ils regarder l'acte ou vont-ils me rejeter ? alors je ne serai plus leur enfant, c'est l'angoisse. La conscience de culpabilité est humaine, elle n'est plus psychologique.

Je peux réagir négativement en me jetant dans les bras de mon père (relation fusionnelle) ou en courant, en fuguant (fuite et folie), ou en me justifiant : « je voulais seulement tuer le moustique qui était sur sa joue » et j'arrive à m'en convaincre (psychose : je m'enferme dans une autre vérité). Ou alors je me mets à genoux, je demande pardon : « Oui, c'est vrai, j'ai fait ça ». Voilà les trois types de réactions : une réaction animale, une réaction humaine mais négative, une réaction humaine positive.

Quand je me mets à genoux devant mon père et que je demande pardon, je comprends aussitôt très profondément que c'est très insuffisant. Mon père et ma mère le sentent aussi, sauf s'ils sont chrétiens : s'ils sont chrétiens, cela suffit, mais s'ils sont athées, cela ne suffit pas. Si je vis dans une famille athée, je sens que cela ne suffit pas, je vois de manière très lumineuse que c'est irréparable. La matérialité de ma faute ne se limite pas à la gifle à ma mère, ce n'est pas la relation entre moi-même et ma mère, ma source, qui a été perturbée par mon acte, mais ma relation à Dieu : c'est Dieu que j'ai voulu atteindre inconsciemment. Quand je fais du mal à mon prochain, c'est Dieu que je gifle, parce que je Lui en veux. Il a permis, lorsque j'étais innocent et désarmé, que je reçoive des blessures de la part de ceux sous le visage desquels Dieu se cachait. Dieu se cachait toujours sous le visage de mon père et de ma mère, et mon père et ma mère ont voulu me tuer.

On considère que la moitié des enfants qui sont conçus sont avortés. Sur les survivants, la moitié va vivre toute la grossesse dans le sein de la mère avec un père et une mère qui désireraient que l'enfant n'existe pas. Sur les 25% restants, pour la moitié d'entre eux, quand la mère se rend compte qu'elle est enceinte, elle réagit négativement. Donc presque 90% des enfants reçoivent cette volonté de mort de leur mère, et l'enfant en veut à Dieu, parce qu'Il a voulu que son amour passe par la mère. Et l'amour de Dieu est venu sur l'enfant sous cette volonté qu'il ne vive plus.

Nous en voulons à Dieu qui a permis et voulu cela. A chaque fois que nous giflons notre mère, c'est Dieu qui est visé. Nous retrouvons cela dans chaque événement analogique : je viens de gifler ma mère, mon père arrive, je me mets à genoux et je sens que cela ne s'arrête pas à la relation avec mon père et ma mère : le repentir est de voir que mon péché ne se limite pas à la matérialité de l'acte mais que c'est Dieu Lui-même, ma relation à Dieu que j'ai visée. Si mes parents sont chrétiens, quand je dis pardon, ils savent que c'est à Dieu que je demande pardon et ils n'ont plus à sévir. Tandis que si mes parents sont athées, c'est eux qui reçoivent le geste et ils réagissent par la justice. Les chrétiens réagissent spontanément par le pardon et la miséricorde. Le repentir est lié à la présence du Créateur, du Père, le Père de notre vie, de notre innocence, de notre soif immaculée d'amour.

Pourquoi Dieu a-t-Il permis cela ? Nous ne pouvions rien faire, nous étions une soif d'amour immaculée, une attente totale, une adhésion absolue à notre mère dans une soif d'amour infini de Dieu, mais nous arrivent au visage le péché originel, le péché symbiotique, le péché communionnel. Nous sommes immaculés dans notre innocence mais tout de suite ensanglantés. Pendant neuf mois nous sommes ainsi. Pourquoi Dieu a-t-il permis cela ? Le père Finet disait que c'est pour cela que la femme a ses règles : le sang jaillit toujours de la matrice de la vie, gratuitement, périodiquement. Pourquoi la sagesse de Dieu veut-elle cela, gratuitement ? C'est là que se trouve notre responsabilité d'enfant.

« Mais il n'est pas responsable, il n'est pas né. - Pardon ? Il est parfaitement responsable.

« Il n'est pas responsable, il est dans la sublimation » ou « Il n'est pas responsable, il est psychotique ». Celui qui a violé et égorgé Céline pour faire un sacrifice rituel a été acquitté (procès de Grenoble), et pourtant il a avoué. Comment peut-on expliquer cela ? Ce n'est ni de la miséricorde ni de la justice, ce qui montre qu'aucun de ces jurés n'étaient arrivés au deuxième stade de la conscience de culpabilité et qu'ils étaient tous enfermés dans le sentiment de culpabilité. Ces phénomènes de société sont parlants et prouvent que Satan est vainqueur : tous les hommes sont collectivement et individuellement enfermés dans le sentiment de culpabilité, dans le 666. En France, c'est fait. Le philosophe essaie de comprendre, à travers les phénomènes de société l'état de sa famille, l'état de sa

patrie, l'état de ses frères et sœurs, de cette communauté où il est. Le Pape l'a dit : nous sommes dans le chapitre 13 de l'Apocalypse, c'est la fin. Tant mieux ! Quand Jésus est dans le tombeau, c'est la fin aussi. Nous pouvons commencer à nous relever parce que Jésus se relève d'entre les morts dans la résurrection et l'amour va être victorieux de tout, Jésus va nous prendre là pour tout ressusciter dans la splendeur. Ce sont des petits signes que nous sommes dans le Retour du Christ, et nous ne pouvons pas ne pas le désirer, sauf si nous sommes dans le sentiment de culpabilité (« Ah non, je ne suis pas prêt Seigneur, il ne faudrait pas que Jésus revienne maintenant pour le jugement des vivants et des morts, il ne faudrait pas que papa revienne à la maison ! »). C'est le moment que Jésus revienne, « Viens vite ! »

Si à partir de ces péchés, nous percevons que l'amour de Dieu nous illumine de l'intérieur et nous montre qu'Il nous aime, à ce moment-là la miséricorde apparaît. Si l'aveu est vécu en Dieu, dans cet amour infini de Dieu, si nous revenons à notre innocence originelle, cette soif infinie d'amour dans laquelle Dieu nous nourrit encore, nous vivons de la miséricorde, cette miséricorde qui fait que si notre péché était rouge comme l'écarlate, comme le sang sur la neige, il deviendra blanc comme la neige.

« **Car je suis ton Dieu** » (prophète Isaïe)

« **Si ton cœur te condamne [aveu], Dieu est plus grand que ton cœur** » (première Epître de saint Jean). Cette parole de saint Jean, nouvel Isaïe, est extraordinaire. Nous revenons à Dieu, nous nous repentons et le sang est lavé.

Pourquoi donc Dieu permet-il que pendant neuf mois nous vivions cette soif d'amour blessée à mort par ceux qui nous aiment le plus, notre père et notre mère ? Il faut le dire : heureusement que c'est comme cela. Si Marie, Reine Immaculée de l'univers, était notre maman, il n'y aurait pas cette blessure. Nous sommes fabriqués avec cet amour éternel et en même temps avec un amour humain complètement réussi et ouvert à l'infini, Marie et Joseph. Au niveau biologique, c'est parfaitement réussi, le péché ne touche pas la matière, le péché ne touche pas l'être, le péché touche tout ce qui est intermédiaire. L'amour de notre père et de notre mère reste absolument parfait du côté de la matière, du côté de la constitution du génome, la mémoire génétique. Nous sommes donc fabriqués avec un amour humain absolument parfait et avec l'amour divin : le Père, le Fils et le Saint Esprit nous fabriquent une âme à partir de leur amour infini, innocence infinie. Nous sommes fabriqués avec de l'amour parfait sur le plan matériel, sur le plan physique et sur le plan spirituel. Cette soif d'amour est étonnante. Elle est une capacité infinie d'amour. Nous sommes capables de recevoir un amour infini, éternel, actuel, continu, et qui continuellement s'intensifie. Voilà comment nous sommes fabriqués au départ.

Mais l'amour est réciproque. Si Marie Reine était notre maman, cet amour infini nous comblerait tout le temps, tout le temps, tout le temps, tout le temps... Il n'y aurait que du don, du don, du don, du don, du don, jamais de pardon, jamais d'accueil, jamais de réponse au don, et donc pas d'amitié entre Dieu et nous, puisque l'amitié est la réciprocité dans le don.

« *Pourtant Marie est toute don* ». ⁴³

- Je parle de nous pendant ces neuf mois dans le sein de notre mère. Nous ne sommes pas nés dans les entrailles physiques de la Vierge Marie. Le sein de notre mère était frappé par le péché originel. Il y passait l'amour de Dieu mais avec encore beaucoup d'obstacles venant du péché originel, du péché symbiotique, du péché communionnel. Le manque à être comblé de cet amour infini est la blessure, la crucifixion de l'innocence. Notre soif infinie d'amour n'est pas comblée dans cet amour intense et infini immédiatement. Nous vivons de cette soif infinie, et si nous ne recevons pas immédiatement l'amour, nous en sommes blessés. C'est ce qui nous permet d'avoir soif d'aller vers l'amour, de l'appeler, de le désirer, de tout faire pour aller à sa conquête. Au lieu que nous soyons esclaves de l'amour dès le départ, comme c'est le cas au premier instant, nous devenons des amis. Jésus le dit lorsqu'Il lave les pieds de ses disciples : « Je ne vous appelle plus serviteurs, Je vous appelle amis ». Le mystère de la croix est nécessaire, et sans cette blessure de l'innocence, nous ne pourrions pas être libres et nous lever pour dire : « je choisis librement l'amour ». Là est notre responsabilité, et elle commence déjà neuf mois avant notre naissance. Nous sommes responsables parce que nous sommes fabriqués avec de l'amour et cet amour nous donne une puissance spirituelle de liberté grâce à cette

⁴³ Remarque d'une auditrice.

insuffisance à être aimés. Nous ne sommes pas coupables, mais nous sommes responsables. Les psychologues savent très bien que nous faisons des choix responsables dans le sein de notre mère. Deux jumeaux ont la même réceptivité, la même origine, les mêmes réactions symbiotiques, communionnelles négatives, mais l'un choisit la mort et l'autre choisit la vie.

Reprenons les trois premiers aspects positifs de la conscience de culpabilité :

Si l'aveu est vécu dans cet amour innocent infini de Dieu qui ne nous a jamais quittés, nous refaisons un acte de responsabilité humaine, nous rechoisissons l'amour dans cette soif infinie, nous nous relevons pour aimer jusqu'à l'infini, nous comprenons que Dieu nous pardonne, nous faisons l'expérience de la miséricorde et nous recevons ce pardon. Nous recevons ce don plus grand encore qui est celui de la liberté qui nous permet de recevoir le don parce que c'est nous qui le choisissons à travers le péché pardonné. Grâce au péché, nous pouvons rendre la réciproque dans l'amour infini de Dieu. Ce pardon nous est donné jusqu'à la substance et à l'infini par Jésus ressuscité.

Nous verrons la prochaine qu'à partir de cette expérience du pardon reçu, nous pouvons retrouver notre véritable identité originelle et en même temps notre identité finale, notre alpha et notre oméga. Nous pouvons retrouver notre lien avec notre vrai père, notre vraie mère, qui sont notre père et notre mère dans la chair, la véritable origine paternelle et maternelle de notre père et de notre mère. Toute relation avec Dieu sera une relation d'amour et de piété (don de piété). Nous allons pouvoir regarder les autres tels qu'ils sont et avoir le sens de l'autre (altérité). A ce moment-là nous pouvons être des hommes : nous sommes responsables, libres, dignes, adultes (maturité). Si nous sommes mûrs, libres et que nous avons le sens de l'autre, nous pouvons offrir tout ce que nous sommes, nous pouvons nous donner. Tant que nous ne sommes pas arrivés là de manière habituelle, il est évidemment impossible de se marier. On ne peut pas marier deux psychotiques enfermés tous les deux dans leur bulle. L'amitié est impossible entre des gens qui sont athées, pratiquement, concrètement, explicitement et implicitement. L'athéisme tue la famille naturelle.

Retrouvons Dieu pour retrouver notre identité, pour respirer en nous-mêmes, tels que nous sommes, et pour aller vers cet amour infini que Jésus nous donne dans la résurrection. Pour cela, l'Immaculée, Marie, la Reine est invitée.

VIII

Nous allons clôturer cette année sur le PPP2 pour être libre l'année prochaine pour faire le PPP3.

Le PPP1 que nous avons fait l'année dernière concerne tout le point de vue de l'amour. PPP signifie perspective en personnalisation profonde. Nous sommes des personnes, mais nous vivons un peu à la périphérie (le visible, l'apparence, ce que nous ressentons). Nous voudrions quand-même arriver à trouver les portes d'entrée pour vivre toutes les dimensions de la personne (l'apparent, le spirituel, la sagesse, le divin et l'éternel qui est en nous : la grande spirale de la personne). Plus nous sommes périphériques, plus nous ratissons large, et au fur et à mesure que nous avançons, nous nous personnalisons vers l'éternité et nous nous rassemblons en Dieu.

Voilà ce qu'est la perspective en personnalisation profonde. Il existe trois grandes directions :

Nous avons vu l'année dernière l'aspect de toutes les dimensions affectives : j'aime, j'ai envie d'aimer, je n'arrive pas à aimer, je ne suis pas aimé, est-ce que j'aime vraiment ?, ce que je ressens, ce que je ne ressens pas, etc. C'est la dimension de la présence de Dieu au centre de notre âme, l'Esprit Saint qui est en nous. Nous avons vu toutes les blessures de l'affectivité et nous avons essayé de regarder le processus de l'enfermement. Nous sommes appelés à rentrer dans un mouvement de personnalisation, d'amour, qui nous ramène à vivre corps, âme, esprit et surnaturellement ce qui se vit dans la Très Sainte Trinité qui ne nous quitte pas. Dieu n'est pas très loin là-bas, Il est au fond de nous. Mais au lieu de nous rapprocher de plus en plus de l'Esprit Saint, nous nous enfermons, notre cœur s'endurcit, s'isole, et nous devenons extrêmement fragiles, vulnérables, et nous n'arrivons plus de tout à aimer. Voilà les trois cercles de l'enfermement qui font qu'au lieu de la fameuse spirale d'amour, nous nous trouvons confrontés à l'échec, à la trahison dans l'ordre de l'amour et à ce fameux 666 du cœur. Notre cœur se replie sur lui-même par l'endurcissement, notre cœur se replie sur lui-même par l'isolement.

Cette année, nous faisons le deuxième aspect, la deuxième dimension qui est en nous : l'aspect de la conscience, l'intelligence, mais malheureusement, nous ne comprenons les choses que dans la mesure où nous les ressentons. Au lieu que ce soit l'intelligence, l'imagination prend une place considérable à cause du péché, à cause des blessures, à cause de la brisure. Cette année, nous avons vu que nous comprenons que ce que nous avons fait est mal, mais nous ne voulons pas le voir, du coup nous nous enfermons dans un sentiment de honte. Cette honte qui est en nous nous empêche d'être intelligents, d'être spirituels, d'être contemplatifs, et elle fait que nous n'avons pas du tout envie de chercher la vérité, que nous n'avons pas du tout envie de voir Dieu (ou bien quand nous en avons envie nous ne le voyons pas). Notre cœur est impur : « **Bienheureux les cœurs purs, ils verront Dieu** ».

Nous regardons cette année la différence entre le sentiment de culpabilité et la conscience de culpabilité. Nous avons vu comment fonctionne le sentiment de culpabilité dans la zone de l'âme liée au corps, dans le point de vue psychologique. Si nous n'avons pas la maturité humaine pour avoir cette intelligence du bon sens, si nous avons perdu le bon sens, l'intelligence humaine normale, alors les péchés, les fautes, les échecs dans l'ordre de l'amour nous donnent cette honte. Bien souvent, nous ne sommes pas responsables de ce sentiment de culpabilité, mais nous sommes coupables, nous portons cette culpabilité.

Nous avons donc vu la différence entre le sentiment de culpabilité et ses mécanismes, et la conscience de culpabilité. Nous essayons de regarder en face là où nous sommes responsables. La conscience de culpabilité apparaît, elle a un mécanisme complètement différent du mécanisme psychologique du sentiment de culpabilité. Nous avons conscience que nous avons honte. « Je suis un pauvre type » : sentiment de culpabilité. Alors que nous sommes des merveilles de Dieu, la honte nous projette hors de nous-mêmes, tandis que l'intelligence et la vérité nous projettent à l'intérieur de nous-mêmes.

Nous avons regardé cette année le passage du sentiment de culpabilité à la maturation humaine du sentiment de culpabilité. Il faut accepter de regarder en face notre faute, nos échecs et les trahisons que nous avons subies. Nous acceptons alors de traverser l'angoisse et nous rentrons dans l'aveu. C'est la voie d'accès pour retrouver notre identité, nous connaître nous-mêmes en toute vérité et pouvoir rencontrer le Fils de Dieu qui est en nous et qui ne nous a jamais quittés, notre Rédempteur, Dieu qui

est notre lumière. Nous retrouvons alors notre liberté et nous pouvons nous offrir au prochain, à nous-mêmes et aux autres en pleine lumière malgré ce que nous sommes extérieurement, malgré notre passé, malgré ce qu'on a dit que nous étions, etc. Nous acceptons de retraverser l'angoisse, parce que l'angoisse nous permet d'offrir plus profondément ce que nous sommes.

Aujourd'hui, nous voudrions regarder ensemble, sauf si vous avez des questions, un petit essai de voie d'accès pour guérir, pour faire que le sentiment de culpabilité et la conscience de culpabilité ne nous fassent pas dériver (nous avons vu que le sentiment de culpabilité peut nous faire aller dans des névroses, dans des habitudes, dans des dérives, et la conscience de culpabilité dans des folies, des psychoses, des délires ou dans des dépendances aliénantes, des relations fusionnelles. Nous ne pourrions jamais nous débarrasser du sentiment de culpabilité ni de la conscience de culpabilité. Par contre, nous pouvons nous retrouver tout le temps dans la dimension positive du sentiment de culpabilité ou de la conscience de culpabilité.

Comment faire ?

Il est facile de comprendre que si nous voulons devenir transparents malgré cette honte que nous avons de nous-mêmes (honte purement psychologique à laquelle il ne faut même pas s'arrêter), si nous voulons aller le plus loin possible dans notre lumière, dans l'intelligence, dans la sécurité intérieure et du coup cette liberté pour regarder et notre péché et notre Rédempteur et Dieu notre Lumière et ce qui illumine le monde entier dans cette lumière, la grande chose est de vivre du pardon, de demander pardon à Dieu pour des choses précises, concrètes.

C'est très difficile pour un enfant de six ou sept ans quand il vient en confession

« Dis-moi, est-ce que tu as menti ?

- Oh oui j'ai menti

- Dis moi un exemple

-

- Une fois où tu as menti, tu ne te rappelles pas ?

- Non

- Mais tu me dis que tu as menti

- Ah oui

- Tu ne te rappelles pas d'une seule fois ?

- Non

- Donc tu n'as pas menti, parce que si tu avais menti tu t'en rappelleras.

Le sentiment de culpabilité est trompeur : on croit qu'on a menti alors qu'on n'a pas menti. C'est uniquement parce que la maman a dit « menteuse » qu'on croit avoir menti, mais on n'a jamais menti en fait. Un enfant a du mal à concrétiser. L'adulte, lui, dira : « J'ai fait ça, mais c'est parce que... ». Quand nous avons fait une faute précise, nous donnons notre péché de manière toute crue : « je suis vicieux » et les circonstances aggravantes : « j'ai conscience que le Seigneur m'a donné beaucoup plus de grâces qu'à d'autres ». Le sacrement de pénitence est la chance que nous avons par rapport à tous nos petits frères.

La racine de notre péché est le refus de recevoir. Nous donnons notre péché pour recevoir le don, le pardon. L'homme est un don, Dieu nous a donnés à nous-mêmes et nous a constitués comme don. Nous sommes à nous-mêmes le don de Dieu, et le sentiment de culpabilité et la conscience de culpabilité font que nous nous voulons plus le recevoir. Mais à travers le pardon, nous nous recevons à nouveau dans le don de Dieu. Le refus de recevoir est la racine de la *culpa*, de la faute. Le refus de recevoir va faire que nous allons vouloir être don pour nous-mêmes, être par nous-mêmes origine de notre propre vie, aimer par nos propres forces. Si nous refusons de recevoir le don de l'amour, le don de l'autre, le don de Dieu, le don de la lumière, et nous recevoir comme don, nous allons être nous-mêmes source de ce que nous faisons, source de ce que nous vivons. Nous faisons l'autruche et nous voyons que nous n'y arrivons pas. Alors nous désespérons et nous ne voulons plus nous laisser aimer. Et quand nous ne voulons plus recevoir l'autre, nous ne voulons plus nous recevoir nous-mêmes, nous nous voilons de plus en plus à nous-mêmes ce que nous sommes et nous finissons par nous cacher ce que nous sommes en mettant notre faute sur les autres. Voilà la septième étape de ce mouvement de sortie de soi du point de vue de la lumière. Nous rentrons dans les ténèbres et nous disons que ce sont les autres qui ne nous aiment pas. Nous rentrons dans cette attitude où nous disons : « Finalement,

j'aime, je donne ce que les autres ne m'ont pas donné. » Bien souvent, les gens qui sont dans un sentiment de culpabilité très fort disent : « Au fond, moi je vis l'amour et ce que je n'ai pas reçu je le donne, je suis source du don que je n'ai pas reçu ». Voilà la définition même de l'orgueil. Qu'avons-nous que nous n'ayons reçu ? L'orgueil est la première passion mère qui nous met dans les ténèbres. La deuxième passion est le fait que du coup nous gardons ce que nous avons, puisque c'est si précieux et que ce qu'ont les autres, nous ne pouvons pas le recevoir, et en plus ils ne nous le donnent pas : la concupiscence apparaît, l'attitude captative pour être source d'amour pour les autres alors que les autres ne sont pas sources d'amour pour nous. Voilà la deuxième passion mère.

Ce refus de recevoir correspond donc à l'orgueil (tout vient de moi) et à la convoitise (tout vient à moi). Voilà les deux grandes passions qui sont la cause de tout notre sentiment de culpabilité et de notre conscience de culpabilité.

Nous allons avouer, demander pardon, rentrer dans la miséricorde, dans la lumière, car le mystère de la confession est vraiment le mystère de la lumière, pour être guéris de cette honte que nous avons, cette orgueil qui fait que tout vient de nous, cette convoitise qui fait que tout vient à nous. En fait, tout vient de Dieu : mystère de la confession, mystère du pardon. Tout venant de Dieu, nous pouvons tout donner de ce qu'Il nous donne. C'est le sacrement du pardon catholique : nous recevons tout de Dieu et du coup, dans le sacrement, ce pardon que Dieu nous donne, nous le donnons à tous ceux qui ont fait des péchés analogues aux nôtres sur la terre. Nous devenons source de miséricorde. Venir à la confession pour soi tout seul et recevoir le pardon pour soi tout seul est de la convoitise. Non, nous recevons le pardon et tous ceux qui ont fait des fautes du même genre sont enveloppés par la miséricorde de Dieu. Le sacrement fait que notre blessure (nous sommes blessés d'avoir fait des fautes), notre culpabilité, est transformée en la plaie vivante de Jésus. Jésus est devant le Père, Il ressent ce que ressentent tous les pécheurs et Il demande pardon pour tous les péchés du monde. Voilà ce que fait le sacrement. Nous recevons donc le pardon et en même temps par le Christ présent dans notre péché, tous les péchés sont pardonnés.

L'orgueil et la convoitise sont une caricature du mystère de la confession. Dans l'orgueil tout vient de nous, et dans la convoitise tout est pour nous. Nous allons au sacrement de confession pour recevoir le pardon pour nos péchés, nous vivons du sacrement de manière orgueilleuse et égoïste. Nous pourrions aussi dire que comme nous avons vécu du sacrement, nous pouvons envoyer ce pardon reçu sur tous les pécheurs (tout vient de nous) : il y a quelque chose de vrai, mais ça ne se passe pas comme cela. Tout vient du Christ dans le sacrement. Nous, nous apportons nos péchés, nous sommes blessés et nous disons les circonstances les plus crues, la blessure toute nue. Jésus vient dans ce sacrement de la lumière mettre une lumière encore plus crue sur nos péchés, mais Il transforme sacramentellement cette demande de pardon que nous faisons dans la sienne. En ce moment, Il demande pardon au Père pour tous les péchés du monde. Mais c'est Jésus qui à travers cette relation entre le prêtre et nous-mêmes donne tout au monde, ce n'est pas nous.

Voilà la prise de conscience : ce qui vient de nous et que nous pouvons donner, c'est notre péché. Du coup nous pouvons rentrer dans un état de dépendance avec Dieu, nous sommes ses fils, et Dieu est autre que nous et nous attire. A ce moment-là, nous pouvons nous relever : c'est la véritable libération.

Regardons maintenant comment faire pour sortir de la mauvaise culpabilité, pour sortir des aspects négatifs de la culpabilité, et pour entrer dans les aspects positifs du sentiment de culpabilité et dans la vraie conscience de culpabilité.

Commençons par les étapes de la thérapie du sentiment de culpabilité (thérapie psychologique), pour ne plus avoir honte de soi, ou du moins que cette honte serve à quelque chose :

Première étape, nous prenons conscience de l'endroit où nous sommes blessés, de manière à déculpabiliser la personne. La blessure ne frappe au sentiment de culpabilité que la dimension sensible. Nous prenons par exemple conscience d'un manque d'amour dans notre cœur dans notre enfance, et nous essayons de voir à travers cet événement particulier où nous nous rappelons un manque d'amour évident, que nos réactions actuelles ne sont pas complètement et entièrement de notre faute. Nous prenons conscience d'une part d'innocence en nous : nous ne sommes pas entièrement assimilés à la faute. « Tu es une menteuse » l'a suivie environ trente-cinq ans, et elle a pris conscience il y a trois ou

quatre ans que c'était ce moment où sa mère lui avait dit cela qui l'avait enfermée dans une attitude de mensonge et qu'elle ne pouvait pas faire autrement que mentir tout le temps pour correspondre à la vision de sa mère qui avait confondu un acte et la personne. Sa mère aurait dû dire : « Ce que tu dis ici n'est pas vrai, pourquoi viens-tu de dire un mensonge ? pour éviter de te faire taper ? » au lieu de : « Tu es menteuse ». Non, elle n'est pas tout entière mensonge, elle est à l'image de Dieu.

Grâce à la prise de conscience sur notre premier péché, nous prenons conscience d'une part d'innocence. En nous, une part d'innocence n'a jamais été souillée, elle est divine, immaculée. Jamais, à aucun moment cette sainteté n'a disparu dans notre corps, dans notre chair, quoi que nous ayons fait. Cette innocence divine et humaine à la fois est éclaboussée de l'extérieur.

Troisième moment : après la prise de conscience, nous allons pouvoir dire notre souffrance, notre douleur à quelqu'un, et nous allons être entendus dans ce cri. Il faut que ce cri apparaisse à un moment donné (mais il ne faut évidemment pas qu'il dure huit siècles) et que nous puissions être entendus dans ce cri : « Au fond ce qui m'arrive est injuste ». Et nous acceptons d'entendre dire : « Oui, c'est normal que tu cries, ça te fera du bien de pleurer ». Nous pouvons ainsi aider notre prochain, mais pour nous-mêmes d'abord, acceptons d'être accompagnés, et si nous sentons que c'est bien cet ami qui nous accompagnera, choisissons-le. Tout est dans l'aveu. Quelqu'un qui n'avoue jamais est quelqu'un qui ne vit plus, et Jésus ne peut pas venir profondément en lui. Du coup, Jésus va venir extérieurement en lui, de manière sensible, en ébranlant le ciel et la terre.

Le fait de se laisser comprendre et consoler va nous montrer petit à petit que nous ne sommes pas si honteux que ça. Relisons souvent le passage extraordinaire d'Ezéchiel, chapitre 16 : « Tu étais gisant, à terre, meurtri »... la splendeur de Dieu en nous se révèle à travers nos blessures.

Quatrième étape : certes, il y a l'innocence, cette splendeur extraordinaire, mais nous ne sommes pas complètement innocents, nous ne sommes pas les victimes innocentes et sans tache ; certes, il y a une injustice, mais il faut que nous prenions conscience de notre agressivité, de nos mauvaises réactions d'enfermement, d'endurcissement, d'isolement, de fragilisation. C'est bien nous qui par la suite avons provoqué les attitudes de rejet des autres, avons renforcé l'attitude de non-amour vis-à-vis de nous, avons nous-mêmes été insupportables, avons rempli le vide par beaucoup de paroles, avons provoqué des mécanismes de fuite et de défense et sommes devenus complètement irresponsables.

Dans cette étape, demandons cette grâce de voir cette contre-réaction et là où nous fuyons. Bien-sûr, au départ, ce n'est pas notre faute, mais après cela devient de notre faute.⁴⁴ Nous demandons au Seigneur la grâce de voir cet après,

Cinquième étape : et c'est là-dessus que nous demandons pardon. Nous allons rencontrer la miséricorde de Dieu pour cette haine réactionnelle, secondaire que nous avons eue contre notre père, contre notre mère, et que nous avons laissée grandir en renforçant l'attitude de rejet.

Sixièmement : nous demandons pardon pour le premier non-amour de notre vie vis-à-vis de notre père et de notre mère, car le sentiment de culpabilité est vraiment lié à la relation avec le père et la mère. Il faut voir le premier de ces actes intérieurs dans notre cœur, qui était un acte de haine ; le premier de nos actes d'enfant où nous avons dit à notre maman dans notre cœur (excusez-moi si cela vous choque) : « Conne, conne ». C'est sur ce premier non-amour qu'il faut demander pardon.

Nous allons alors pouvoir donner un sens à cette souffrance qui est en nous et qui avait été à l'origine du sentiment de culpabilité. Finalement, avoir été frappés au cœur n'est pas si mauvais que cela. Notre réaction a été très mauvaise, mais maintenant nous demandons pardon, nous reprenons la souffrance à son origine et nous lui donnons un nouveau sens, une nouvelle signification, un nouveau dynamisme. Nous apprenons à la reprendre en main pour en profiter et, dans la septième étape, offrir cette souffrance, puisqu'il n'est pas trop tard pour l'offrir. Cette fois-ci, au lieu de l'offrir avec notre cœur, nous l'offrons en acceptant de traverser l'angoisse, ce qui lui donne un poids d'amour plus profond

⁴⁴ Cassette n°9

encore, puisque l'angoisse atteint le point de vue spirituel. Grâce à l'angoisse, nous rentrons dans le point de vue spirituel de la conscience de culpabilité.

Maintenant, thérapie de la conscience de culpabilité :

Première étape : la prière. Autant pour le sentiment de culpabilité la prise de conscience de la blessure n'a pas besoin de prière, il suffit de s'en rappeler, autant pour la conscience de culpabilité il faut beaucoup prier, faire oraison, et à un moment quelque chose va jaillir. D'un seul coup, nous avons dans la prière le flash d'un acte passé. C'est le moment d'aller demander pardon pour ce péché commis il y a vingt ou trente ans. Peut-être n'avions nous jamais avoué spirituellement, nous n'avions jamais demandé pardon cordialement pour cette faute. Saint Jean de la Croix dit que c'est pour cela qu'elle nous revient.

Quand jaillit une vraie faute, nous rentrons dans l'aveu. Dans le sentiment de culpabilité, nous n'avons pas vraiment avoué, nous avons crié notre douleur, nous avons dit que c'était injuste, nous nous sommes laissés consoler, nous avons accepté de pleurer. C'est animal, psychologique, mais c'est déjà bien et il faut passer par là pour accepter d'offrir la souffrance et pouvoir entrer dans l'aveu. Nous rentrons spirituellement dans l'aveu, grâce à la prière, grâce à l'oraison, grâce à l'absolution. Il y a des choses que nous ne pouvons avouer qu'après l'absolution, parce qu'elles apparaissent dans ce nouvel état de grâce et elles se révèlent être des péchés beaucoup plus profonds que les autres. Plus un chrétien avance, plus il voit des péchés de plus en plus graves. Moins il se confesse, plus les péchés qui lui semble être ses péchés ne sont pas des péchés à lui mais des blessures qui lui ont été infligées.

Dans la conscience de culpabilité, nous ne sommes pas du tout déculpabilisés, mais nous sommes responsabilisés. Du coup, par l'aveu, apparaît la grâce du repentir. Cette grâce du repentir se repère en nous lorsque c'est tellement clair pour nous que nous n'aurons jamais cette tendance à accuser, condamner et culpabiliser les autres. De la même manière, nous sentirons que Dieu ne nous condamne pas, ne nous accuse pas, et ne nous culpabilise pas (cette culpabilisation ne vient pas de Dieu). L'aveu ne déculpabilise pas, mais le repentir nous fait entrer sous le regard de Dieu qui ne nous culpabilise pas. Cela devient assez extraordinaire.

Troisième étape : une fois que nous sommes responsables, il faut persévérer dans cette attitude de don et de pardon. Il faut faire des actes de miséricorde, aller dans les hôpitaux, dans les prisons, parler avec un sans domicile fixe, avec quelqu'un qui souffre beaucoup, donner du temps, donner le meilleur de soi-même, s'engager à aider les souffrances d'autrui, de manière à enraceriner l'état de repentir qui est en nous dans un amour concret. A travers l'aveu et le repentir, il faut trouver cette miséricorde de Dieu, ce don de Dieu, et en même temps il faut le concrétiser par des actes.

A ce moment-là, il nous est possible de rentrer dans l'oraison : nous pouvons nous livrer à la personne du Christ et le Christ peut se livrer à nous, et nous pouvons faire l'oraison du Christ face à son Père et rester vingt minutes ensemble avec Lui, lutter et combattre spirituellement pour que ces vingt minutes soient pour Lui seul.

La quatrième étape de la thérapie de la conscience de culpabilité, pour éviter la psychose, pour éviter la fusion relationnelle et la dépendance aliénante, pour éviter la confusion intérieure, est l'offrande. Nous nous offrons nous-mêmes et nous offrons tout, comme Jésus est entièrement donné à l'Esprit Saint, et du coup nous acceptons de traverser à nouveau l'angoisse. Lorsque nous sommes dans cette dynamique de l'offrande, nous pouvons tout traverser. Nous acceptons de retraverser à nouveau toutes sortes de problèmes, d'états, d'épreuves, de peurs du monde et de notre prochain, d'angoisses de nous-mêmes... La conscience de culpabilité est très dynamisante, elle donne un élan si nous la recevons positivement, si nous sortons par l'aveu, par le repentir. Sur le plan du désir de se donner, qu'il y ait ce sentiment de culpabilité et cette conscience de culpabilité est extraordinaire. La conscience de culpabilité dynamisée par l'aveu, le repentir, les actes de miséricorde, la responsabilité, l'offrande, est un cadeau qui supprime l'inhibition et permet de rentrer dans le combat spirituel.

« Moi, je ne peux pas faire oraison, j'ai des angoisses. » Quelqu'un qui a une dépression n'a pas voulu avouer quelque chose. Il se l'avoue à lui-même, et cela provoque l'angoisse. La dépression est une agressivité retournée contre soi-même et sur le plan psychologique (voilà pour le sentiment) et sur le plan spirituel (voilà pour la conscience de culpabilité). Faire un peu de philosophie permet de savoir comment fonctionne un homme !

L'aspect positif du sentiment de culpabilité est qu'il est un frein par rapport aux actes : nous avons honte d'avoir fait cela et nous ne le ferons plus. Au contraire, la conscience de culpabilité est un dynamisme.

Nous clôturons le PPP sur la culpabilité. Je crois qu'il ne faut pas en faire plus et je tiens à rappeler que ce que nous avons fait dans le PPP sur la conscience et le sentiment de culpabilité relève du psychologique, du psycho-spirituel. Ce n'est pas du christianisme, ni de la religion, mais de la philosophie.

Il serait bien de compléter cette année en ré-écoutant le mystère de la confession, parce que dans le mystère de la confession, nous avons la manière de Jésus de regarder ces mécanismes, de les reprendre et de leur donner un dynamisme surnaturel et éternel pour glorifier le Père et permettre à l'Esprit Saint dans la blessure du Fils de dire face au Père qu'Il est l'amour. Il faut que nous puissions être dans nos blessures le lieu où se loge la colombe du Cantique des Cantiques : « Dans la paroi escarpée, au creux d'un rocher, mon cœur est devenu dur, il est blessé. C'est le lieu où la colombe mon épouse... « Viens ma colombe, dans les parois escarpées », va recevoir la Personne-même de l'Esprit Saint, puisqu'elle confesse ce qu'elle est. Puisque nous confessons ce que nous sommes, nous confessons que nous ne sommes rien du tout, nous confessons notre péché, nous nous donnons en donnant le péché que nous avons fait (le péché révèle ce que nous avons fait ; si nous confessons uniquement le bien que nous avons fait, nous confesserions ce que Dieu fait à travers nous), nous permettons à l'Esprit Saint surnaturellement, glorieusement, éternellement, de se loger là et de confesser qu'Il est l'amour dans cette blessure du cœur, dans notre blessure, dans notre péché. Voilà le fruit surnaturel du mystère de la confession. Parce que nous avons reçu l'absolution, il faut que nous comprenions du coup que nous sommes immaculés et que nous vivons du mystère de la confession comme l'Immaculée vivait du mystère de la confession. Dans son cœur blessé, physiquement, psychologiquement, spirituellement, surnaturellement ouvert, l'Esprit Saint est là et confesse qu'Il est l'amour dans une blessure infligée par le péché dans le cœur de l'homme et de la femme.

Dans la Très Sainte Trinité, l'Esprit Saint ne confesse pas. Je le rappelle, parce que cela nous donne la gloire qui est la nôtre. La gloire est la victoire de l'amour sur tous ses contraires, la victoire de l'amour sur tout le mal, à travers le mal. A l'intérieur de la Très Sainte Trinité, Dieu confesse continuellement ce qu'Il est. Quand Dieu confesse qu'Il est Dieu, c'est le Père, et ce Dieu qu'Il est dans la confession du Père, c'est le Fils. Avant la création du monde, Dieu proclame à Lui-même qu'Il est Dieu. C'est une immense proclamation de lumière. Dieu (le Père) confesse qu'Il est Dieu (le Fils). Du coup, le Fils est le Verbe, le fruit de la confession du Père, et du coup dans le Principe, c'est-à-dire dans la confession intime du Père à Lui-même, le Verbe se trouve là. Et le Verbe (Prologue de l'Evangile de saint Jean, chapitre 1, verset 1) dans le Principe et donc la confession de Dieu, à l'intime-même de ce Dieu, Lui-même est face à Dieu et Il lui montre ce qu'Il est : *pros ton Theon*. Le Fils confesse donc aussi au Père que Dieu est lumière. Ce face à face montre que la première et la deuxième Personne de la Très Sainte Trinité sont dans un état de confession éternelle, continue, créée, personnelle, puisque c'est cela qui les constitue comme personnes. Dieu existe, mais c'est une existence personnelle. C'est la confession qui fait que la Personne est là en Dieu Père, Verbe. Cette confession est une confession d'amour, un don, un pardon, un don parfait : c'est cela, la vraie miséricorde. Cette confession absolue d'amour a un poids considérable, comme dit saint Thomas, et ce poids considérable d'amour est l'Esprit Saint. Mais dans la Très Sainte Trinité, l'Esprit Saint n'est pas dans une procession de lumière, Il ne confesse pas ce qu'Il est, Il ne fait jamais voir ce qu'Il est parce qu'Il est dans une procession d'amour, la deuxième procession de la Très Sainte Trinité. La première procession est dans l'ordre de la lumière, et la deuxième procession est dans l'ordre de l'amour : l'Esprit Saint procède du Père et du Fils, la rencontre de la confession du Père et de la confession du Fils fait un poids d'amour. Cette deuxième procession n'est pas contemplative, mais une procession d'amour. L'Esprit Saint ne

confesse donc pas ce qu'Il est ; s'Il confessait ce qu'Il est, ce serait une procession dans l'ordre de la lumière.

C'est cela, le mystère de l'Eglise qui vit de l'angoisse du péché, de la honte, qui hérite des puissances de ténèbres et de la prévarication de Lucifer. Ce sont nos petits cœurs d'enfants qui héritent de cette révolte angélique, qui héritent de toutes les consommations du péché dans la création, de toutes les dislocation et de toute l'anarchie qui en résultent, de toutes les putréfactions dans tous les degrés de vie qui sont dans l'univers. Nos petits cœurs sont blessés par cela, ils sont porteurs de cela. A travers le sentiment de culpabilité, à travers le fait que nous accueillons dans l'aveu le Christ, le Verbe de Dieu envoyé par le Père pour confesser l'Esprit Saint, quand nous vivons de cela à travers notre péché, sacramentellement parlant, à travers cette faute, cette blessure que nous avons, à travers cette réalité très concrète, incarnée et en même temps spirituelle de notre péché, il est possible pour le Christ de venir se loger en nous et que nous soyons transformés en cette plaie vivante qu'est Jésus, et que du coup de cette plaie vivante sorte l'Esprit Saint.

C'est ce qui est dans l'Epître de saint Jean : de la blessure du cœur, cette plaie vivante, sort l'eau (sentiment de culpabilité, avec la prise de conscience pour un pardon donné), le sang (conscience de culpabilité avec l'aveu et le repentir pour pouvoir nous offrir dans la grâce) et l'Esprit Saint. L'Esprit Saint, au lieu de sortir de la confession du Père et du Fils, sort de la confession du pécheur dans le sacrement du Christ ressuscité d'entre les morts, de sorte qu'à travers notre péché, l'Esprit Saint peut confesser ce qu'Il est. Il est dans cette blessure du cœur amour. Sans le péché, l'Esprit Saint ne pourrait pas rentrer dans le mystère de la confession à l'intérieur de la Très Sainte Trinité. Savoir que notre péché peut être le lieu et l'occasion pour l'Esprit Saint de confesser qu'il est l'amour dans la blessure du cœur de Jésus ressuscité, est extraordinaire. C'est pour cela que l'Esprit Saint nous remercie quand nous avons bien voulu avouer, offrir, et nous offrir nous-mêmes dans nos fautes au Christ ressuscité d'entre les morts à travers le sacrement et le mystère de la confession.

Après l'absolution, nous savons que c'est cela qui se fait : cette introduction du mystère de la confession du Saint Esprit dans la blessure du cœur. Ce mystère de la compassion est la spiritualité de l'Immaculée Conception.

Nous n'avons pas vu cette année cette dimension surnaturelle et chrétienne du sentiment de culpabilité. J'en donne juste quelques petites traces dans les dix dernières minutes du PPP, pour nous donner envie de méditer et de découvrir, pour pouvoir réaliser cette vocation extraordinaire à travers ce sentiment de culpabilité, cette souffrance que nous avons d'être de pauvres types et d'avoir fait des péchés.

Nous rentrerons l'année prochaine dans une autre dynamique : la guérison de la mémoire. Nous avons vu cette année que rentrer dans une dynamique d'offrande et de pardon ne nous déculpabilise pas, nos souvenirs ne sont pas guéris. Nous aborderons donc l'année prochaine la guérison des souvenirs pour permettre au cœur d'être entièrement guéri d'une part et d'autre part à la dynamique de la confession de ressembler surnaturellement de plus en plus à celle de la Vierge Marie qui vit cela dans l'Immaculée Conception.

La partie principale du PPP est donc ce que nous ferons l'année prochaine (PPP3 : Guérison de la Mémoire).